

**ASPECTS
DU
LIMBOURG
PAR
Georges VIRRÈS**

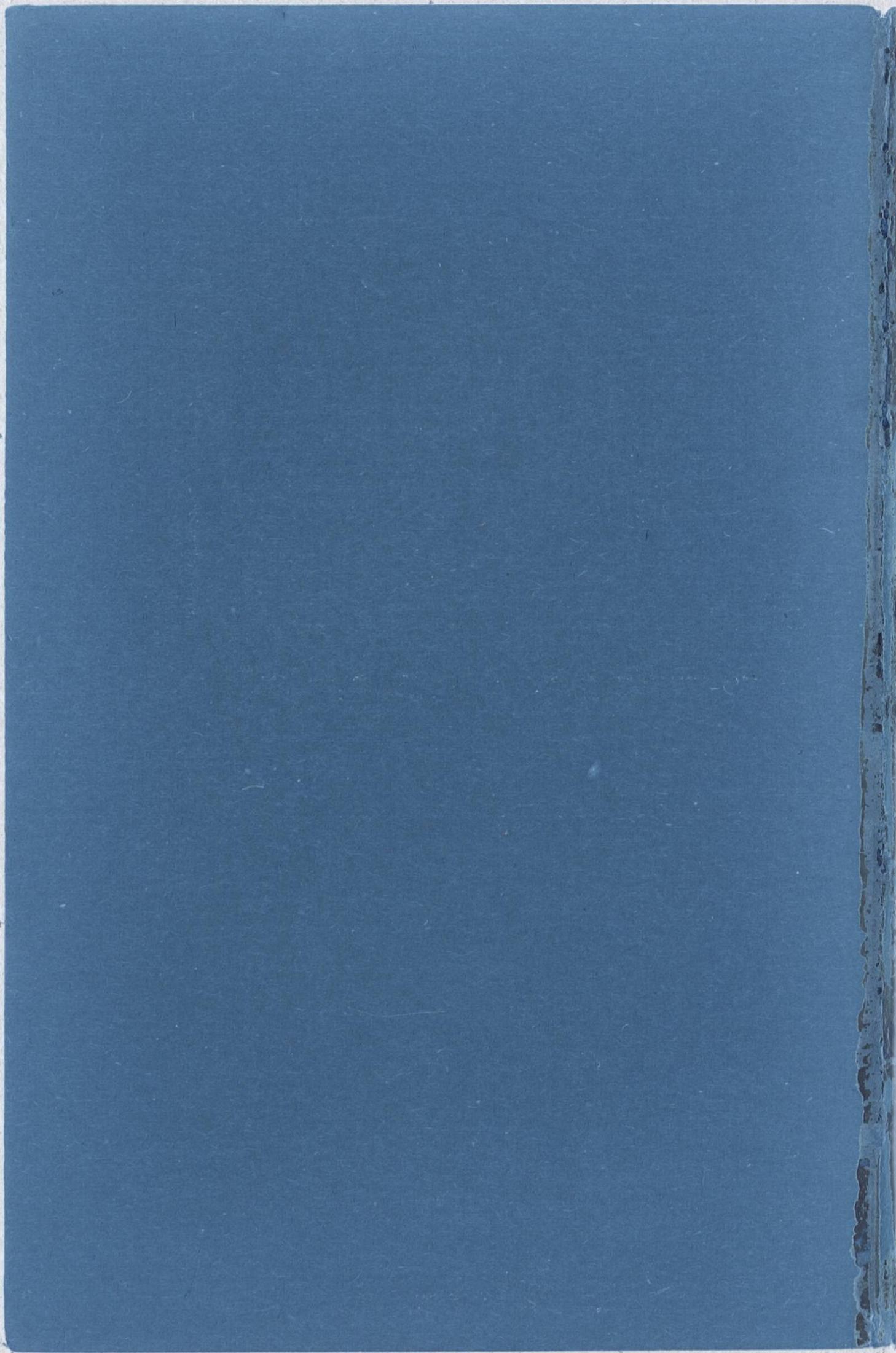
COLLECTION NATIONALE



OFFICE DE PUBLICITÉ S.C.
BRUXELLES

6^{me} Série

MIA 15421



MA 15421

COLLECTION NATIONALE

GEORGES VIRRÈS
de l'Académie Royale

Aspects du Limbourg

6^{me} Série — N^o 61

OFFICE DE PUBLICITÉ
ANC. ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS
Société coopérative
36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1945

Je serais ingrat en ne reconnaissant pas ce que cette monographie doit à Monsieur Joseph Lyna, le très érudit conservateur des archives de l'Etat, à Hasselt.

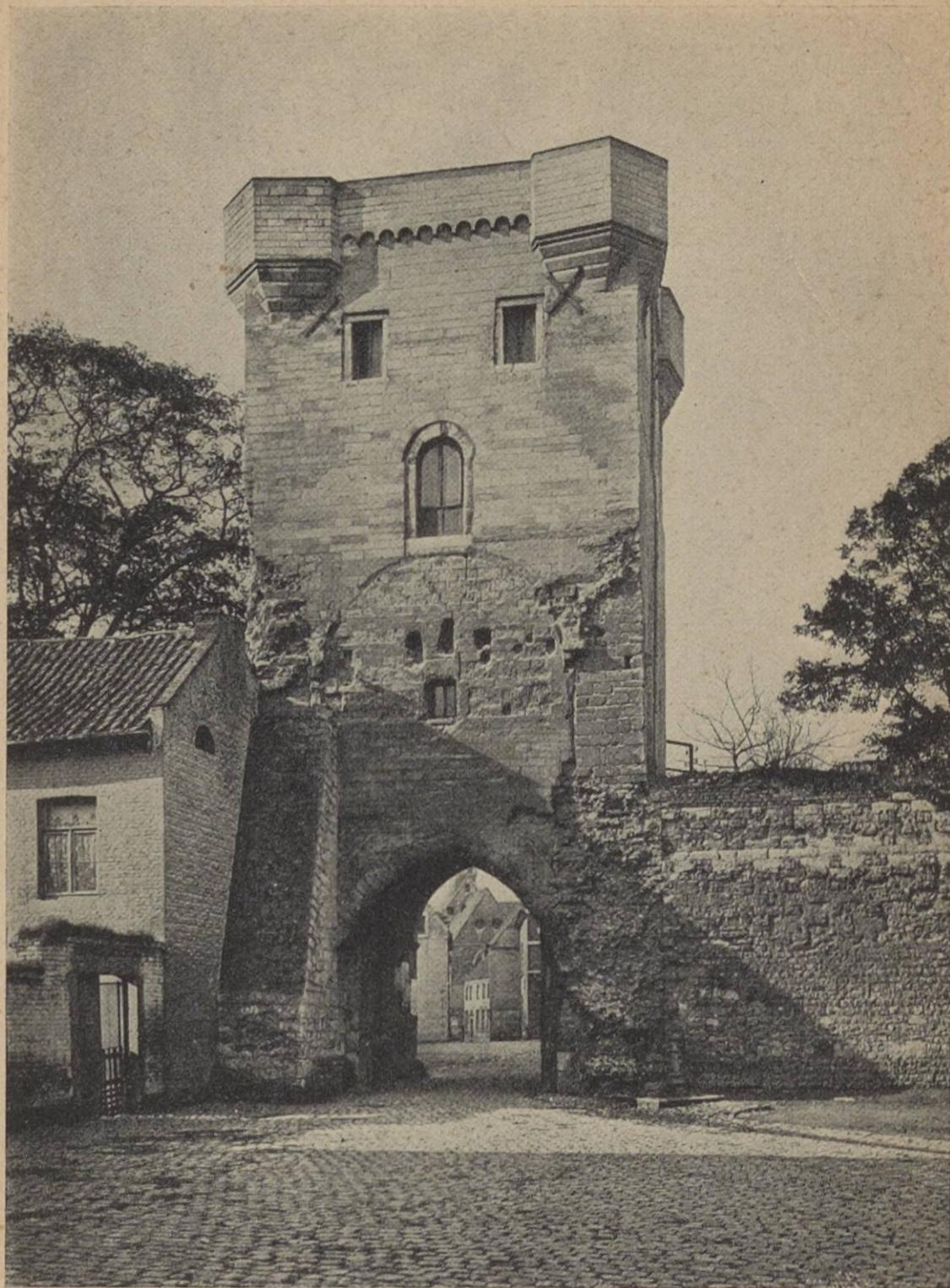
Grâce à lui, j'espère mériter une confiance, que l'on n'eût sans doute pas accordée à un simple romancier.

G. V.

A. Leopold Rasy,

avec mon meilleur souvenir

Jeune Vierge /



La Porte de Visé, à Tongres.

(Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles.)

Après des semaines de pluie, une journée de ce juin 1943 surgit baignée d'éclatantes lumières. Et c'est, dans les prés d'alentour, l'apparition de paysans munis de leurs faux et accompagnés des femmes qui attendent que l'homme soit entré dans les hautes graminées où il laissera un premier sillage. Elles suivront aussitôt son mouvement cadencé, éparpillant derrière lui les râtelées d'herbes. Des mouchoirs colorés leur recouvrent la tête. Les faucheurs dont la chemise baille largement sur la poitrine nue, portent une pierre à aiguiser dans le coffre pendu à leur ceinture. Au fur et à mesure que les heures s'écoulent, ils donnent le fil à l'acier, et les faux que l'on repasse se répondent à travers la grande plaine herbeuse. Plus le soleil chauffe, plus les fronts ruissellent, plus les gens se réjouiront de tirer profit de cette coulée ardente de la nue sur un travail béni de Dieu. Ils assurent le service de la terre, la continuité de l'étable, tandis que des avions de guerre vrombissants passent dans le ciel si pur. Personne ne lèvera la tête et si le canon ébranle l'horizon, aucun rural n'interrompra le travail.

D'un bout à l'autre de la province, la fenaison trop longtemps retardée triomphe. Les irrigations de Campine feront, après la fauchaison, comme un collier d'émeraudes en bordure des bruyères encore éteintes. Dans les terrains amendés, près de nous, le parfum des foins rencontrera les senteurs du lupin et du seigle; ailleurs il glissera au-dessus des froments, déjà gonflés et fermes, à côté des champs luisants de betteraves et du damier des féveroles, des orges ou des avoines.

C'est tout le Limbourg qui s'évoque, là-bas avec ses moelleux peupliers, ici avec ses pinières sèches. Labours gras, landes pauvres...

Nous l'avons célébré à maintes reprises et voudrions reprendre un thème auquel ne manquèrent point sans doute quelques

accents lyriques, mais en l'élargissant cette fois pour y mêler les rappels d'un passé qui ne doit pas laisser d'influencer ce que nous avons sous les yeux et portons dans notre cœur.

* * *

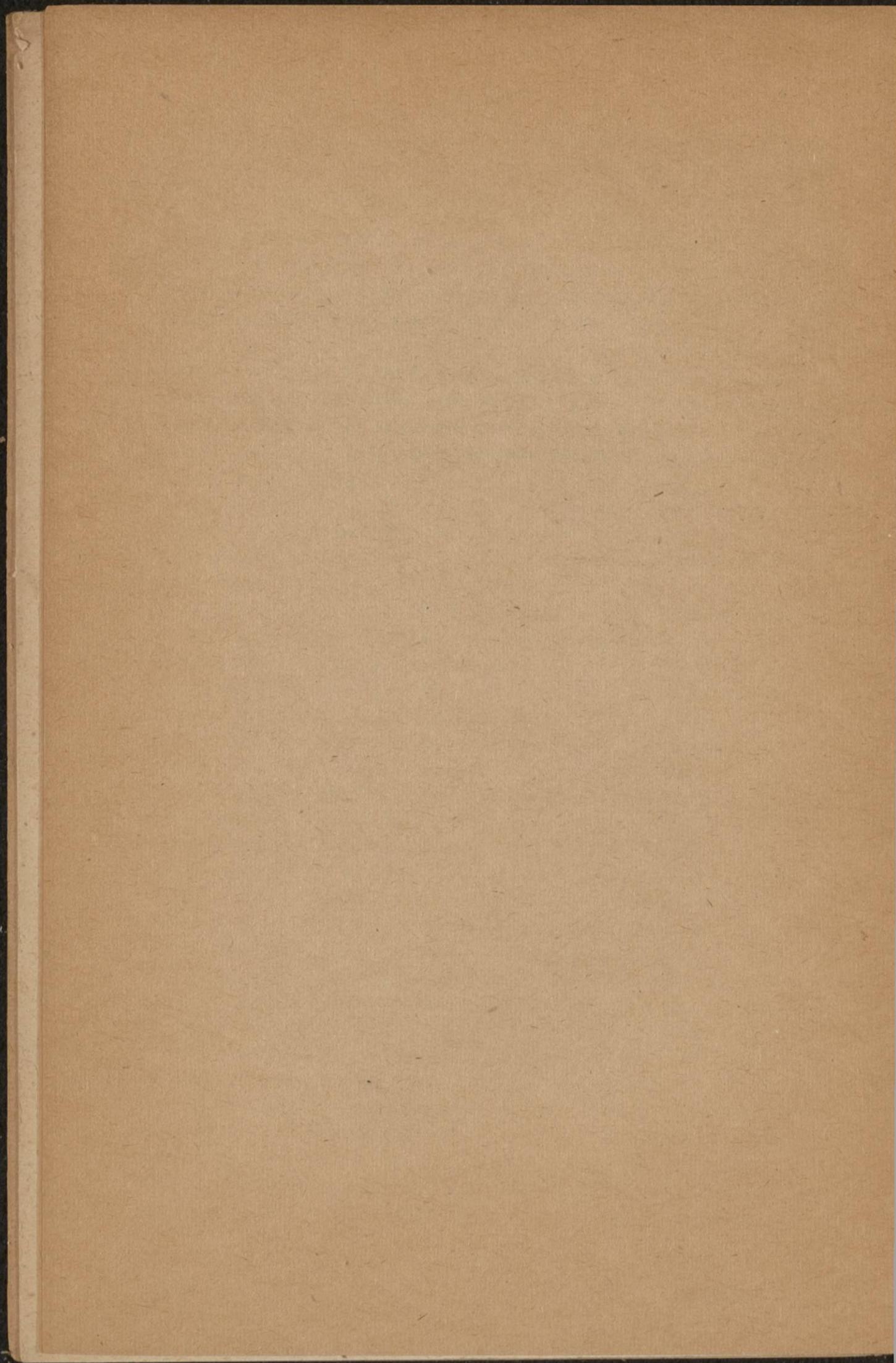
Traçons ce mot, Limbourg, et le dé clic des images aimées se produira aussitôt. Verhaeren écrivit jadis que le Belge était de sa paroisse avant d'être de son pays. Les événements se sont chargés de bousculer cette mentalité, tout au moins dans ce qu'on lui attribuerait d'étroit, mais un élan spontané fera toujours découvrir le clocher et la maison à l'exilé, devant qui s'évoque la patrie absente. Et parfois un brusque contraste dans l'imagination suffit à exalter les ardeurs du simple voyageur, du spectateur passager, pour le coin de terre laissé derrière lui et qui soudain le rejoint. Il existe un chef-d'œuvre né de cette émotion, le sonnet d'Ulysse dans les *Regrets* de Joachim du Bellay.

Pourquoi ne pas l'avouer? Nous nous sentons deux fois de notre pays quand le terroir natal nous étreint. Etre universel, c'est admirable, mais ce serait tant pis pour les coutumes pittoresques, les traditions savoureuses, si chacun ne regardait qu'au loin, se déclarant citoyen du monde et prenant ce titre tout à fait au sérieux. Pareil danger, grâce à Dieu, ne nous menacera jamais. Les habitants de notre Est gardent au sol de leurs pères une fidélité plus étroite qu'ailleurs. D'autres provinces comptent depuis longtemps de vastes agglomérations humaines; des courants venus du dehors se mêlent à leur vie locale; les grands express, traversant villes et villages, portent à leurs flancs trépidants des noms de capitales lointaines... Nous ne connaissons pas cette suggestion d'un instant, et même aujourd'hui le milieu originel n'a jamais cessé chez nous de pénétrer, jusqu'à l'âme, une population étroitement liée à ses dieux lares, vaillante au travail, souvent recueillie, et dont les sursauts ne témoignent, eux aussi, que d'une passion atavique.

Limbourg, Limbourg... Bel aspect plastique, résonance profonde, et le mot cependant ne répond pas à la chose. Notre historien, le baron de Borman a exposé, l'un des premiers, que cette province devrait logiquement se nommer le Pays de Looz. En effet, la totalité presque de nos possessions présentes composait le comté de Looz qui, à partir de 1361, devint le fief des Princes-Évêques de Liège, pour être insensiblement englobé

dans la principauté à laquelle nous avons appartenu jusqu'à la Révolution française, et dont Looz, Hasselt, Herck, Bilsen, Maeseyck, Brée, Stockheim, Beeringen, Peer, Hamont, formaient la couronne des dix bonnes villes. Tongres, ville liégeoise, et Saint-Trond, liégeoise pour la moitié, firent, à partir du XV^e siècle, cause commune avec les bourgs lossains. On peut affirmer que, malgré leur dépendance territoriale différente, cette collaboration donna naissance à une véritable nationalité thioise.

Les constituants de 1830 ont donc commis une grave erreur en maintenant cette appellation de Limbourg, et en ne protestant pas, en 1839, quand la désignation du Comté de Looz ne fut même pas momentanément envisagée.



I

On chercherait en vain quelques débris du burg des comtes de Looz dans la localité de ce nom. Seul son emplacement demeure bien déterminé, et, du sommet de l'éminence où il s'élevait autrefois, s'offre une admirable vue sur la contrée.

Au printemps, les vergers de cette Normandie de chez nous s'étalent pareils à un immense bouquet nuptial. Jusqu'à Saint-Trond, les cerisiers, pommiers et poiriers rompent la monotonie de la plaine quelque peu vallonnée pourtant, et font aux routes, après la floraison éblouissante du renouveau, une bordure de feuillages aux beaux fruits colorés.

Cette richesse du sol imprègne ses habitants. Vous ne rencontrerez nulle part une population qui accuse davantage son épanouissement physique. Filles bien balancées, aux joues pleines et roses, garçons largement bâtis dont les visages expriment la joie de vivre. Le travail et l'effort leur sont généreusement payés. Il en résulte une façon de se comporter plus indépendante qu'ailleurs. La houlette pastorale ne groupe pas toujours des ouailles soumises; il arrive aux politiciens de n'être pas aveuglément suivis. Les Lossains savent ce qu'ils veulent et ne se gênent pas pour le dire hautement. A l'époque des fêtes, l'argent permet de célébrer sans compter ce qui autre part n'est souvent que furtif. Et en ce moment où, grâce à des procédés nouveaux, les vergers font couler un véritable pactole à travers la contrée, il est intéressant de noter combien cette prospérité a renforcé les caractéristiques propres à ces parages.

Looz-la-ville ne possède comme monument qu'un hôtel communal de la Renaissance mosane, flanqué d'une ample tour carrée, avec une jolie galerie à arcades sous les fenêtres à croisées de la façade. Une petite chapelle, très décorative, est suspendue à l'un de ses angles en pan coupé et abrite une statuette de la Vierge qui témoigna de son intervention surnaturelle durant une épidémie de peste.

Dans les environs, les châteaux de Heers et de Hex offrent d'attrayants témoignages des temps écoulés.

Au château de Heers, le gothique s'inscrit encore partout, et l'église voisine frappée par la foudre au XVIII^e siècle a néanmoins conservé de beaux fragments de l'époque médiévale. Elle réunissait autrefois les tombes des seigneurs de l'endroit, auxquels succédèrent les sires de Rivière. Le dernier du nom, qui s'était révélé un mari extraordinairement prolifique, avait coutume de dire en contemplant ses quatorze enfants : Qui verra la fin de cette rivière? Incertitude des prévisions humaines : soixante-dix ans plus tard, la dernière comtesse de Rivière, devenue abbesse de l'abbaye de Herckenrode, près de Hasselt, fit sculpter sur le tombeau qu'elle avait voulu préparer de son vivant, un ruisseau qui se perdait dans les sables, avec cette inscription : *In me rivus extinctus est* (1).

Hex est plein des souvenirs et des fastes datant du règne des Princes-Évêques de Liège : c'est une magnifique demeure sur laquelle veillent jalousement les occupants actuels justement fiers de la beauté de ce château, qui a conservé intact le cadre où vivait le prince-évêque François de Velbruck.

* * *

Nous sommes partis de Looz, notre province ayant ici son authentique berceau. Looz est situé, comme Saint-Trond et Tongres, dans la Hesbaye qui comprend, au sud, la moitié de notre territoire et se trouve séparée de la Campine — la Taxandrie des anciens — par la vallée du Démer, ce cours d'eau traversant de l'est à l'ouest tout le Limbourg.

Le Masau, autrement dit le « Maasland » ou Pays de Meuse, longe le fleuve qui, après Maëstricht, baigne Dilsen (le Teresne de la carte de Peutinger), puis Maeseyck, Ruremonde et Venloo, pour rejoindre, avant la mer, le vaste courant du Waal.

A la lisière occidentale, nos limites passent sur une infime partie du Hageland, avec Haelen, anciennement ville brabançonne, que le combat du 12 août 1914 a rendu célèbre, et le village de Loxbergen, sentinelle avancée du côté du Brabant, et qui est détachée de la paroisse-mère de Haelen depuis cent cinquante ans.

(1) « Hasselt, Saint-Trond, Tongres », par Henri VAN NEUSS, dans *La Belgique illustrée* de Bruylant (Bruxelles).

Une croyance populaire attribua longtemps à cette région le sort extraordinaire d'avoir vu naître la monarchie franque. Une terre y aurait gardé le nom de *Frankrijk*; des lieuxdits perpétueraient les désignations d'un *Fransch broek* et d'un *Koning van Frankrijk*; un hameau s'appellerait toujours « Petite France », *Klein Frankrijk*, enfin le célèbre astronome Wendelin, enfant de Herck, où il vit le jour en 1580, s'imagina, dans un travail sur la loi salique, retrouver autour de lui les résidences des auteurs de ce document. Un chef franc aurait bien été élevé sur le pavois, et un royaume illustre serait né aux bords du Démer, quand les Francs Saliens eurent quitté les rives de l'Yssel, tributaire du Rhin... Malheureusement ces concordances proviennent d'une confusion de mots, *Frankrijk* signifiant région franche, libre, composée de terrains communaux qui servaient de pâture au bétail des bourgeois de Haelen, une villette avec murailles, et les ingénieuses hypothèses de Wendelin ne doivent pas être retenues.

* * *

Le comté de Looz se trouva formé de la réunion de trois *pagi* (de *pagus*, canton, pour employer le terme consacré par les chercheurs, quand ils veulent désigner les circonscriptions administratives et judiciaires du début de notre histoire). Ces trois *pagi*, d'origine franque, comprenaient la Taxandrie, le Masau, et le nord-est de la Hesbaye, ce qui, comme nous y avons déjà insisté, constitue, à très peu de choses près, notre fonds limbourgeois tel qu'il est à présent formé.

Kurth pense que certain Immon, mentionné de 939 à 968, fut l'ancêtre de la lignée des comtes de Looz, et les savantes recherches de M. A. Hansay confirment cette manière de voir.

En 1015, Gislebert, son fils, lui succéda, et le descendant de ce dernier, Emmon ou Immon, le remplaça à son tour.

Emmon étant mort entre 1078 et 1082, son enfant, Arnold I^{er}, porta le titre et remplit les fonctions de comte de Looz, pour être remplacé par Arnold II (de 1127 à 1145).

Voilà les premiers du nom qui, à travers une période de trois cents ans, finiront en la personne de Thierry de Heinsberg, neveu de Louis IV, à l'époque où le comté de Looz allait se confondre, en 1361, avec la Principauté de Liège.

Il fallut, dès le début, assurer la défense des frontières du

comté. Toute la Hesbaye et la contrée mosane furent découpées en petits domaines cédés, sous forme de bénéfices, aux chevaliers combattants de l'armée féodale.

Au sud, s'élevèrent les châteaux-forts de Looz, Colmont, Brusthem, Montenaeken. D'un autre côté Stockheim et Maeseyck veillaient sur la Meuse. A l'intérieur du pays, Bilsen, Hasselt, Herck, Brée, avant d'être emmurillés, eurent des fortifications moyenâgeuses très modestes. Des abbayes naquirent sous la protection des comtes. La plus célèbre est celle d'Averbode, fondée en 1135, et qui pour être maintenant en dehors du Limbourg, n'en demeure pas moins le premier centre spirituel important du comté.

Herckenrode, dont il reste d'intéressants fragments, offrait à des filles nobles, dès la fin du XII^e siècle, un lieu de méditations et de prières, digne par ses richesses de la haute naissance de ses moniales cisterciennes.

Nous aurons l'occasion d'y revenir, comme aussi de parler davantage des Vieux-Jones de Hoesselt, l'habitable si important des chevaliers de l'Ordre Teutonique, sans oublier le monastère de Colen, près de Kerniel, qui garde une châsse de sainte Odile, dont les décorations sont à l'origine de l'art pictural dans les régions de Meuse.

Le comté de Looz, même après sa réunion au pays de Liège, conserva ses coutumes, ses lois et ses tribunaux distincts (1). La juridiction suprême avait son siège dans la *Noble Salle de Curange*, à proximité de Hasselt. A côté d'elle, nos deux tribunaux supérieurs, la *Cour Echevinale de Vliermael*, nommée aussi la *Haute Justice du comté de Looz à Vliermael*, et la *Justice extérieure de Bilsen*, connaissaient des appels de presque toutes les juridictions subalternes. Pourtant celles-ci, quand il s'agissait d'affaires criminelles, ne pouvaient procéder qu'à l'instruction de ces dernières. C'était le tribunal d'appel du ressort qui devait prononcer sur le fond. Lorsque la *Noble Salle de Curange* et la *Cour de Vliermael* furent transférées à Hasselt, dans la seconde moitié du XV^e siècle, on ne toucha ni à leur compétence ni à leur ressort.

Et cette armature du pouvoir judiciaire se trouva être assez solide pour tenir bon jusqu'à la Révolution française, malgré les conflits entre l'official de Liège et les tribunaux séculiers du comté de Looz au XVIII^e siècle, sans oublier la tutelle

(1) H. VAN NEUSS, *Bulletin des Mélaphiles*. 6^e vol., p. 29, Hasselt, 1870,

qu'exerça l'échevinage liégeois, comme tribunal d'appel, pour les agglomérations urbaines.

Le duc de Brabant attaquait, des divisions intestines bouleversaient le pays, Charles le Téméraire nous menaçait et nous accablait, des disputes religieuses, en s'aggravant, aboutissaient à des rencontres sanglantes, et néanmoins les institutions judiciaires survivaient à tous les troubles, et le Droit s'érigait encore quand la fumée des batailles s'était dissipée.

II

Looz a été notre première ville, le noyau de notre vie civique, mais des voix bien plus lointaines grondent encore sur les champs que nous traverserons en marchant vers l'est, afin d'atteindre Tongres.

Et l'image qui s'évoque est si puissante, qu'elle n'a point pâli après deux millénaires.

* * *

Nous sommes en l'an 54 avant Jésus-Christ chez les Eburons, dont le chef est Ambiorix. Les armées de Rome se trouvent à la veille d'envahir la contrée. Cette menace se réalise et Ambiorix, qui a livré à Titurius Sabinus et L. Arunculeius Cotta, lieutenants de César, des assauts infructueux, décide de recourir cette fois à la ruse pour en venir à bout. Grâce à ses soins, le bruit se répand que des Germains franchissent le Rhin afin d'attaquer les soldats de Rome. Sabinus et Cotta, trop crédules, abandonnent hâtivement leur camp.

Ambiorix se jette aussitôt sur eux. Huit mille hommes sont massacrés. Apprenant le désastre, César arrive au pays des Eburons, et sa colère éclate, terrible. Toute la population est exterminée, tandis que les peuplades voisines sont conviées au pillage de la région traîtresse.

Le conquérant a laissé un tableau saisissant de ce carnage et peut-être n'est-il pas téméraire de situer, d'après les *Commentaires*, le lieu où se déroulèrent ces terribles événements.

Ambiorix avait pu se croire un instant vainqueur, et Tongres éleva une mâle statue de bronze à ce guerrier audacieux; elle occupe, au milieu du grand marché, l'emplacement de l'ancien perron, emblème de souveraineté liégeoise.

* * *

La vengeance de César étant accomplie, il ne restait plus que des ruines et il fallut un long espace de temps pour que ces terres reprissent quelque apparence de vie.

Le règne d'Auguste vit l'arrivée de tribus germaniques, parmi lesquelles les *Tungri* occupèrent plus spécialement l'endroit qui nous intéresse : le camp de César, son *Atuatuca*, devenue dès lors l'*Atuatuca Tungrorun*, et que Tongres, la ville actuelle, a toujours passionnément revendiqué.

Une période apaisée s'ouvrit enfin pour la cité au II^e siècle de notre ère, jusqu'au jour où déferlèrent les barbares du Nord qui ne lui épargnèrent aucune destruction, et le pays ne sortit de son affreuse condition que dans la seconde moitié du III^e siècle.

Mais au milieu du II^e siècle, Tongres était encore appelée une ville grande et belle, et des communautés chrétiennes ayant pris naissance, la ville devint le siège d'un évêché. Le premier apôtre de la parole divine fut saint Materne, qui n'a cessé d'être considéré comme le glorieux patron de la *civitas*. Saint Servais, lumière future de l'Église, vint après lui. Une tradition veut que Servais eût le pressentiment de nouveaux désastres, et qu'il établît en conséquence le siège de son évêché à Maëstricht.

Cette divination n'était pas trompeuse; celui qui s'intitulait le fléau de Dieu, Attila, roi des Huns, rasa jusqu'au sol la ville infortunée, en 450. Le nom de la cité disparut, comme on l'a écrit, durant deux cents ans, et c'est au VI^e siècle seulement que l'église de Tongres « redevenue le centre d'une chrétienté florissante » (1), s'éleva au milieu d'une population reconstituée et fidèle.

Une grande date devrait encore nous requérir, si elle ne pouvait être mise en doute. D'après certains auteurs, — mais ne sont-ils pas sujets à caution? — Charlemagne assiste, le 9 mai 804, à la consécration, par le pape Léon III, d'un sanctuaire auquel se trouve attaché un chapitre de vingt chanoines, quand brusquement l'invasion normande de 881 détruit de fond en comble cette maison de Dieu.

La foi, plus forte que toutes les épreuves, soutient les croyants qui ont le courage de réaliser un nouveau vœu : la construction d'une grande église romane, dont le cloître est aujourd'hui encore debout.

(1) *Tongres*, par J. PAQUAY. (Theelen-Michiels, Tongres.)

Époque tragique entre toutes. On pense à l'exclamation d'un historien, le baron J.-B. Nothomb : « Le Luxembourg et le Limbourg... vieilles terres de malheur, à voir cette longue série de maux qui les ont accablées, on croirait qu'elles sont sous l'influence d'un mauvais génie... »

Malgré ces nefes consacrées au Seigneur et qui devraient écarter l'orage, la torche incendiaire se rallume. Les Brabançons, nous le verrons plus loin, brûlent Tongres en 1213, mais telle est la vitalité miraculeuse de la cité, que celle-ci connut, peu après le sinistre, une organisation communale complète en même temps qu'elle recevait des retranchements de place forte, dont les remparts actuels ne sont que les restes (1).

Les serments des ghildes armées et des métiers assuraient maintenant la défense citadine autour de l'église gothique qui, à partir de 1240, commence à grandir, sortant de ce sol arrosé de tant de sang, couvert de tant de débris calcinés, et qui devait demeurer le plus bel édifice, le plus précieux et le plus cher fleuron de tout notre Limbourg.

* * *

On touche donc ici à l'un des points expressifs de la province. Tongres la Romaine, Tongres sous l'ombre gothique de sa collégiale, Tongres la Mariale... Il ne faut pas avoir une sensibilité très avertie pour se rendre compte aussitôt que l'endroit est de qualité.

Entrons dans la cité par la porte de Visé, ou mieux la « Moerepoort » afin de lui garder son vieux nom, justifié autrefois par les lieux, et que l'on a traduit : porte des Marais. Elle est d'un moyen âge rude, près des pierres de ses remparts de la même époque. Ayant passé sous la poterne de ce donjon où s'inscrit le millésime de 1379, des rues herbeuses nous accueillent silencieusement pour nous mener dans le coin le plus relégué de la ville, et c'est le Béguinage.

Les dernières retraites des nonnes d'autrefois bordent, en demi-cercle, un terre-plein proche du Geer, la rivière hesbignonne qui baigne Tongres. Chaque habitation possède son préau, auquel on accède après avoir franchi la baie percée dans une muraille, chaste protectrice de l'enclos. Hélas ! malgré les étroites fenêtres à meneaux, le mystère a fui. Des ménages

(1) *Tongres*, par J. PAQUAY. (Theelen-Michiels, Tongres.)

féconds à souhait remplissent l'enceinte de leurs petits métiers et de leurs tapées d'enfants qui, au moment de l'échappée des écoles, troublent quelques instants ce quartier voué à la retraite.

Nos souvenirs s'échauffent. A dix ans, l'un de nous grimpeait dans le clocheton renaissance de l'église du Béguinage qui unit autour de ses autels du XVIII^e siècle, le plein cintre à l'arc brisé. Mais on se moquait bien, à cet âge heureux, des curiosités de style, et en se penchant dans le vide, c'était sans le savoir, l'ardoise violette de l'église, les tuiles verdies des maisonnettes, les pavés noirs au fond des ruelles, et les vols clairs des pigeons pardessus l'allée ombreuse des marronniers qui longeaient le Geer, oui, c'était la vue colorée des choses qui gonflait inconsciemment notre poitrine... Sentir, jouir et exprimer son plaisir, parce qu'on l'éprouve sans se l'expliquer : pures joies de nature dont l'âge et une culture parfois illusoire nous font perdre les effets bienfaisants. Est-il naïf de se regarder agir aux yeux d'un lecteur sérieux, qui ne réclamerait en ces pages que de l'érudition? Tant pis pour cet homme grave! Le directeur de la *Collection nationale* gratifie ses collaborateurs d'une précieuse liberté de manière et d'opinion. Profitons-en. On puisera dans ce petit travail aux sources les plus sûres sans doute, mais pourquoi l'histoire et la science s'évanouiraient-elles au souffle de la poésie? Les giroflées offensent-elles les pierres vénérables qu'elles recouvrent chaque printemps de fleurs nouvelles, et l'immortalité pourrait-elle même se concevoir sans la beauté?

Les habitants actuels du Béguinage paraissent avoir gardé quelque chose de l'esprit qui imprégna autrefois leurs ruelles. Des Frères mineurs ont ramené en ces lieux une présence spirituelle et ce vieux quartier fait un décor adéquat à l'état d'âme de ceux qui, le soir, sortent des exercices de dévotion, pratiqués tout le long du jour par les disciples de saint François.

Dans la voisinage, sœur Marie, des Religieuses grises, vouée jadis à l'enseignement des petits, jouissait d'une célébrité locale. Elle accueillait les enfants des meilleures familles de la ville auxquels elle donnait des leçons et des conseils que certains négligeaient peut-être dans la suite, sans que s'effaçât néanmoins la figure vaillante de la bonne religieuse qui avait entouré de tendres soins leur premier âge.

Le cimetière du Béguinage a disparu. Sur son emplacement, entourant une place, des arbres grandissent dans la poudre des

morts. Le noviciat et l'infirmerie de jadis sont affectés, depuis des années, à d'autres fins.

Si ce quartier désuet reste néanmoins confit dans le calme, si ses bornes sont étroites, si le bruit du vaste monde ne franchit pas son cours d'eau, il s'en faut que le restant de Tongres lui oppose un exemple de vie moderne. Non, la vieille cité ne remue vraiment la poussière du temps qu'à l'époque de ses grandes fêtes religieuses, la célébration septennale de la Sainte Vierge, sous l'exaltant vocable : *Causa nostrae laetitiae*. A pareilles dates, ce sont des flots de fidèles qui, des quatre coins de l'horizon, déferlent vers la ville, et le spectacle offert à la ferveur des pèlerins n'a jamais déçu. Tout le vieux fond flamand, mystique et artiste, s'épanouit au soleil de juillet pendant une octave privilégiée, et il semble qu'à Tongres, le sens des groupements, le goût du tableau animé, une espèce de don dans le mariage de la couleur et des nuances s'affinent d'un parfum de latinité. (Nous sommes sur une terre si ancienne!)

La procession ayant déroulé toutes les blandices d'une religion imagée, se termine après l'apparition de la statue miraculeuse de Marie, Vierge noire au manteau d'or doublé d'azur, par la monstration des reliques. Incomparable spectacle! Vêtus de chapes et d'ornements sacerdotaux du XIV^e au XVIII^e siècle, des prêtres et encore des prêtres portent les pièces les plus précieuses du trésor de la Basilique : le triptyque de la Sainte Croix, l'Ostensoir de sainte Ursule, des Croix d'Autel, quatorze statuette d'argent et de vermeil, la crosse épiscopale de saint Materne, des bustes de martyrs, le coffret à reliques de saint Louis, des ivoires sculptés du VI^e siècle, des évangélistes aux cabochons étincelants, et des châsses aux émaux translucides et des vases sacrés de tous les temps. C'est une gloire de posséder semblables richesses après tant de vicissitudes, et quel légitime orgueil de les voir ruisseler à travers les rues, aux yeux de tout un peuple!

L'église qui les abrite est digne de veiller sur cet amoncellement d'or et de pierres précieuses, œuvres des grands anonymes qui ne travaillaient que pour Dieu.

Dominant les plaines, l'édifice a annoncé au loin sa grandeur. Dès la porte du fond, on est saisi par la majesté de l'ensemble, par sa parfaite harmonie, alliant le primaire au tertiaire. Le vaisseau central forme une voûte unique depuis la tour jusqu'au chevet. Nulle monotonie dans cette puissante régularité. La lumière tombe à profusion des hauteurs de la nef principale

et des verrières du chœur, comme du large transept. Ce n'est pas une cathédrale mystérieuse, L'espace, la clarté du dehors, la blancheur des murs intérieurs, remplissent la basilique d'une allégresse perpétuelle. Elle semble destinée aux âmes en continuel état de grâce et qui ne s'épanouissent pleinement qu'au soleil radieux de la foi et qui affronteront, avec un hosanna, le jour de la comparution! Dans les chapelles des bas côtés, bordant les deux nefs latérales, des confessionnaux trop neufs, sous des vitraux modernes, ne créent pas une ambiance propice aux repentirs baignés de larmes. Où cacher la honte de l'aveu? Encore une fois, la grande église de Tongres est le temple de ceux dont le salut éternel baigne dans la certitude. On n'y chuchote pas de tremblantes prières, la conscience ne s'y recroqueville pas sous la vrille du doute. On y proclame sans trouble son credo : les fidèles et le bon Dieu avec la Vierge, cette belle effigie de bois sortie du moyen âge, se contemplent face à face dans une confiance réciproque.

Au contraire, un cloître du XII^e siècle, attenant à la basilique, oppose aussitôt son image austère à pareil sentiment, tandis qu'un Christ en croix d'un faire primitif et puissant devant lequel nous passerons au moment d'entrer dans les galeries claustrales, et, plus loin, un *Ecce Homo*, saignant de toutes ses plaies, accentuent le caractère sévère qui se dégage des restes de l'église romane détruite en 1212.

Le duc de Brabant qui bataillait à cette époque contre l'évêque de Liège avait investi la place de Tongres et les défenseurs de la ville s'étaient réfugiés dans le temple. Ils y subirent des assauts furieux. Du sommet de la tour, les défenseurs écrasaient les Brabançons en démolissant les murailles. Dans leur chute, elles écrasaient l'ennemi, lorsque le duc, ne pouvant venir à bout des courageuses et entêtées milices, fit mettre le feu à l'édifice.

C'est le seul cloître roman, avec celui de Nivelles, qui subsiste encore en Belgique. De petites arcades en plein cintre donnent sur un préau rectangulaire derrière le chœur de l'église. Les colonnettes tour à tour isolées ou accouplées ont gardé, dans une travée, leurs chapiteaux d'origine, où des oiseaux étranges et des signes emblématiques se mêlent au feuillage qui les enveloppe depuis bientôt mille ans. Le cloître comprend trois galeries à plafond de bois. Des dalles funéraires usées sous les pas des fidèles ont été maintenant relevées et encastrées dans le mur. Au fond de la première travée, une chapelle

s'étoile mystérieusement, dans le demi-jour, de l'or tremblant des cierges qui se consomment devant une statue vénérée de sainte Anne.

Sur le côté, des arcades géminées donnent accès à la salle capitulaire et à la chapelle des chanoines attachés autrefois à la Collégiale.

Au dehors, une tour ronde et romane rappelle, de ce côté, la primitive église, et à quelques pas de là, sur le Vrijthof actuel, soulevant une trappe, les visiteurs découvrent dans le sol « les substructions d'une tour circulaire appartenant au *Castellum romanis*, fortification centrale qui entourait le point culminant de la colline, où s'élève actuellement Notre-Dame de Tongres », comme l'écrivait M. Jean Paquay.

Ce mélange, ou plutôt cette continuité dans l'histoire de la cité, maintient autour de nous un climat profondément évocateur.

Quand les armées de Louis XIV s'emparèrent de Maëstricht, après un siège au cours duquel d'Artagnan, le plus populaire des héros d'Alexandre Dumas, se fit tuer, les Français exigèrent de Tongres des réquisitions que l'on trouva excessives. Devant le refus ou les hésitations du magistrat de la cité, le comte de Calvo, commandant la garnison de Maëstricht, envahit notre bonne ville dans la nuit du 28 au 29 août 1677 et y mit le feu. La collégiale atteinte par les flammes ne subit que des dégâts partiels, pourtant la flèche de la tour s'écroula tandis que d'autres églises, l'hôtel de ville et un grand nombre d'habitations disparaissaient à jamais. Un curieux tableau ancien reproduit ce lugubre événement. On y distingue très nettement une maison qui, échappée au désastre, existe encore actuellement.

* * *

Il y a quelques années, la principale rue de Tongres — la rue de Maëstricht — partant des boulevards, du côté de la gare, pour aboutir à la Grand'Place, s'ornait devant chaque logis d'une amusante enseigne, souvent haute en couleurs, et ce n'était pas l'une des moindres originalités de la petite ville, si animée à certains jours, quand ses grands marchés au bétail et aux chevaux la tiraient soudain de sa somnolence. Les enseignes disparurent une à une et ne furent point remplacées.

De la ceinture des remparts moyenâgeux, il ne subsiste plus grand'chose. Justement renommée, l'allée aux Marronniers, le

long du Geer, a subi les atteintes du temps. Les arbres, hélas! ne sont pas immortels! Mais Tongres conserve du moins, à cinq cents mètres de la ville, dans la direction de l'ouest, cette belle levée de terre qu'on nomme le « Beukenberg » et aussi les « Dignes de Mer », en souvenir des temps préhistoriques où l'océan aurait baigné la contrée.

Un anneau fixé dans les pierres d'une fortification et servant soi-disant à amarrer les bateaux, entretenait cette opinion. De son côté l'abbaye de Herckenrode conservait religieusement une ancre découverte, paraît-il, dans les environs de l'Atuatuca. On soutint, d'autre part, que ce travail était l'œuvre de Dioclétien voulant protéger les routes du sud contre les peuplades du septentrion. Croyance vaste et commode! Quelques-uns s'imaginèrent que le Beukenberg avait été couvert de vignobles et élevé à cette fin. De nos jours, de savants travaux lui furent consacrés pour aboutir à la conclusion que la nature en ordre principal et subsidiairement la main de l'homme avaient contribué à ériger et maintenir la butte, qui vaut à la ville de Tongres une promenade magnifique (1). Celle-ci occupe tout juste la ligne faîtière séparant les bassins de la Meuse et de l'Escaut, et la trace en demeure visible à travers les campagnes, même lorsque l'on a quitté les ombrages de la digue proprement dite.

Au nord, son versant disparaît sous une végétation luxuriante et descend vers le château de Bétho, dont on distingue à peine les tours à travers l'épaisse verdure. La célèbre fontaine de Pline est proche et un peu plus loin les ruines de Colmont, forteresse des comtes de Looz, déjà citée en 1170, occupent le sommet d'un tertre.

Un texte de Pline a fait couler beaucoup d'encre. *Tungri civitas Galliae fontem insignem habet, multis bullis stillantem, ferruginei saporis*. S'agit-il de la fontaine tongroise ou d'une source du pays de Spa, cette dernière localité appartenant aussi à la *civitas* de Tongres?

La fontaine disparut sous un amoncellement de débris, après la guerre des Liégeois contre l'évêque Louis de Bourbon, que soutenait Charles le Téméraire. Malgré la grande réputation dont elle avait joui, la source aurait peut-être fini par être oubliée, si les magistrats de Tongres n'eussent trouvé dans des

(1) « La Morphologie du Beukenberg à Tongres, par B. VAN DE POEL (Extrait du Bulletin de la Société belge de Géologie, de Paléontologie et d'Hydrologie. (T. XLV, pp. 153-158), Bruxelles. Hayez (1935).

documents anciens l'énumération de ses effets curatifs. Ils décidèrent de ramener au jour des eaux aussi précieuses. Un bassin fut creusé et la source connut un renouveau momentané de faveur, mais elle devait perdre petit à petit ses bulles d'acide carbonique signalées par Pline. Non loin de là, une autre source ferrugineuse et pétillante avait jailli, il n'y a pas bien longtemps, à la suite de travaux exécutés à la surface du sol. Toutefois son bouillonnement gazeux ne fut aussi que momentané et elle finit par se tarir complètement.

Il ne reste aujourd'hui qu'un modeste filet d'eau, coulant au pied d'une blanche statue d'Hébé, à l'endroit où les cardinaux Granvelle et Mendoze recouvrèrent la santé, et où Louis XV, séjournant dans le voisinage, au château de Hamal, se fit transporter à son tour, sur la foi des vertus attribuées à la source. Mirabeau suivit cet exemple. Auparavant le duc de Boufflers avait défendu à ses troupes d'y faire aucun dommage. Maintenant tout n'est plus qu'abandon, et on pense à la constatation désabusée, et souvent rappelée, de quelqu'un qui écrivit sur ces eaux désertées : « Les fontaines, tout comme les autres êtres sublunaires, sont sujettes à bien des vicissitudes... »

Considérons à présent le versant sud des « Dignes de Mer ». Naguère, les regards se fixaient aussitôt sur les tumulus, élevés de ce côté à la mémoire des soldats tombés pour Rome. Mais ces dernières années des maisons ont, à tel point, envahi les champs que le site en a perdu sa signification. Les vilaines constructions en briques neuves, ces blocs rouges et symétriques, poussent partout, et l'authentique muraille romaine, la fameuse enceinte circulaire avec les restes bien visibles encore de ses bastions, a l'air de se cacher. Les vivants, toujours plus nombreux, offenseraient-ils le puissant souvenir de la première ligne défensive, autour de l'*oppidum* gaulois? Le temps n'a pu l'effacer cependant, et les pierres sont là, dans leur développement de quatre mille cinq cents mètres. On les ne touche pas sans émotion. Tant de soleils se sont levés depuis que, sous le Haut Empire, ces fortifications furent construites par les hommes qui nous imposaient la loi de Rome!

La voie impériale de Bavai à Tongres, et de Tongres aux Pays Rhénans suffirait peut-être à nous entretenir dans l'illusion du grand passé, s'il n'y avait en même temps les révélations incessantes sorties du sol, ces témoignages de l'histoire inscrite dans les monnaies, dans les objets de bronze ou les poteries

romaines et franques, que des chercheurs ont ramenés au jour, après avoir fouillé cette glèbe si riche en trouvailles.

Le cabinet de M. van Muysen a joui d'une réputation universelle; ce collectionneur avait accumulé les objets les plus précieux : urnes, vases, verreries, statuettes, armes, médaillons, pierres gravées et mosaïques, ornements d'or et d'argent. Ce trésor fut dispersé à l'étranger, au début du XIX^e siècle.

Plus tard, on déterra un important fragment de la colonne milliaire, qui devait fournir des indications uniques sur la topographie de la contrée. Le Musée de Bruxelles veille jalousement sur sa conservation.

Il y a soixante ans, un industriel, M. Jean Christiaens, occupé à extraire de l'argile dans un champ, près de la grande enceinte, s'aperçut qu'il se trouvait sur l'emplacement des anciens cimetières romains. Les découvertes succédèrent aux découvertes durant ce travail si extraordinairement favorisé, et toutes les antiquités remontées à la surface se trouvaient être dans un état de conservation parfaite.

Au milieu des attributs païens du mobilier funéraire dans la nécropole tongroise, la pioche des ouvriers rencontra des tombeaux géminés contenant les restes non incinérés de deux époux. Relique chrétienne qui prit le chemin du Musée diocésain de Liège. Les parois de cette sépulture étaient décorées de fresques pareilles aux peintures symboliques des catacombes.

Les collections si complètes de M. Huybrechts furent détruites en 1914, mais les recherches fructueuses continuent à ne pas être rares.

Diverses collections ont été réunies par les soins de la Société scientifique et littéraire du Limbourg et placées, comme il se doit, dans des vitrines. C'est le seul moyen de réaliser pratiquement le contact du public avec ces figures de notre histoire. Et pourtant on n'échappera pas à la monotonie des classements et à la froideur d'une exposition entre quatre murs, si l'on n'y apporte une imagination qui ramène vivantes de la plaine romaine et baignées dans l'atmosphère que nous leur créons, ces survivances d'une civilisation chaude encore, malgré le gouffre vertigineux du temps, et qui vaut à la plus ancienne ville du pays un intérêt et un prestige qui ne peuvent lui être contestés.

Nous ne ferons qu'une remarque quant à l'importance attribuée à l'ancienne Atuatuca, si l'on considère le pourtour de la première enceinte. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas

trace, à Tongres, de ces arènes qui furent bâties dans toutes les cités importantes de l'Empire? Ou la place n'était-elle, avant tout, qu'un camp retranché, voué à une défense guerrière incompatible avec les jeux du cirque, dont les Romains se montrèrent toujours si friands?

Le caractère particulariste de la petite ville actuelle lui vient sans doute du sentiment qu'elle garde de sa lointaine ascendance. Elle ne veut pas être confondue avec les autres agglomérations de la province, ce qui n'exclut pas, chez les bourgeois comme chez le peuple, une cordialité sans apprêt et justement vantée. En même temps l'ironie et l'humour ne lui sont pas étrangers. Son folklore se révèle plein de traits plaisants, et l'histoire du Clocher et de la Vache, notamment, est encore contée avec une malicieuse complaisance.

Il se fit, affirment les gens de Tongres, que les Hasseltois voyant le clocher de leur église se couvrir d'herbe à cent vingt pieds de hauteur, prêtèrent l'oreille à une forte tête de l'endroit qui leur indiqua le moyen pratique de faire disparaître cette verdure qui vraiment n'était pas à sa place. Il suffisait de glisser au sommet, sous le coq, une corde suffisamment longue, d'attacher à l'un de ses bouts une vache, et de tirer de l'autre côté afin que la pauvre bête put atteindre ce pâturage peu commun. Ainsi fut fait, et la corde ayant été solidement fixée au col de la vache, celle-ci commença de monter dans les airs. Elle n'était qu'au début de son ascension quand on s'aperçut que la langue lui sortait de la bouche. A cette vue les spectateurs, pleins de conviction et de satisfaction, s'écrièrent en chœur : Voyez, voyez donc, elle se lèche déjà les babines!

Innocente plaisanterie, à laquelle Hasselt répondit en affirmant que le serin favori d'un bourgmestre de Tongres s'étant échappé de sa cage, ordre avait été donné de fermer les portes de la ville pour le rattraper plus facilement.

La cité d'Ambiorix se fit difficilement à l'idée que Hasselt pût devenir la capitale du Limbourg, et afin d'adoucir son dépit, les pouvoirs publics décidèrent que Tongres serait le siège de la Cour d'assises, contrairement à la règle qui fixe cette juridiction au chef-lieu.

Les rapports constants de Tongres avec Liège ne manquèrent pas d'influencer le moral de ses habitants. On est à une bien petite distance de la Wallonie, et le Vinâve de Sluse, sur la route de Visé, marque déjà, à six ou sept kilomètres de la ville, la frontière linguistique. Sluse mérite que l'on signale son

église romane plus complète que celle de Berg, bâtie non loin de là, à l'est, sur un autel païen.

Suivant le Geer dans la direction de Maëstricht, où ses eaux se mêlent à celles de la Meuse, nous traversons Roclenghe, Bassenge, Wonck et Eben-Emael, villages limbourgeois de langue française, patrie des tresseurs de paille, autrefois en grande vogue, même sur le marché parisien du chapeau. C'est une région aux pentes douces plantée d'arbres fruitiers, le long d'une rivière qui coule entre des prairies pleines de peupliers. La route est blanche et relie des habitations riantes, pour aboutir aux maisons de Canne, bâties avec la marne que l'on a extraite du sol dans ce coin extrême, qui touche à l'impressionnante tranchée du canal Albert, un ouvrage cyclopéen aux bords vertigineux. Contraste étonnant, les cryptes de la montagne Saint-Pierre sont proches! De grandes carrières de pierre de sable ont été creusées dans les flancs d'un amas de terre calcaire et s'étendent sur une longueur de 5 et une largeur de 3 kilomètres. D'innombrables galeries y forment un labyrinthe fatal à celui qui se risquerait sans guide dans ce dédale (1).

Si nous contournions les limites flamandes, au sud de Tongres, nous arriverions dans le village de Russon, fidèle chaque année à la représentation d'un mystère transmis par une tradition naïve. Voici le thème des péripéties entraînant qui se déroulent sur son territoire le premier jour de mai. Saint Evermar, revenant de Compostelle, fut occis à Russon par Hacco, seigneur-bandit de Herstappe. Les compagnons de Hacco — appelés Haccours — accompagnent leur maître pour faire la chasse à l'infortuné Evermar. Ils sont vêtus de casaques rouges et pantalonnés de blanc. Le pèlerin dépiste tout d'abord ses ennemis; dans les taillis, derrière les assistants ou au creux d'une combe, le saint se tapit et essaye de demeurer invisible. Vain espoir! Le terrible Hacco s'exclame : « Je flaire du sang chrétien! » et il envoie à Evermar un coup de pistolet. Ceci est censé avoir eu lieu en l'an 700! Le pèlerin paraît mort, les seigneurs se concertent. Soudain la foule pousse des cris. Evermar s'est relevé, il repart à travers prés et haies; la poursuite s'enfièvre. Enfin après maints incidents, le bienheureux rend l'âme, et les spectateurs excités proclament à tue-tête que saint Evermar est mort, mort, mort! (2).

(1) Voir « Limburgsche Aspecten », par Raph. ALOFS, dans *Bouwkunst en Wederopbouw*, December 1943.

(2) L'abbé Auguste Cuppens (1862-1924), poète flamand et pasteur d'abeilles, es.

Est-ce la Wallonie prochaine (nous nous souvenons du temps où les annonces du prône se faisaient, à Russon, dans les deux langues), est-ce le mélange des races qui imprègne ce drame d'un caractère presque plaisant aux yeux des populations? Personne n'aura offensé le Seigneur en considérant avec des rires le trépas de son glorieux serviteur, mais chacun s'associera bénévolement à ce divertissement folklorique pour se retrouver, après le spectacle édifiant, devant des tables chargées de brocs, ou dans le tournoiement des cabarets où l'on danse.

Quand Louis XV, après la victoire de Laeffelt, le 2 juillet 1747, voulut passer par Russon, il estima que son château, Hamal, était digne de devenir une résidence royale et, jusqu'à l'automne, la cour de France s'installa dans ce domaine, qui se trouva être le centre d'une brillante animation, faisant penser, a-t-on prétendu, à une image réduite de Versailles.

Avant Hamal, Louis XV s'était reposé momentanément, le soir de Laeffelt, au château des Vieux-Jons, l'ancienne commanderie teutonique, près de Hoesselt, qui est aujourd'hui encore l'une des curiosités du Limbourg (1). L'ordre des moines guerriers possédait douze commanderies et battait monnaie dans l'une d'elles, à Gruitrode en Campine. Le grand commandeur résidait aux Vieux-Jons, mais il ne reste rien des premières constructions de 1220, époque à laquelle l'ordre s'établit dans notre comté. Les bâtiments, pleins d'intérêt d'ailleurs, remontent au XVI^e et au XVII^e siècle. Ils couvrent une importante superficie. L'habitation principale, le château flanqué de quatre tours rondes, entouré d'eau, avec un donjon dans sa cour intérieure, a grand air, et ses dépendances ne le lui cèdent en rien. Une belle église, de vastes écuries, la cour d'honneur, ses arcades, et la maison d'accueil aux pauvres pittoresquement juchée au haut d'un mouvement de terrain complètent l'installation de ces religieux porte-glaives, qui, malgré les atteintes du temps, atteste toujours un puissant passé. Le parc protégé par un mur réunit des arbres dont le grand âge n'a pas affaibli la vigueur et, au milieu des verdure, sur le flanc d'un tertre, un petit temple dédié à Minerve arrondit sa coupole au-dessus de ses blanches colonnes.

Nous ne sommes pas loin de Bilsen, avec son joli hôtel de

prit charmant et libéral, a écrit une notice sur *La Fête du 1^{er} mai à Russon* (J. Ceyssens, Hasselt (1924).

(1) Le chanoine Joseph Coenen a donné une description très détaillée des Vieux-Jons dans *Verzamelde Opstellen*. Boekdeel XVII. Hasselt, 1942.

ville mosan en pierres grises, et de Munsterbilsen, où sainte Landrade fonda au VII^e siècle un monastère de Dames nobles. M. Henri Van Neuss, l'ancien secrétaire communal de la ville de Hasselt, qui consacra tant de recherches au passé de notre province, écrit plaisamment à ce propos : « L'abbesse élue par le chapitre s'intitulait : Par la grâce de Dieu, abbesse princesse du très illustre chapitre de Munsterbilsen, princesse du Saint-Empire romain, dame des libres seigneuries de Munsterbilsen, Wellen, Haccourt et Hallenbaye, Petit-Spauwen et Bergh. Elle jouissait effectivement dans toutes ces communes de la plupart des droits régaliens et, dans les cérémonies, elle s'entourait de tout l'apparat de la souveraineté. Il n'y avait qu'une ombre au tableau, c'est que les revenus de l'abbesse n'étaient pas en rapport avec ce brillant décor. Le chapitre avait pour patron saint Amour. Déjà en 1203, on disait couramment : *capitulum sancti Amoris*. Que de plaisanteries à ce sujet dans un collège de femmes, auxquelles l'espoir du mariage n'était pas interdit ! « Je suis tout à fait fâchée contre saint Amour », écrit la chanoinesse comtesse de Hatzfeld, « parce qu'il nous enlève toutes nos dames. » De l'antique monastère de sainte Landrade, il ne reste plus rien ; du noble chapitre, on ne voit plus qu'un corps de bâtiment sans caractère ; l'église de la paroisse a recueilli les derniers souvenirs : une croix de chanoinesse, la crosse de saint Amour, formée d'une dent de narval, et l'écuelle de sainte Landrade avec une monture du XI^e siècle. »

En ne sortant pas du périmètre immédiat de Tongres, on découvrirait à 's Heeren Elderen, dans un coin qui échappe jusqu'à présent au fatal déboisement, une petite église gothique très prenante avec le caractère féodal que lui donnent les tombes des seigneurs d'Elderen, dans la pénombre de ses vitraux dûs à la générosité de ceux dont les noms se lisent sur ces vieilles pierres armoriées. Un retable en bois sculpté du XVI^e siècle, représente des épisodes de la vie du Christ. Il achève, par une œuvre très artistique et émouvante, sous sa polychromie amortie, de créer l'atmosphère qui nous transporte soudain au sein d'un monde aboli.

III

La capitale de la Hesbaye, c'est la ville de Saint-Trond qui porte justement et fièrement ce titre. Au milieu des vergers, de ces cerisiers blancs comme neige « au gentil mois d'avril », régnant aussi sur ces puissantes plaines couvertes des nappes dorées du froment à l'époque de la moisson d'été et, plus tard, témoin de la richesse betteravière dans ce sol détrempe et éventré, au moment des charriages d'automne, on ne s'étonnera pas qu'elle soit devenue le plus important marché fruitier et agricole des pays voisins. Les acheteurs y arrivent en foule, non seulement de Belgique, mais de Hollande, d'Allemagne et du Grand-Duché de Luxembourg.

Cet admirable forum, ce vaste espace qui précède l'Hôtel de ville aux lignes courbes de l'avant-dernier siècle, comme aussi le beffroi de style espagnol, quel emplacement pour le commerce des produits de cette contrée d'abondance, quel hommage au travail sacré de la terre, et comme les pierres exaltent ici l'élan humain vers Dieu, sans lequel rien ne s'accomplit ! Voilà pourquoi les églises ouvrent devant nous leurs portes aux prières et aux actions de grâces. Le beffroi, de 1606, n'est pas seul à se dresser dans les airs, le clocher ogival de la collégiale Notre-Dame lui fait presque pendant, tandis que, dans le fond, la tour abrupte d'une abbaye datant du XI^e siècle, mais que le XVIII^e coiffa d'un belvédère, présente le caractère d'un ouvrage défensif. Au pied du beffroi, le perron liégeois, surmonté de l'aigle impériale bicéphale (1) semble confié à la garde d'une Vierge, provenant des anciennes halles, maintenant restaurées à l'intérieur de la maison commune. Ces monuments forment le plus important ensemble architectural de la province, sans compter les jolies constructions de style, nombreuses autour de nous. Les habitants de Saint-Trond n'en sont pas peu fiers. Ils vous apprendront qu'Albert Dürer, voyageant dans les Pays-Bas, s'était extasié avant son écroulement devant

(1) Le tribunal d'appel de Saint-Trond était la cour scabinale d'Aix-la-Chapelle, ce qui explique la présence de l'aigle.

le premier clocher de la Collégiale qui dépassait encore en beauté celui que nous avons actuellement devant les yeux. A la base de la tour sévère de l'Abbaye, on remarquera une ruine très décorative dans son appareil de pierres blanches de la Renaissance, qui avaient été accolées à l'antique monument disparu, et lui ménageaient une entrée inattendue. Mais qu'était-ce donc que cette abbaye qui donne un accent si profond à ce grand décor urbain?

De nouveau, notre passé de foi chrétienne se trouve être au début de l'histoire de Saint-Trond.

Dans la région hesbignonne naquit, vers 628, Trudon, issu d'une noble famille franque et qui, dès ses premiers ans, témoigna d'une extraordinaire piété. C'était un tout jeune enfant lorsqu'on le surprit occupé à construire une petite église, dans le jardin de ses parents, au moyen d'un vulgaire tas de pierres, et déjà la ferveur qu'il apportait à ce qui n'aurait dû être qu'un jeu, frappa ceux qui l'observaient avec curiosité.

On apprit bientôt que Trudon avait fait le vœu d'édifier un temple véritable dans la propriété familiale, quand il aurait acquis le droit de disposer de son héritage. Après un songe lui intimant d'aller trouver Remacle, évêque de Tongres, qui résidait en ce moment dans sa villa à Zepperen, où l'on devait bâtir plus tard une superbe église gothique, il se rendit auprès du vénérable prélat. Celui-ci décida de l'envoyer à Metz chez le chef de ce diocèse, afin qu'il lui fît abandon de ses biens et demandât en retour de pouvoir étudier les livres saints et toutes choses de la religion, sous la direction de l'évêque messin. Ainsi fut fait, et Trudon, admis à la prêtrise, revint en Hesbaye, et entreprit de prêcher l'Évangile, de raviver les croyances catholiques, au cours de véritables campagnes d'édification et de sacrifices inlassables. Cet enfant du pays était doué d'une éloquence enflammée. Un zèle ardent, un besoin toujours accru d'apostolat le possédaient. Il trouvait le chemin des cœurs, la lumière de son enseignement pénétrait les esprits et, quand il mourut, son procès de canonisation ne tarda guère.

On déposa le corps de Trudon dans l'abbaye qui lui était due, avec toutes les marques de la vénération, et autour du monastère se forma la ville qui prit le nom de son patron. Des miracles ne manquèrent pas de se produire aussitôt. Citons, d'après le Père E. de Moreau, S. J. (1), cette singulière histoire : « Un

(1) *Histoire de l'Eglise en Belgique*. L'Édition Universelle, Bruxelles, 1940.

parent de Trudon avait contracté mariage, malgré l'avis contraire que le saint lui avait donné en songe. Une nuit, il se sentit administrer à la cuisse droite un vigoureux coup, qui le rendit incapable d'avoir une progéniture. Il n'hésita pas un moment à considérer Trudon lui-même comme l'auteur de la correction. Aussi renonça-t-il à sa femme et à ses biens, pour se faire moine. »

* * *

Nous avons vanté la fertilité du sol dans ces champs de Hesbaye, dénudés durant la morte saison, et formant alors comme une immense robe de bure. Il n'en a pas toujours été ainsi. Une partie du pays était encore très boisée au XVIII^e siècle. Remacle le Loup, l'auteur des *Délices du Pays de Liège*, y signalait un grand nombre de forêts épaisses, remplies de toute sorte de gibier. Les routes étaient peu sûres, et la terre franche de Nieuwerkerken jouissait du droit d'asile et assurait un refuge à ceux qui avaient perpétré un mauvais coup. Ne nous imaginons pas que l'exercice de la mission de saint Trudon ignorât les risques, et admirons ces foules qui se pressaient de plus en plus nombreuses autour de son tombeau, après avoir affronté les dangers du voyage. Leurs mérites en étaient d'autant plus grands et l'efficacité des oraisons s'en trouvait accrue. Beaucoup de pèlerins campaient à ciel ouvert, n'ayant pu trouver place chez les habitants.

Faut-il s'étonner si, dans cette atmosphère, le nombre des maisons de Dieu allait grandissant au fur et à mesure que se développait l'agglomération et si la ville connut bien vite une incroyable prospérité? L'église Saint-Gangulphe, l'église Saint-Pierre, l'église de Guvelingen, toutes d'origine romane, plus tard avec des variantes et des additions curieuses et précieuses, satisfaisaient la piété du peuple, à laquelle Trudon avait servi de stimulant. Guvelingen, dont on vient de panser les blessures, est charmante sous son apparence trapue et sa courte tour portant une petite flèche très effilée. La toiture, qui donne une impression d'enveloppement, fait penser à une chape protégeant ceux à qui serviront d'abri les deux versants d'ardoises marquées par les intempéries des durs hivers et la brûlure du soleil de juillet. Tout cela ne s'impose pas de façon éclatante, comme le spectacle de la grand'place, mais demande à être sollicité et découvert avec d'autant plus de plaisir que celui-ci s'est fait attendre. Aussi bien le contact s'établira-t-il quand même,

pour peu que l'on n'ait pas l'âme fermée au langage des choses perceptible à travers d'aussi grands espaces de temps!

Saint-Trond possédait un béguinage délaissé. La générosité des uns, le goût éclairé des autres ont mis fin à cet abandon. Les nonnes ne sont pas revenues, mais leurs dévots logis survivent et, avec quelques traces de l'époque romane, l'église gothique, dont la disparition eût été très malheureuse, est devenue un musée réservé à l'art ancien. Une bonne action trouve parfois en elle-même sa récompense. On savait que sous la chaux qui recouvrait l'intérieur de l'église sa cachaient des peintures murales; seulement le travail, consistant à les ramener au jour, paraissait offrir des difficultés insurmontables. Des artistes délicats en vinrent à bout cependant et les fresques du Béguinage furent une révélation. Ces belles images n'ont rien perdu de leur coloris et leur naïve sincérité n'est pas un des moindres éléments de l'attrait certain qu'elles exercent encore.

* * *

Saint-Trond reste la ville conventuelle par excellence. Il semble que lorsque le grand marché a retrouvé son calme, son vaste calme, l'odeur de l'encens ne tarde pas à flotter sur ses places et dans ses rues paisibles.

Dès la gare, Saint-Martin et ses restaurations romanes, méritent d'arrêter le voyageur. Des Frères mineurs, à la tête rasée et aux pieds nus, croisent le passant. Ils ont quitté momentanément les confessionnaux de leur église, formée d'une seule nef vertigineuse et inondée de lumière, pour exercer leur ministère de rémission au chevet des malades et des vieilles gens. On côtoie des Frères et Sœurs de la Charité, attachés à ces maisons d'aliénés, dans lesquelles ils prodiguent les plus pénibles soins à leurs étranges pensionnaires. Des Rédemptoristes, en mal de conversions, passent vivement, la croix du Christ dans leur ceinture, courant à quelque mission prêchée dans les localités environnantes. Pendant ce temps, les cloches se répondent à travers l'air. Mais le regard finit toujours par s'accrocher à la tour massive de l'abbaye. Autour d'elle, Saint-Trond s'abrite encore comme aux temps miraculeux de Trudon.

Sur les fondements de ce monastère disparu depuis la Révolution française, s'élève maintenant le Petit Séminaire, qui nourrit abondamment la jeunesse de science orthodoxe. Malgré la division linguistique de jour en jour plus voulue, les Wallons

de la province de Liège trouvent au Petit Séminaire une section complète de langue française. Passé le seuil de cette importante maison, une Cour d'honneur accueille le visiteur; le quartier de l'abbé, datant du XVIII^e siècle, forme l'aile gauche des bâtiments, et la Salle impériale n'est pas loin. Des personnages importants y furent solennellement reçus. Mais ce sont avant tout les pierres de l'antique moutier qui nous requièrent et que l'on découvrira en descendant dans la crypte, derrière la Cour d'honneur. Nous savons que des travaux ont été activement poussés ces temps derniers pour reconnaître tout ce qui doit permettre de reconstituer le plan de l'édifice, et les résultats obtenus apportent des révélations étonnantes.

On regrettait avec raison que demeuraient dans l'abandon des lieux qui, indépendamment du grand souvenir de saint Trudon, connurent très probablement les veillées studieuses, à l'école claustrale, de notre Henri van Veldeke, le plus ancien poète de langue flamande (1), et où, d'après l'un ou l'autre écrivain, le Sanglier des Ardennes, Guillaume de la Marck aurait passé les dernières heures de sa vie au cours d'un joyeux déjeuner, avant d'être entraîné dans un guet-apens. Mais les faits ne se sont pas déroulés dans une dépendance de ce cloître. Le seigneur de Lummen, qui possédait une maison à Saint-Trond (que l'on montre encore), reçut le 17 juin 1485 dans sa propre habitation les gentilshommes venant à lui avec l'apparence trompeuse de la franchise et de l'amitié. Certes, les injustices, violences et cruautés du Sanglier, surnommé aussi Guillaume à la Barbe, lui avaient attiré des haines bien explicables, mais la façon dont on s'empara de sa personne fut affreusement déloyale. Guillaume se trouvait à table en compagnie de Jean de Horne et du frère de ce dernier, quand arriva le seigneur de Montigny, agissant par ordre de Maximilien d'Autriche. Montigny multiplia les témoignages de bonne entente et ce fut un repas plein de cordialité et d'abandon. Guillaume à la Barbe accepta de revêtir un manteau rouge de forme spéciale, que lui apportait Montigny, sans se douter qu'il allait, pour son malheur, servir bientôt à le désigner. On proposa au seigneur de Lummen de se mesurer avec ses amis à la course, et le groupe enjoué gagna la campagne du côté de

(1) Il vit le jour, vers le milieu du XII^e siècle, au château de Veldeke (Spalbeek). C'est un moulin sur le Démer qui s'élève actuellement à cet endroit. Une pierre commémorative a été apposée sur sa façade. *Hendrik van Veldeke*, par Joseph DROOGMANS. (Michiels, éd., Tongres, 1928.)

Brusthem, où s'étaient embusqués des arbalétriers qui se précipitèrent sur la Marck, le garrottèrent et le transportèrent sans plus attendre à Maëstricht. C'était vouer ce redoutable personnage à un supplice certain, la place lui étant particulièrement hostile. Il fut exposé à la vindicte publique, condamné sur l'heure, et le lendemain matin il gravit l'échafaud dressé au milieu du *Vrijthof* à Maëstricht, d'où il apostropha, en termes terribles, Jean de Horne qui avait voulu assister à son supplice. Puis, sa barbe étant trop longue, il la prit entre ses dents et tendit sa tête au bourreau (1).

Le nom de Brusthem était destiné à demeurer inscrit dans notre histoire. Charles le Téméraire défit devant ce village les troupes de la Principauté de Liège (1467). Auprès de Brusthem s'aperçoivent les restes d'un château des comtes de Looz, et c'est là aussi que les habitants avaient reçu des dits comtes une charte concédant un droit identique à celui dont jouissaient les Liégeois. « Ce droit n'étant pas écrit, on fit venir à Brusthem des habitants de Liège qui en dictèrent les dispositions de mémoire; la charte de cet humble village se trouve être ainsi le monument le plus ancien du droit liégeois » (1175) (2).

A Ordange, non loin de là, était établie une commanderie qui dépendait des Vieux-Jons, habités, comme nous l'avons dit, par le chef de l'Ordre Teutonique. Et, toujours en Hesbaye, à Montenaeken, le prince-évêque de Pierpont vint à bout de Henri I^{er}, duc de Brabant. Rencontre fameuse dans l'histoire du Pays de Liège, et qu'on appela la bataille des Steppes (1213).

* * *

Saint-Trond, nonobstant son apparence placide, vécut au cours des siècles bien des heures fiévreuses. La souveraineté temporelle était partagée entre l'abbé et le Prince-Évêque, chacun ayant son territoire délimité. Il y avait à l'origine de cette situation le fait que Trudon donna le monastère et la moitié de ses domaines à l'abbaye et le restant à l'église de Metz qui, contre échange, le transmit en 1227 à l'église de

(1) *Histoire de la Maison de la Marck*, par le baron DE CHESTRET DE HANEFFE. (Liège.)

(2) « Hasselt, Saint-Trond, Tongres », dans *La Belgique illustrée* de Bruylant, par Henri VAN NEUSS.

Liège (1). Ici, comme ailleurs, le peuple par l'intermédiaire de ses métiers, de ses douze métiers, formant des groupes solidement constitués, sentait petit à petit grandir le désir de participer réellement à la chose publique et voulait avoir des magistrats délégués par les métiers à l'administration de la ville. Des voix s'élevèrent au XII^e siècle, parfois hardies, et si l'évêque s'était senti enclin à l'octroi d'une autonomie politique des métiers, l'abbé demeurerait résolument hostile aux revendications nouvelles, bien décidé à ne rien abandonner de ses prérogatives à la démocratie.

Quand une vague eut soulevé audacieusement le populaire, Adam d'Ordange, qui commandait à la puissante abbaye, voulut faire sentir qu'on ne touchait pas impunément à ses privilèges et que sa volonté ne plierait point. Il obligea les représentants des Métiers à venir battre leur coulpe — et quelle coulpe! — devant lui et le Prince-Évêque qui se tenait à sa droite. L'endroit qu'il lui avait plu de choisir pour cette cérémonie expiatoire était le moulin de Merwele, voisin de son séjour d'été à Nieuwenhoven,

En guise de pénitence publique, deux cents des principaux bourgeois, en chemise, la tête et les pieds nus, dirigeant la pointe d'une épée sur leur propre poitrine, implorèrent la pitié, et le peuple derrière eux tomba à genoux dans la poussière.

Le prince-évêque, Adolphe de la Marck, contrairement à ses prédécesseurs, se montrait très autoritaire et partageait la manière de voir des abbés. Après avoir fait comprendre qu'il dépendait de son bon-vouloir de tenir chacun à sa merci, il exposa à quelles conditions le pardon pourrait être obtenu. Et tous les bourgeois, la main droite levée, jurèrent d'observer ce qu'on déciderait de leur imposer.

L'évêque et l'abbé montèrent alors à cheval pour regagner Saint-Trond, suivis de tous les assistants. A la Porte Neuve, une procession attendait l'arrivée des deux seigneurs qui descendirent de leurs montures, et, précédés par les bourgeois, toujours dans leur simple et humiliant appareil, tandis que peuple et clergé entonnaient un *Te Deum* de reconnaissance, les maîtres omnipotents rentrèrent à l'abbaye, dont les portes se refermèrent devant la foule ramenée à l'obéissance.

Cet Adam d'Ordange n'était pas uniquement un autocrate.

(1) « Hasselt, Saint-Trond, Tongres », dans *La Belgique illustrée* de Bruylant, par Henri VAN NEUSS.

De son siège abbatial; il favorisa les arts et mérita d'être appelé par ses contemporains l'Abbé Artiste. Les églises, dont nous avons parlé, durent beaucoup à son initiative, et il ne cessa d'encourager tout ce qui contribuait à entretenir et développer le goût de la beauté dans la vie de la cité.

Ces conflits se révélèrent à Saint-Trond plus nombreux qu'ailleurs, et le peuple devait prendre plus tard sa revanche.

Mais nous voudrions revenir en arrière, jusqu'au début du XII^e siècle.

Ce peuple que nous venons de voir si soumis avait pourtant montré, cent ans plus tôt, dans une circonstance assez extravagante, qu'il était capable de n'en faire qu'à sa tête, et que le goût des chansons, des danses et même des expansions licencieuses ne cédait pas toujours aux injonctions de l'autorité, fût-elle incarnée en la personne de l'un ou l'autre de ces fameux abbés, auxquels on faisait faux-bond sans remords dans l'entraînement du plaisir. *Navis stultifera* ou *La Nef des Fols*, tel est le titre adéquat au récit d'une extraordinaire aventure que nous allons conter, et c'est, conservé par les relations du temps, le nom donné à la barque processionnaire qui mit un jour Saint-Trond sens dessus dessous.

A l'origine de cette folie, comme il arrive parfois, on trouve des réminiscences païennes. Les gentils vénéraient sur des chars ornés de tapis, d'arcades fleuries, et de la statue d'une déesse magnanime, les forces bienfaisantes de l'univers, au moment du renouveau, quand la terre tressaille d'espérance et d'amour. On donna bientôt la forme d'une nef à ces chars, évoquant ainsi peut-être la venue d'Isis, qui aurait traversé les mers ensoleillées afin d'assurer l'heureuse récolte du blé dans les pays du Nord. Plus tard une divinité moins pure, Dionysos, quitta le ciel de la Grèce et réchauffa, dans nos brumes, le cœur des humains, tout en exaltant les sens dans l'ivresse où se noient toutes peines. Le pays du Bas-Rhin fut le premier à honorer ces dieux généreux, et la foule qui se pressait au passage du char amphibie lui vouait sa religieuse reconnaissance. Mais quand les ténèbres de l'erreur antique se dissipèrent, la cérémonie printanière perdit son caractère mythologique pour ne plus être qu'un motif à réjouissances débridées, bâfres, saouleries, avec leur complément habituel d'immodesties.

De vieilles chroniques ont raconté l'odyssée de cette nef qui, montée sur roues et partie des environs d'Aix-la-Chapelle, où elle avait été construite au fond des bois par un obscur paysan,

vraisemblablement soudoyé à cette occasion, allait suivre maintenant un long itinéraire pour se montrer aux gens des villes et des campagnes.

C'est le moment de rapporter qu'une inimitié singulière, et au sujet de laquelle nous manquons de précisions, couvait dans les puissantes ghildes des drapiers à l'égard des tisserands, On leur reprochait, peut-être avec raison, une effronterie, une arrogance insupportable, et ce sentiment s'était répandu partout. Afin d'humilier et l'impudence et la vanité de ces artisans et tirer vengeance d'un outrage personnel qui n'a pas été expliqué, on combina un plan qualifié de diabolique par un narrateur naïf de l'époque (1).

Avec le consentement des Échevins et l'adhésion de personnes influentes qui prenaient plaisir à ce qu'elles considéraient comme une excellente farce, les tisserands, qui avaient préparé la voilure du bâtiment, se trouvèrent contraints de s'atteler à ce bizarre équipage, dont l'arrivée à Aix donna déjà lieu à des manifestations bruyantes.

Les tisserands traînèrent ensuite la nef à Maëstricht, puis à Tongres, puis à Looz, tandis qu'une fièvre s'emparait des habitants de ces localités. L'étape suivante devait conduire la *Navis Stultifera* à Saint-Trond. Une nervosité extraordinaire régnait déjà dans la ville, alors que le bateau n'était pas encore en vue. L'autorité bénédictine, sous les traits de l'abbé Rudolphe, donna libre cours à une colère suivie bientôt de lamentations. Le P. Rudolphe rappelait l'origine anti-chrétienne de la mascarade, il prévoyait l'explosion de cynisme et d'indécence que provoquerait un jeu d'origine aussi damnable, et suppliait ses concitoyens de lui interdire l'accès de la ville.

On constatera que la voix de l'abbaye n'avait pas encore le pouvoir impérieux dont elle fournit la preuve dans la suite.

Les gens se bouchèrent les oreilles et répondirent à ces adjurations par des rires. Plus l'abbé Rudolphe, un lettré cependant et un savant, parlait haut, plus la population manifestait par ses cris qu'elle voulait profiter du plaisir qui passait à sa portée, et qu'elle ne laisserait échapper pour rien au monde.

La *Nef des Fols* fit son entrée à Saint-Trond. On aime à

(1) *Navis Stultifera. Het Narrenschip der XII^e eeuw in 't Loonsche land*, par Jean GESSLER. « Limburg », 1926.

s'imaginer qu'elle n'arrivait pas vide, et que, fidèle à son nom, elle était chargée de drôles, dont les grimaces et les gambades provoquaient aussitôt la liesse. En tout cas la bonne ville lui ménagea un accueil triomphal. Installée sur la grand'place, « les enfants perdus » de l'endroit, — pour employer la terminologie des chroniqueurs — organisèrent des sarabandes, burent et chantèrent, hommes et femmes confondus dans une immense bacchanale. Le scandale fut-il grand ou l'abbé avait-il été trop sévère? Aucune pénitence ne suivit en tout cas cette kermesse rouge, aucun interdit ne frappa la ville de Trudon. En pays flamand, la truculence n'exclut pas l'orthodoxie, et chacun sait qu'après la fête la plus montée de ton au village, les paroissiens se pressent le lendemain matin, au service célébré pour les morts qui, privés de divertissements profanes, connaîtront après l'expiation de leurs péchés la béatitude éternelle.

Les directeurs spirituels de la communauté, ceux qui avaient plus sûrement le pouvoir d'absoudre que de condamner, subirent ce vaisseau, devenu à leurs yeux le symbole du dévergondage.

Après des réjouissances qui s'étaient prolongées toute la nuit, les malheureux tisserands avaient été condamnés à monter la garde autour de cette carène interlope; leurs protestations et leurs prières ne servirent à rien, et il fut arrêté que l'on gagnerait à présent Léau, les mêmes hommes étant attelés, comme précédemment, à la lourde machine.

Cette fois, le pouvoir civil allait intervenir. En Brabant, le duc Godefroid menaça d'assaillir Saint-Trond, si l'on donnait suite à ce projet, et pour l'apaiser il fallut l'intervention du primicier de Metz. De son côté, le magistrat de Louvain sachant ce qui se préparait, avait ordonné de fermer les portes de la ville.

Malgré l'accueil enthousiaste et les chauds déduits de Saint-Trond, malgré tout ce qui semblait promis encore à un peuple délirant, le fameux navire fit naufrage devant Léau, et l'on n'en entendit plus parler. *Sic transit...* dirait-on, si l'on ne craignait d'appliquer à une « folâtrie » des paroles augustes.

Nous avons vu passer, à l'occasion d'un cortège carnavalesque dans la capitale de la Hesbaye, un fac-similé du bateau qui, il y a huit siècles, ralluma une flambée de paganisme dans le sang flamand, mais cette fois les bonnes gens n'y prêtaient plus la moindre attention...

Et nous allons laisser derrière nous l'image ardente de la

grand'place par ce soir fugitif, pour ne nous souvenir que de ces multiples fleurs de pierre écloses dans le ciel de la ville privilégiée.

* * *

La chaussée que nous suivrons va vers Hasselt et traverse, après des vergers, des champs monotones, pour rencontrer le premier et seul porsoir de la route à Cortenbosch, où le long des pavés un sanctuaire aux clochetons bulbeux garde une importance que l'on ne devinerait pas à son seul aspect. Mais de véritables auberges aux enseignes révélatrices lui font vis-à-vis; des marchands d'objets pieux, médailles, chapelets, images, drapelets, ont dressé leur comptoir sous une tente, et des affiches collées aux murs nous donnent l'horaire des offices célébrés à l'occasion du pèlerinage annuel à Notre-Dame de Cortenbosch.

C'est une petite, une toute petite bonne Vierge qui attire ici ceux qui, ayant une grâce à demander, arrivent pleins d'espérance devant son apparence fluette et vénérée. D'autres sentent-ils comme nous combien, malgré le roman et le gothique, il est plaisant de rencontrer dans une église cette copieuse et sensible Renaissance, rehaussée de ces ameublements de chêne, lambris et confessionnaux magnifiques, aux volutes, colonnes et torchères sculptés dans les ateliers qui existaient autrefois à Saint-Trond. Art perdu depuis longtemps, comme maintenant la dentellerie qui naquit au fond des ruelles de la ville, sous des doigts plébéiens et pourtant délicats...

L'église de Cortenbosch possède ce qui importe avant tout, une atmosphère de confiance, d'abandonnement heureux. Rien n'écrase ici le pèlerin, l'accueil est presque tendre pour la faiblesse humaine qui aspire à faire mieux, et il semble que la prière ne peut qu'être exaucée aux pieds de cette sainte Marie, menue, frêle, et pourtant si puissante!

Quand elle sortit des mains d'un imagier anonyme, l'endroit était un repaire de bandits. Partout la sauvagerie, des bois obscurs et d'inextricables taillis. Les armées en guerre déversaient leurs déserteurs dans ces régions où il y avait moyen d'échapper aux recherches. A la nuit tombante, les honnêtes chrétiens faisaient un détour aux approches de ces fourrés propices à l'embuscade.

Comment celle que l'on appellera *Salus Infirmorum* a-t-elle pu élire domicile à Cortenbosch? Nous sommes en 1636, et nous

savons qu'un Frère mineur de Saint-Trond, après avoir gardé la statuette dans sa cellule et lui avoir dédié ses profondes dévotions, la donna un jour à une personne pieuse qui la placera dans un chêne, au bord de la route bosselée et tortueuse, là-bas, dans ce coin obscur et mal famé. Va-t-elle tout de suite exorciser l'endroit et user de son céleste empire? Il ne faut pas longtemps attendre pour voir briller des chandelles autour de son front et de son Jésus, quand le vent ne souffle pas trop. Dans la nuit, cela doit troubler les mauvais garçons, et en plein jour l'un ou l'autre paysan, encore ignorant, s'arrêtera sans doute intrigué. Marie ne manifesta pas tout de suite sa puissance, et ses premiers visiteurs sont des fiévreux qui viennent du village de Cosen. Leur curé étant lui-même souffrant imitera ses ouailles et rejoindra l'image de Cortenbosch. Il se sent aussitôt guéri, et l'atteste! L'élan est donné, il a suffi qu'un pasteur reconnaisse publiquement la faveur dont il vient de bénéficier pour que la nouvelle gagne la région d'alentour. C'est alors qu'une femme du faubourg de Schuerhoven enlève subrepticement la statuette, pensant qu'à vivre avec elle en tête-à-tête, elle obtiendra tout ce que son cœur souhaite! Elle cache l'image sous sa mante, mais cette image si menue pèse à chaque pas davantage, si bien qu'au bout de quelques instants elle est forcée de s'arrêter, les bras rompus, comme si elle avait porté une statue de plomb.

A ce signe, reconnaissant sa faute, elle se jette à genoux, implore son pardon, et saisissant la petite vierge redevenue légère, court la replacer à l'endroit d'où elle l'avait si malencontreusement enlevée. Ce miracle se trouve consigné dans un acte authentique. Mais bientôt il ne sera plus possible de relever toutes les faveurs obtenues, et l'on construit une modeste chapelle, permettant de célébrer la messe. Tout le pays de Looz embrasse cette dévotion envers Notre-Dame, salut des infirmes, en attendant un autel digne d'elle, là où croissait le vieil arbre qui l'avait primitivement abritée, tant bien que mal, dans des halliers redoutés.

IV

Des champs longent encore la chaussée vers Hasselt, mais des maisons de plus en plus nombreuses annoncent que la ville est proche. Nous touchons enfin au chef-lieu du Limbourg et passons devant le monument élevé en souvenir de la Guerre des Paysans. Les troupes de la Première République taillèrent en pièces, près d'ici, à Hilst, les héros obscurs qui, de 1798 à 1799, tentèrent vainement, dans une suprême résistance, de s'opposer à l'envahisseur.

Tout de suite Hasselt donne une impression de netteté et de prospérité, à défaut de pittoresque, bien que, sur la Grand'Place, la pharmacie du *Sweet*, appelée aussi la Maison Espagnole, soit un bijou du style mosan, avec sa façade en encorbellement et l'appareil des croix de saint André, le jeu de ses fenêtres de toutes les tailles entre leurs jolis volets, et, à l'intérieur, ces élégances françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, qui font une apothicairerie sans doute unique chez nous.

Les édifices n'abondent guère dans cette préfecture. L'église ogivale de Saint-Quentin ne prendra pas place dans la galerie des grands souvenirs, bien qu'elle ait été dotée, en même temps que de stalles, d'un désambulatoire (1506) qui est presque seul de son espèce dans nos vieilles églises ; son chœur élané a des nervures prolongées jusqu'au sol. L'église Notre-Dame, appelée couramment l'église de la Chapelle, bâtie au XVIII^e siècle, ne présente rien de monumental ; toutefois l'ameublement qui lui vient de l'abbaye de Herckenrode retiendra l'attention des connaisseurs. Voilà déjà pas mal d'années que Delcour, l'élève de Bernin, jouit d'un renouveau de faveur. Ses admirateurs trouveront dans la chapelle quelques bons morceaux de leur sculpteur.

Le maître-autel, harmonieusement construit, nous montre huit colonnes de marbre couronnées par une coupole tronquée, tandis que les rayons d'un grand soleil enveloppent l'Agneau mystique derrière une vierge au visage noirci par le temps, et surtout, surtout, deux anges pleins de grâce dans leurs draperies flottantes contemplant tendrement, avec un geste d'admiration,

la mère de Dieu... Un fouillis de fleurs et de fruits encadre le tabernacle et des médaillons en bas-relief achèvent cet heureux ensemble. Au-dessus des portes, qui permettent de passer derrière l'autel, se dressent à gauche et à droite une statue de Marie un peu emphatique, et un très beau saint Bernard, au regard inspiré, relevant de la main gauche les plis de la robe qu'il ramène contre lui. Fier morceau, et l'une des meilleures réalisations de Delcour.

Un tombeau de l'abbesse de Herckenrode, Anne-Catherine de Lamboy, est signalé par tous les Guides à l'admiration des visiteurs. Sur un sarcophage de marbre noir repose le corps du Christ, tout blanc, comme l'ange et la religieuse agenouillée aux pieds du divin gisant. L'artiste anversoïis, Arthur Quellin, a signé cette œuvre. Un autre tombeau monumental lui fait pendant.

Nous ne dirons pas tout de suite l'importance que la vierge placée au centre de cet autel occupe dans la vie de Hasselt, et nous suivrons la rue de la Chapelle, qui a le bon goût de ne pas être droite, et de conserver par-ci par-là les trois ou quatre marches, grâce auxquelles on accède à des logis qui ne sont point à la mode d'aujourd'hui (1). Des vestiges du couvent des Augustins, actuellement morecelé et transformé en maisons, se retrouvent dans quelques façades. Une vieille habitation ayant comme caractéristique des baies à jour sous une toiture à larges auvents occupe un coin de rue. Ces ouvertures servaient à sécher le tabac qui était abondant dans les environs. Particularité qui se remarquera encore ailleurs. Et nous arrivons maintenant au boulevard circulaire, à ce boulevard planté naguère de beaux arbres et bordé de jardins fleuris qui faisaient une ceinture odoriférante à Hasselt, et lui valut un renom flatteur. Les Français l'appelaient précisément la ville aux jardins.

Tout a disparu de ce qui composait de ce côté le charme délicieusement provincial de l'endroit. Il ne faut pas être bien vieux pour se souvenir et évoquer ces allées, ces lentes allées calmes et pleines de sécurité, que fréquentaient, par les belles après-midi d'été des fonctionnaires à la retraite, et des mamans fières du bébé qu'elles poussaient devant elles dans une voiturette. Le dimanche, les familles bourgeoises faisaient un tour de ville rituel et mainte jeune fille sentit battre son cœur en croisant le jeune homme qui, au concert militaire de la place

(1) Depuis que ces lignes furent écrites, une bombe V¹ a détruit la majeure partie de la rue de la Chapelle et de son église. L'autel toutefois et les tombeaux sont saufs, mais la statue de la Vierge a été retirée des décombres, couverte de blessures.

Léopold (à midi, après la dernière messe dominicale), ne laissait pas de lui lancer un regard significatif, chaque fois qu'il passait à côté d'elle. La plus belle partie des boulevards a disparu. Les arbres y ont été impitoyablement abattus sous prétexte que l'intensification du roulage exigeait la place nette. Rien n'eût empêché cependant de respecter les ombrages les plus rapprochés des maisons bâties du côté des jardins, mais les requêtes des habitants à cet effet ont été écartées sans plus.

Un ruisseau longeait l'avenue des Martyrs faisant suite au boulevard dénudé, et il fallait traverser un petit pont pour arriver aux maisons bâties sur l'autre bord. Combien de fois n'a-t-on pas réclamé la canalisation de ce filet d'eau, ce qui devait permettre de rentrer chez soi de plain-pied. Allez voir ce que ce travail enfin accompli a donné. Une laideur, un alignement de constructions qui devaient au modeste courant et aux légères passerelles ce qui les sauvait de l'affreuse médiocrité qui, à présent, les écrase. Par contre, tout proche, le canal Albert, en dépit de la guigne qui s'attache à lui, — rupture des digues, effondrement des ponts — est une magnifique voie d'eau, un chemin royal éclatant, quand le ciel daigne s'ouvrir. Il faut suivre cette coulée lumineuse dans la direction de Beeringen, à travers des terres qui s'amaigrissent en rejoignant la Campine. Il faut se remplir les yeux de son éblouissante clarté et respirer l'odeur végétale des hautes berges. Le canal aurait servi seulement à se faire admirer, qu'il mériterait notre vivante reconnaissance.

Revenons cependant en arrière, car Hasselt veut qu'on s'y arrête plus longuement. Que vous ne vous intéressiez pas, comme il le mérite, au Refuge de Herckenrode, bâti de 1542 à 1545, quand les filles nobles de l'abbaye ne se sentaient plus en sûreté à Curange, que vous négligiez le modeste Béguinage en voie d'aménagement pour un musée du folklore, et que l'Hôtel de Ville, demeure cordiale et non sans élégance, de messire Adrien-Guillaume de Heusch vous soit indifférent, voilà qui serait mal, mais que vous ne sentiez pas que la place appartient à une catégorie de villes où les choses de l'intelligence et du goût sont tenues en honneur, paraîtrait inexcusable!

Bien sûr, un chef-lieu provoque une concentration de services et de fonctionnaires qui fournit un public introuvable ailleurs. Le voisinage des charbonnages aussi vaut à Hasselt des visiteurs constants dans la personne de tous ceux que leur état attache à la grande industrie. Dès lors les distractions, le

théâtre, les concerts et autres fêtes sont possibles, et l'on a connu des soirées auxquelles de grands artistes du spectacle prêtaient leur concours. Tels acteurs célèbres ont passé la frontière pour se faire applaudir chez nous. Des expositions de peinture, des semaines d'art provoquent des émulations bienfaisantes. De son côté le peuple, friand de musique, acclame l'enfant de Hasselt qui revient dans sa bonne ville, après avoir été consacré par l'étranger. Des librairies exposent à leurs vitrines les derniers livres vantés par la critique. Il y a ici une vie spirituelle, une curiosité, avides d'aliments. La vieille société des *Mélophiles*, outre les distractions offertes à ses membres sous forme de conférences, de concerts et de représentations dramatiques, se différencie cependant des groupements similaires de la *Sainte-Cécile* et de *Minerva* en faisant paraître un bulletin consacré au passé de la région. Cette publication commencée en 1864 prit fin à la veille de la grande guerre. Elle donne un tableau animé de l'existence de la cité à travers les siècles. De nouveaux chercheurs se sont penchés sur ces pages et ont signalé des lacunes et parfois l'une ou l'autre erreur, mais, dans l'ensemble, le travail reste d'un vif intérêt. Une cheville ouvrière de ce recueil, le docteur Constant Bamps, publia de 1896 à 1914 un journal au titre significatif : *L'Ancien Pays de Looz*, qui apporta sa contribution à la connaissance de notre passé, et, de nos jours, une pléiade d'érudits et de curieux a repris la tâche des prédécesseurs, renouant des liens vénérables et entretenant le culte bienfaisant de la petite patrie.

La liste des périodiques littéraires et historiques serait longue. Il y eut *De Bannier*, *'t Daghet in den Oosten*, les *Limburgsche Bijdragen*, puis *Limburg*, enfin les *Verzamelde Opstellen* rédigés tour à tour en français et en flamand, et qui, depuis 1923, furent l'organe du cercle bien vivant d'Histoire et d'Archéologie. N'oublions pas non plus une petite revue de littérature pure, *Le Lien*, fleur fragile dont les délicats pétales ne résistèrent pas au premier hiver un peu rude.

* * *

L'occultation de ce temps de guerre ravive le souvenir des premières soirées où passe le signe mystérieux du printemps, quand la foule hasseltoise se presse, à la fin du jour, dans les rues du centre et que déjà s'allument quelques étalages sous les ampoules dorées. Les trottoirs de la rue Haute et de la rue

du Démer débordent de monde. Sur la Grand'Place, les fritures grailonnent et les cafés font recette. On court, d'autre part, chez les marchands de journaux. Les œillades des jolies filles ne passent pas inaperçues malgré l'obscurité montante, les rires de la jeunesse et un entrain général grandissant telles sont les réactions de ceux qui éprouvent le besoin d'une détente en sortant d'une journée bien employée. Habitude méridionale et que l'on s'étonne de retrouver chez de semi-nordiques. Nous y verrons surtout le signe d'un destin qui procure à chacun son dû. Cette promenade si animée entre chien et loup est le meilleur indice de notre équilibre social. Enviabile pays, où l'on glisse tout naturellement à cette euphorie qui permettra de retrouver le labeur quotidien avec une vaillance chaque fois renouvelée.

* * *

Si des revendeurs de Wallonie se rencontrent à Hasselt les mardis et vendredis, jours de négoce en plein air, et y coudoient les Hesbignons du Sud, c'est la Campine surtout qui envahit, dès les premières heures, le marché aux avoines, le marché au beurre, les marchés aux poulets, aux fruits et au laitage. Les terriens du Nord abandonnent les landes qui demeurèrent longtemps réfractaires à leurs efforts et arrivent, munis des produits de l'étable et de la basse-cour. Plus secs et plus anguleux que les autres Limbourgeois, leur existence était jadis très dure. Mieux partagés maintenant, les habitudes d'économie et de défiance ne les ont pas abandonnés. On les voit rôder prudemment autour du marchand ambulancier, ne prêtant qu'une oreille distraite à son boniment, et s'assurant par eux-mêmes de la qualité des articles mis en vente.

Les costumes ont perdu toute originalité. Alors que non loin d'ici de fidèles Brabançonnaises continuent de porter la faille traditionnelle dans leurs coiffures fleuries ou perlées, les Campinoises adoptent, de plus en plus, les modes de la ville, et il y a belle lurette que, du côté masculin, le dernier sarrau bleu aux plis flottants et brillants a définitivement disparu. S'ils savaient, ces chers autochtones, tout ce qu'ils ont perdu en abandonnant leur rustique vêtue d'antan!

Il semble que tous aspirent à se confondre avec la masse amorphe de la population, comme si on ne les reconnaissait pas quand même, lorsque les vendeurs de chansons en plein air proposent leur complainte et donnent le ton au moyen d'un

mauvais crinclin ou d'un accordéon poussif. Non vraiment, il ne faut pas longtemps pour identifier les femmes et les hommes qui font cercle autour d'eux, reprenant le refrain d'une voix naturellement dolente, et ce sera la distraction de leur voyage à Hasselt. Avec le profit des œufs et du beurre, on rapportera l'air nouveau au village, et il prendra place entre deux cantiques dans le répertoire familial. A l'époque du carnaval, garçons et filles se risquent dans les bals qui s'ouvrent en même temps que le marché, à neuf heures du matin. Depuis ce moment, les orchestrons ne cessent de moudre pendant que la mousse déborde des verres de bière blonde.

Il y eut pourtant des ruraux qui n'entretinrent pas toujours des relations de bon voisinage avec la ville, mais cela ne date pas d'hier, comme nous le verrons tout à l'heure. Remontons encore une fois la pente glissante du temps.

* * *

On rencontrait encore des gens, au siècle dernier, qui avaient connu Hasselt, bordé de bruyères. La grande plaine mauve du mois d'août s'étendait jusqu'aux fortifications démolies en 1840. L'agglomération traversait une période d'abondance due à la fabrication d'une eau-de-vie de grains, à laquelle les baies de genévriers donnaient de longue date cette saveur parfumée qui servit à la rendre célèbre. Comme les *brandeviniers*, pour rester fidèles à l'expression primitive, entretenaient un nombreux bétail, grassement nourri au moyen des résidus du seigle nécessaire à la distillation, les étables fournissaient sans relâche des fumiers qui formaient un puissant engrais. Répandus sur la bruyère, la plaine aride fit place à des champs de céréales qui, d'année en année, s'améliorèrent en gagnant du terrain. Si les pays pauvres sont les plus beaux pour les poètes, l'utilitarisme, au contraire, se glorifiait de l'enrichissement d'un sol qui, depuis les origines, était demeuré pareil à lui-même, plein de grandeur et de rêve quoique sans intérêt pour les gens pratiques.

Hasselt prit naissance dans un bois de coudriers, un « *Hazelarenbosch* ». Son nom n'a pas d'autre origine, et cette opinion se prévaut en outre de l'image des deux arbres entrecroisés qui figurent dans les armoiries de la ville. De savantes recherches et d'ingénieuses hypothèses font croire que son noyau se trouvait au hameau de Trekschueren qui fut abandonné pour

l'emplacement actuel, au bord du Helbeek, un ruisseau que l'on voûta au XVI^e siècle. Les premières habitations consistèrent en de misérables cabanes, et quand plus tard des constructions moins rudimentaires succédèrent à ces masures, l'agglomération garda son caractère rural. Les fermes demeurèrent nombreuses dans la ville même, où les litières du bétail obstruaient souvent les rues.

Il fallut des ordonnances sévères pour en venir à bout, comme aussi pour supprimer dans la suite les toits de chaume, qui favorisaient trop souvent l'incendie. La mauvaise hygiène provoqua de violentes épidémies de peste. Hasselt acquit néanmoins de l'importance par sa situation sur la route qui, de Cologne, Aix-la-Chapelle et Maëstricht, gagnait le Brabant et les Flandres. La voie venant de Campine et se dirigeant vers Saint-Trond et la Hesbaye coupait, à Hasselt, le grand chemin d'Allemagne. Les fondements de la tour de l'église Saint-Quentin, qui sont du X^e ou du XI^e siècle, nous éclairent quant à l'âge approximatif de notre chef-lieu.

* * *

Gérard, comte de Looz, après des revers et la destruction de son donjon, vint se fixer tout près de Hasselt, à Curange, avec sa cour et le tribunal féodal du comté qui prit le nom de Salle de Curange (1). C'était un grand chasseur devant l'Éternel. A la poursuite du gibier dans la forêt de Herckenrode qui touchait à Curange, il découvrit un jour, nous dit la légende, trois saintes femmes menant au fond des bois une vie ascétique dans l'espoir de gagner le ciel. Leur sort intéressa Gérard, et il édifia une demeure propre à leur servir d'asile. Aussitôt d'autres vocations se déclarèrent, et au bout de peu de temps cette pieuse réunion prit figure de couvent. Les religieuses adoptèrent l'ordre de saint Bernard, et la célèbre et opulente abbaye de Herckenrode n'eut pas d'autre origine, affirment ceux qui font crédit à une fable, que son recul rendrait si plausible!

Le quatrième successeur de Gérard fut son neveu Arnould IV. Ses prédécesseurs avaient continué de protéger et de doter richement le monastère. La présence des comtes à Curange eut une grande influence sur le développement de Hasselt. Ces

(1) « Hasselt sous les comtes de Looz », par E. GERAETS (*Bulletin des Mélophiles* [Hasselt], t. XXI, p. 25, « Hasselt sous les Princes-Évêques de Liège », par le même (*Bulletin des Mélophiles* [Hasselt], t. XXIII, p. 17, et t. XXIV, p. 49).

brillants seigneurs menaient large vie et étaient apparentés aux premières familles du pays et de la Hollande. Curange ressemblait à une cour, et la bourgade prochaine profita largement de ce voisinage.

En 1232, le comte Arnould décida d'accorder à la ville une charte, confirmant un titre antérieur et conférant à Hasselt les droits et les libertés dont jouissait Liège. L'inviolabilité du domicile et la faculté pour un manant, comme pour un noble, de disposer par héritage de ses terres en étaient les points essentiels. En même temps naquit un tribunal d'échevins suscité par les besoins de justice et de sécurité de la société. C'est au même seigneur que l'on est redevable du creusement du nouveau Démer, un travail considérable pour l'époque. Ce grand bienfaiteur de la ville périt en 1256 dans un tournoi.

Arnould V vint après lui. Il a laissé aussi un souvenir de générosité et de dévoûment à la chose publique. C'est Arnould V qui fit entourer la place de fossés et de murs. Il est vrai que ces fortifications ne rendirent jamais grand service, et que, par contre, à la suite de guerres malheureuses, la municipalité se trouva obligée de les détruire. Avec un courage jamais lassé, chaque fois que les murailles et les fortins avaient dû être rasés, la place profitait de la première éclaircie dans les événements pour les rétablir plus solidement. Arnould V prit part à la bataille de Woeringen, gagnée en 1288 par les Brabançons sur les troupes de l'archevêque de Cologne. Agit-il sagement en permettant ainsi aux ducs de Brabant d'encercler bientôt le Pays de Looz? On en peut douter.

La guerre étant finie, Arnould avec une brillante escorte rentra solennellement à Hasselt, dont il fit les honneurs aux chevaliers, ses frères d'armes. La ville prit dès lors un rapide développement; seulement la prodigalité du comte avait obéré ses finances personnelles et il fut obligé d'emprunter aux Lombards. Telles étaient toutefois l'admiration et la sympathie provoquées chez ses pairs, que tous, décidant de se cotiser, versèrent au trésor le montant des dettes contractées par leur noble ami. Il mourut en 1328, après un règne de quarante ans, et fut enterré à l'abbaye d'Averbode.

Son fils Louis lui succéda. Ayant confirmé les franchises et privilèges que ses prédécesseurs avaient octroyés, il accorda par une charte à l'administration de la ville la propriété des remparts et des fossés qui entouraient Hasselt, en même temps qu'une bande de terre allant jusqu'à l'endroit où les citadins

menaient paître d'habitude leurs troupeaux. L'imprécision de cette limite devint la cause des violences interminables dont firent preuve les habitants de Zonhoven à l'égard de la ville jalouée.

* * *

Cent cinquante ans après cette charte, les bourgeois de Hasselt, exerçant leur droit de paisibles possesseurs, le seigneur de Vogelsanck, voisin de Zonhoven, fit prisonnier un brave Hasseltois qui travaillait sur le fonds dûment cédé par le comte de Looz, et le tint enfermé dans son château. On devine que cet acte arbitraire ne passa pas sans protestation. L'affaire fut portée devant les tribunaux, et en dernière instance la Salle de Curange donna gain de cause aux Hasseltois. Les Zonhoviens qui s'étaient installés sur la bruyère comme chez eux furent contraints de vider les lieux. Pleins de rancune, ils fabriquèrent une fausse pièce justificative attribuant des limites erronées aux terres dont disposaient légitimement les gens de Hasselt. La Salle de Curange décréta que quiconque ne respecterait plus les bornes qu'elle venait de fixer serait forcé d'accomplir le pèlerinage de Vendôme. C'était au moyen âge une peine courante que cette obligation de se rendre à Vendôme, Rocamadour ou Saint-Jacques-de-Compostelle.

On saisit le bétail de Zonhoven trouvé sur le territoire de la ville. Exaspérés, les paysans mettent le feu aux tourbes extraites par les Hasseltois. Entretemps le seigneur de Vogelsanck appréhende un autre bourgeois, qui ne sera pas relâché et qui meurt dans les caves du donjon. Pourtant, en 1578, le châtelain a été contraint d'élever dans la bruyère une croix expiatoire pour le repos de l'âme de sa malheureuse victime.

Des escarmouches continuant de se produire, on procède au bornage de la terre litigieuse, et le 18 octobre 1666, quatre hautes pierres aux armes de l'évêque et de la ville sont plantées sur les limites de Hasselt et de Zonhoven.

La cérémonie revêtit un caractère imposant, mais l'éclat qui lui fut donné eut pour effet d'attiser les colères. Dès le lendemain, l'une des bornes gisait, ébréchée, dans les bruyères. Relevée et remise en place, les Zonhoviens attendirent jusqu'en 1726 pour s'emparer du champ de bataille et enlever trois bourgeois penchés sur ces arpents diaboliques. Au bout de deux ans on était parvenu à se saisir de l'instigateur de ce coup de

main qui dut partir, pèlerin et pénitent, pour Saint-Jacques-de-Compostelle.

Hasselt alors eut une idée qui aurait pu lui venir plus tôt; elle décida de se défaire de ce fond calamiteux. Les terres contestées furent mises en vente, après que le public eut été averti, au son du tambour, de l'endroit et de l'heure de cette aliénation. Tout semblait devoir se passer sans trouble. Les nouveaux acquéreurs défrichaient, labouraient, plantaient, quand le 30 juin 1731, sept cents paysans « armés de fusils, de bêches et de pelles, dévastent les récoltes, coupent les arbres, hachent les barrières, comblent les fossés, et proclament hautement leur droit de propriété et la nullité de la vente. Le procès dura encore cinquante ans. Il survécut à la chute de la principauté de Liège, vit passer les gouvernements de la République, du Directoire, du Consulat et de l'Empire et ne fut terminé qu'en l'année 1811. La lutte avait duré plus de trois siècles » (1).

L'une des bornes, témoin authentique de cette histoire, existe toujours.

Quant au village de Zonhoven, ses habitants entament parfois encore une chanson, dont on peut déduire que les vieux ferments d'inimitié n'ont pas disparu.

* * *

C'est du côté de Hasselt que fut, comme on vient de voir, la modération. La petite ville a-t-elle toujours gardé ce caractère prudent? Non, il lui est arrivé de manquer de sagesse au profit d'un mouvement de bravoure et de générosité. Nous ne le lui reprochons pas! Heur et surtout malheur étant le propre de l'humanité, faut-il s'étonner si notre chef-lieu a traversé de dures périodes et si le ciel parut quelquefois fermé à des gens qui avaient coutume de lever vers lui des mains suppliantes?

Les sentiments démocratiques de la ville ne laissèrent jamais échapper l'occasion de se manifester. On embrassait toujours le parti du peuple. C'est à la suite de l'union du Comté avec la Principauté de Liège — proclamée par le prince-évêque Englebert de la Marck — que les métiers de Hasselt prirent

(1) Tous ces détails sont rapportés dans l'« Histoire des Contestations qui ont surgi entre Hasselt et Zonhoven pour la possession de la bruyère entre les deux communes », par E. GERAETS, p. 79, vol. III du *Bulletin des Mélophiles*, Hasselt.

délibérément le pouvoir. Exemple bientôt suivi par les autres bonnes villes.

En 1407, les Hasseltois rejoignirent les Liégeois qui, après avoir investi Saint-Trond, allaient assiéger Jean de Bavière à Maëstricht. Ce prince-évêque, hautain et despotique, avait vu se dresser contre lui la faction des « Haidroits » (1) et un archidiaque de la cathédrale, Thierry de Perwez, fut désigné pour le remplacer. Devant la tournure que prenaient les événements, Jean de Bavière sortit furtivement de Liège et se transporta à Maëstricht. Ses partisans avaient eu à subir, avant le siège de cette ville, des attaques dans Saint-Trond, au cours desquelles l'ennemi leur lançait, à l'aide de machines, des tonneaux pleins d'excréments. « Ils faisaient tous leurs besoins dedans des tonéals et puis jetaient chist merdre par engiens... », écrit Jean de Stavelot dans sa Chronique de Liège. Se rendant compte qu'il ne pouvait tenir à Maëstricht, Jean de Bavière demanda du secours à ses parents et alliés qui envahirent la principauté. Les milices des bonnes villes comprirent qu'il était temps pour elles d'abandonner Maëstricht et de rentrer afin de défendre leurs propres foyers. La Hesbaye, en effet, fut envahie par les troupes à la dévotion de Jean de Horne qui écrasèrent les Liégeois dans les plaines d'Othée. Les têtes de l'évêque Thierry et du mambour du pays, plantées sur des piques, furent présentées à Jean de Bavière, sorti de Maëstricht pour jouir de sa victoire. Les représailles éclatèrent partout, terribles, et Hasselt fut plongée, comme les autres villes, dans un bain de sang. On abolit libertés et franchises et, pour comble de malheur, la peste en 1410 et la disette couvrirent le sol lossain de nouveaux cadavres.

Le duc de Bourgogne, qui porta le nom redouté et redoutable de Charles le Téméraire, ayant écrasé les milices liégeoises à la bataille de Brusthem en 1467, donna l'ordre à l'un de ses détachements de s'emparer de Hasselt. Durant le pillage, cinq cents bourgeois périrent de mort violente. Les bannières, les chartes et les armes durent être livrées et une lourde contribution de guerre pesa sur la ville infortunée.

(1) Les Haidroits se composaient des gens des métiers qui poussaient au paroxysme le sentiment de l'autonomie. Ils refusaient au Prince-Évêque la jouissance de ses prérogatives temporelles et ne reconnaissaient que son pouvoir spirituel comme chef du diocèse. Ce mépris de la tradition et de la coutume leur fit donner le nom de « Haidroits », ennemis du droit. (D'après Henri PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. II, p. 272.)

Le Sanglier des Ardennes, Guillaume de la Marck, dont nous avons déjà raconté la fin, en rapportant quelques épisodes de l'histoire de Saint-Trond, osa relever la tête et mener contre les Bourguignons une guerre de guerillas. Hasselt avait épousé son parti et un lieutenant de la Marck défendit la ville, lorsque Philippe de Clèves eut décidé de l'assiéger.

Trop faibles pour résister longtemps, les bourgeois se résignèrent à entrer en pourparlers avec l'adversaire, quand des jeunes gens certes mal inspirés montèrent sur les remparts et insultèrent par gestes et paroles les assiégeants. Furieuses, les troupes de Philippe de Clèves, se ruèrent à l'attaque et firent le sac de la place. Des centaines de bourgeois furent massacrés, et comme si le destin n'eût pas été assez cruel, la peste vint de nouveau ajouter aux horreurs de ces événements.

Mais on pourrait croire que nous nous complaisons dans des tableaux néfastes, si nous n'insistions maintenant sur la période de prospérité que fit régner à Hasselt, au début du XIV^e siècle, l'industrie drapière. Cette prospérité s'accrut encore par l'arrivée des drapiers de Louvain qui abandonnèrent la cité brabançonne à l'époque où les familles patriciennes et les corporations des métiers étaient entrées en conflit et provoquaient des troubles graves.

Un grand nombre de fabricants passèrent en Angleterre; d'autres, préférant rester au pays, s'étaient donc fixés à Hasselt, attirés par l'abondance de moutons que l'on rencontrait en Campine, et sachant combien le travail des manufacturiers était rémunérateur dans notre ville qui traversait une ère d'abondance. Les agrandissements apportés à l'église Saint-Quentin datent de ce temps.

Une halle aux draps fut construite et le magistrat de la ville établit des moulins à foulons. Les drapiers colportaient leurs marchandises, qui jouissaient d'une réputation flatteuse, dans toutes les foires renommées. Le voyage de Cologne ou d'Amsterdam ne les effrayait pas. Si ces commerçants bâtirent plus tard une halle à Anvers pour l'écoulement de leurs produits, c'est que vraisemblablement un certain fléchissement s'était manifesté dans leur chiffre d'affaires. Nos marchands commencèrent à se fixer à l'étranger. L'arrivée des Flamands à Florence, entre autres, est attestée par la formation dans la capitale de la Toscane, d'une confrérie qui comptait une cinquantaine de Lossains, dont quinze habitants de Hasselt.

Le prince-évêque Gérard de Groesbeek, avait néanmoins

constaté dans une charte que la ville de Hasselt, déjà anciennement très industrielle, devait être considérée, réputée et tenue en estime dans et hors le pays.

Cela sans préjudicier aux choses de l'esprit, car en 1502 était né dans ses murs François Titelmans, qu'Erasme tiendra un jour pour le plus savant de ses contradicteurs (1).

Et de 1525 à 1538, le bourgmestrat intelligent d'Étienne de Geloës contribua efficacement à la prospérité publique. Il occupait la *Gravenhuis*, que l'on voit encore dans la rue Neuve.

Par malheur, à partir de 1562, la concurrence d'autres pays, où s'étaient installés nos propres drapiers, se fit dangereusement sentir et ce mal alla grandissant, tandis que l'introduction et les progrès de la Réforme aggravaient la situation générale. On prit des mesures contre les Protestants, et, à Hasselt plus qu'ailleurs sans doute, la nouvelle religion y comptait des adeptes. Les Réformés se rencontrèrent surtout dans le corps des drapiers, à cause des relations qu'ils entretenaient pour leurs affaires avec la Hollande. Ils ne durent pas s'expatrier, mais pendant cette période menaçante, le commerce se trouva paralysé, et la peste, que l'on eût dite toujours aux aguets, vint en 1579 et 1582, ajouter à l'infortune des temps. Si quelques fabricants restèrent malgré tout à Hasselt, ils ne parvinrent pas à remonter le courant et leur industrie perdit toute importance.

C'est en 1534 qu'étaient apparus les premiers Luthériens. Pendant le carême de cette année, un paysan de Kerniel et un bourgeois de Tongres furent brûlés vifs à Curange et un anabaptiste subit le même sort. Les Réformés, dans la nuit du 19 janvier 1567, forcèrent les portes de l'église Saint-Quentin et saccagèrent le sanctuaire. Ils firent tomber le crucifix pendu au-dessus de la tribune des chœurs; quand il se détacha, toutes les lumières s'éteignirent et les iconoclastes épouvantés prirent la fuite.

Gérard de Groesbeek vint à bout des résistances et obtint la reddition de Hasselt en 1567, sans lui imposer des conditions écrasantes.

L'an 1573 fut encore marqué par des exécutions de Protestants.

Des procès de sorcellerie, nombreux dans les campagnes

(1) J.-J. THONISSEN, criminaliste éminent, historien renommé et homme politique, né à Hasselt en 1816, est l'auteur d'une *Notice sur la vie et les écrits de François Titelmans*. (Liège, J.-G. Carmanne, 1853.)

entre 1537 et 1652, éclairent sinistrement la mentalité superstitieuse de cette époque.

Qu'un enfant mourût inopinément, qu'une épidémie frappât brusquement le bétail, on ouvrait une enquête pour découvrir les causes secrètes de ces malheurs inattendus, et des gens venaient raconter qu'une femme avait regardé l'enfant d'une façon singulière et que, sur le seuil d'une étable, elle avait prononcé des paroles étranges. Cela suffisait. Les suspicions étaient nées, et l'enquête amenait bien vite l'arrestation et le châtement de celle à qui l'opinion publique attribuait une puissance occulte.

Dans cette atmosphère sulfureuse, les juges, s'il est permis d'employer ce nom, les juges croyaient à l'intervention de certaines créatures ayant commerce avec le démon et les condamnaient au feu. Mais elles avaient subi d'abord la torture qui les amenait à de prétendus aveux et à la dénonciation de coupables qui n'existaient pas.

Les patientes ne souhaitaient que l'arrêt des tourments qu'elles devaient subir et le bûcher final, à quoi les destinait la reconnaissance des maléfices mis à leur charge, paraissait moins redoutable que l'épreuve de l'écartèlement, de l'échelle, ou de la soif. Et d'ailleurs les suppliciées savaient-elles encore ce qu'elles disaient durant la torture?

Le prince-évêque de Bavière devait écrire dans son édit de 1608 : « A notre grand regret nous apercevons nos pays de Liège se remplir de sorcières » (1).

Mais laissons ces odieuses images et notons dans un tout autre ordre d'idées que le Collège des Augustins, qui fit souvent parler de lui, fut fondé en 1610. Il devait à maintes reprises entrer en lutte avec le Collège Saint-Quentin qui avait reçu de la ville le monopole de l'enseignement. C'était déjà l'opposition entre l'enseignement libre et l'enseignement officiel!

* * *

Ces pages ne pourraient négliger l'un des épisodes les plus populaires de l'histoire locale, à savoir la défense de la ville par un groupe de jeunes gens, en 1682, sous le règne de Maximilien de Bavière.

(1) Voir notamment « Un procès de sorcellerie à Lummen en 1614 », par Jos. LYNÀ (*Bulletin des Mélophiles*, vol. XLI, p. 121).

Le magistrat hasseltois s'était vu forcé d'héberger, à diverses reprises, des hommes d'armes étrangers, dont l'entretien obérait les finances et exposait les bourgeois à de pénibles contraintes, quand on apprit l'arrivée imminente de mercenaires à la solde du Prince-Évêque qui avait dû quitter la principauté, au lendemain d'un mouvement populaire à Liège, et qui jetait des détachements dans le pays pour reconquérir le pouvoir. Il s'avéra en même temps que Maximilien désirait s'entendre, préférant un accord avec Liège au recours à la force, et le conseil de la cité wallonne demanda de ne rien entreprendre contre les soldats du Prince-Évêque, souhaitant aussi d'aboutir à une solution acceptable.

A Hasselt, les premières troupes de mercenaires teutons n'avaient pas constitué une charge bien lourde pour les habitants, d'après M. H. Van Neuss (1). Néanmoins il se forma un parti de jeunes gens qui, réunis chaque soir dans le café d'un certain Melchior Creten, s'excitaient les uns les autres et juraient de s'opposer à l'envahissement de leur ville par les soldats allemands.

L'administration communale, au contraire, insistait auprès des habitants pour qu'ils demeurent calmes, mais les habitués de Melchior et ses deux filles, Béatrice et Anna, qui jouèrent également un rôle dans cette affaire, maintenaient au cabaret la température la plus favorable aux projets des « Libertyns ». C'était le surnom que les *Jonkmans* s'étaient donnés eux-mêmes, et qui, dans leur pensée, signifiait les amis de la liberté. Des placards avaient été collés sur tous les murs afin de soulever la population, et on menaçait de représailles ceux qui consentiraient à loger les soldats.

Béatrice Creten reçut pour mission de se rendre chez les Frères Cellites et de faire accroire aux dignes religieux qu'elle arrivait de la part des autorités civiles qui leur commandaient de mettre le clocher du couvent en branle. Les Cellites s'exécutèrent et tandis que la tour sonnait le soulèvement, une partie des Jeunes Gens courut aux portes, après s'être emparés, sous la conduite de Gérard Goetsbloets, des munitions de guerre.

Un autre Goetsbloets, prénommé Jean, et son ami Robert Cox, s'étaient postés avec leurs partisans du côté de la route de Maëstricht où l'ennemi était attendu.

(1) « Épisode de l'Histoire de Hasselt sous Maximilien de Bavière » (*Bulletin des Mélophiles*, t. VII, p. 53).

A trois heures du matin, des cavaliers arrivèrent en effet, et répondirent par un « Goed vriend » à ceux qui les interpellèrent des remparts, puis ils tournèrent bride en faisant partir quelques coups de feu.

Cela suffit à généraliser les rassemblements dans l'enceinte. Le tambour des « Libertyns » parcourut les rues; il rencontra le bourgmestre qui voulut l'obliger à rentrer. Les chefs du mouvement sommèrent le bourgmestre de ne pas s'opposer aux ordres, et le tambour continua d'appeler aux armes.

Rangés en bataille sur la grand'place, derrière leur drapeau flottant au vent, les Jeunes Gens sortirent par la porte de Maëstricht afin de chasser d'abord les troupes logées chez les habitants de la banlieue, et ils obligèrent en effet l'ennemi à prendre la fuite, puis ils commencèrent de couper les ponts qui menaient à la ville. En ce moment, de nombreux cavaliers fondirent sur eux, et un combat violent s'engagea à la *Planckenweyde*, une prairie située entre les portes de Liège et de Maëstricht. Les Hasseltois opposèrent une mâle résistance, mais devant la supériorité numérique de l'adversaire, ils durent battre en retraite, laissant sur le champ de bataille vingt-deux morts et quatorze blessés. L'ennemi n'osa les suivre dans la ville, où un groupe monté qui arrivait de la porte de Curange fut accueilli sur la grand'place par une fusillade nourrie. Son commandant roula sur les pierres, mortellement atteint.

Tout était à craindre maintenant; des représailles vraisemblablement impitoyables allaient suivre. Or il se fit que, grâce à l'habileté du magistrat, le pire put être évité. Seule une amende fut exigée, et les soldats ennemis reçurent l'ordre de s'abstenir de toute violence.

Peut-être l'intrépidité des défenseurs en imposa-t-elle? S'il y eut des gens prudents pour déplorer la témérité de l'entreprise, il n'en est pas moins vrai que l'exploit de la *Planckenweyde* demeure inscrit, malgré son échec, parmi les grands souvenirs de la cité, et que le drapeau en lambeaux des « Libertyns » — il existe encore (1) — est l'une de nos plus chères reliques.

* * *

(1) Ce drapeau est en effet exposé au Musée provincial. Consultez aussi, touchant ces événements, l'article de Constant VANDERSTRAETEN : « De Hasseltsche Jonkmans der Planckenweyde », dans *Verzamelde Opstellen*. Hasselt, 1941, pp. 101-126.

Il n'est pas question de tracer ici une histoire détaillée de la ville, mais de fixer quelques-uns de ses traits originaux. Et nous retiendrons, après tant de tableaux funestes, les magnificences qu'elle déploya lorsque Ferdinand de Bavière, le nouveau prince-évêque, vint prêter le serment de fidélité aux chartes devant le maître-autel de son église principale. La chambre de Rhétorique, qui datait déjà de 1515, y prit part. Cette confrérie, à la devise originale : « *Hitte verkoelt* », organisait des représentations et participait aux cortèges; elle arborait, comme emblème, une rose écarlate, et fut invitée, en octobre 1614, à convoier jusqu'à Haelen quatre chameaux, chargés des présents de l'empereur d'Allemagne destinés aux Infants Albert et Isabelle.

Grand événement en 1628. La reine de France, Marie de Médicis, traversa Hasselt, et son passage attira une telle foule que la ville dût indemniser les propriétaires des récoltes ravagées le long des routes.

Les cultivateurs intéressèrent toujours les autorités locales qui, plus tard, devaient donner des primes en vue de la destruction des moineaux. Par contre, elles punissaient gravement ceux qui prenaient des rossignols.

C'est en 1639 qu'est construite la charmante maison du *Sweert*, sur la Grand'Place, pendant que Mantelius, le précieux historien de la ville, publie son *Hasseletum* et qu'un hymne, *La Chanson de Mai*, vient à naître d'un père inconnu et inspiré. Et ce *Meilied* demeurera la perle de notre trésor musical folklorique. Faut-il rappeler que Hasselt célèbre publiquement chaque année le retour du printemps, comme il y a trois siècles, au son du vieil air et par la voix de ses enfants, réunis sous le ciel de la première nuit de mai?

Guerre et pillage! Les troupes lorraines dévastent Herckenrode en 1654 (1), et de 1702 à 1712, la ville est souvent occupée par des armées belligérantes. Pendant cette époque difficile, Jean-François Caproens fait merveille à l'administration municipale, et sa mission est d'un exercice difficile dans une

(1) L'ancienne abbaye conserve un porche monumental, dont l'entrée au cintre surbaissé impressionne par sa masse. Cette construction date de la première moitié du XVI^e siècle. La ferme devait être immense. Une grange porte cette admirable inscription : *L'Abondance de Dieu*. L'infirmerie n'est pas loin avec un escalier fort intéressant, et le quartier de l'abbesse, datant du XVIII^e siècle, s'élève au milieu d'un beau parc. L'église et un grand nombre de bâtiments ont disparu.

agglomération pleine de femmes de mauvaise vie, attirées par la présence des troupes.

Après 1725, année de disette, les temps s'améliorent et l'on songe à relier les localités entre elles par des chaussées convenablement établies. La route pavée de Liège vers la Hollande, en traversant Tongres et Hasselt, est décidée. On atteint cette dernière ville en 1741. Est-ce à cause des moyens de communication plus commodes que Georges de Bergh doit défendre aux ecclésiastiques de fréquenter les cabarets?

Le règne du prince-évêque de Velbruck, châtelain de Hex, qui provoqua une renaissance des arts au Pays de Liège, n'eût guère d'influence salutaire à Hasselt, où la Rhétorique ne s'embarassait plus d'aucune littérature.

A la Révolution française, déjà le suffrage universel appelle au pouvoir, comme bourgmestres, les avocats Gérard Briers et Jean Hanssen. Tous deux sont députés à la réunion des États à Liège, le 31 août 1789.

Le mouvement des troupes pendant les événements qui mettaient fin à l'ancien ordre de choses ne provoquèrent pas de grands bouleversements à Hasselt. On y planta l'arbre de la liberté après la victoire française de Jemappes, et on se hâta de l'abattre après la défaite de Neerwinden. Si les réquisitions françaises furent terriblement lourdes, les Autrichiens ne manquèrent pas d'établir à leur tour d'écrasantes contributions puis, avec Fleurus, la victoire changea encore une fois de camp.

Près d'une porte de la ville, au hameau de Hilst, comme nous l'avons écrit lors de notre arrivée de Saint-Trond à Hasselt, les paysans de 1799 abandonnés à eux-mêmes, succombent et meurent au cri de « Dieu et Patrie! »

Nous sommes incorporés à la République, et Maëstricht (1) devient le chef-lieu de la Meuse-Inférieure.

Le front ceint de lauriers, Bonaparte revient d'Égypte et sur les bords relégués du Démer un feu d'artifice déchire la nuit pour célébrer le conquérant.

Le 30 mai 1810, Cox, premier maire français, préside aux destinées de la ville qui accueille le Concordat avec grande faveur.

Arrachons au calendrier de nos éphémérides une nouvelle

(1) On lira, avec intérêt, *l'Histoire de Maestricht et du Limbourg cédé*, par Fr. OLYFF. Bruxelles et Paris, G. Van Oest & C^{ie}, 1919.

feuille. C'est la révolution de 1830 et la Belgique indépendante. Pendant la Campagne des Dix Jours, Belges et Hollandais s'affrontent à Kermpt, où, sous un saule romantique, est enterré le capitaine Blondeau de Namur, mort sur ses pièces le 7 août 1831. Deux ans auparavant, les Hasseltois acclamaient le roi de Hollande qui leur promettait une route vers Diest. Mais que les événements extérieurs fulgurent ou qu'une vie sans heurts règne dorénavant dans le cercle apaisé de la famille, au tréfonds de l'âme flamande demeurera incoercible cet attrait du mystère, ce besoin d'attachement à une puissance hors du monde, et tutélaire pour ceux qui croient et espèrent.

* * *

Depuis bientôt six cents ans, une Vierge, disposant d'une garde d'honneur, a toujours servi de palladium à la cité et convié les foules qui placent leur confiance au-dessus du pouvoir humain.

Cette Vierge hasseltoise porte le nom de *Virga Jesse* et la confrérie qui veilla de tout temps sur son image a adopté ce vocable signifiant que Marie est issue de la tige de Jessé.

« Dans ses archives on voit encore un cachet de cire verte apposé en 1366 par les magistrats de la ville sur le certificat qu'ils ont signé touchant les miracles de la sainte image opérés antérieurement » (1). L'autel de l'Église de la Chapelle que nous avons essayé de décrire est devenu le trône où elle siège au milieu des beautés de l'art et continue d'assurer à ses féaux son bienfaisant empire. Tous les sept ans, de grandes fêtes la célèbrent. C'est à cette occasion qu'il faut venir à Hasselt pour percevoir les battements du cœur de la Campine et des régions environnantes. La ville est plantée de sapins reliés par des guirlandes de fleurs qui font comme une ronde fervente à travers ses rues pavoisées. Le soleil d'août baigne cette fête des couleurs et des parfums. A tous les carrefours s'érigent des groupes, composés de personnages dressés le plus souvent dans un décor de rochers, dont il n'y a pas trace dans la province. Voici le *Voyageur égaré* qui, perdu dans les bois, fut remis sur son chemin par une personne inconnue et d'allure souveraine, après qu'il eut invoqué la protectrice de Hasselt. Plus loin

(1) Notice sur Notre-Dame de Hasselt, dite Virga Jesse, par les rédacteurs des *Annales franciscaines*, Malines, 1867.

nous découvrons, accroché aux piques d'une grille, le criminel qui voulut un jour dépouiller de ses ornements la sainte image de Marie. Au premier étage d'une maison de la rue de la Chapelle, près de l'église, une mulâtresse penchée sur la rue vient de lâcher le nourrisson qu'elle tenait dans ses bras. Ramassé inanimé, le pauvre petit reprendra vie quand on le déposera devant la statue de Marie. Autre merveille insigne, un couvreur, ayant glissé du toit où il travaillait, demeure suspendu à un crochet de la corniche. Ailleurs c'est la *Prédication au sein du Paradis terrestre*, qui embellit une place faubourienne entourée de jets d'eau, ou une *Maison de Nazareth* pleine d'onction dans sa simplicité. Envions les gens qui se complaisent parmi ces enluminures naïves, ils ont gardé la pureté de cœur et la fraîcheur de sentiments sans lesquelles ils ne connaîtraient pas un bonheur aussi complet. Tout finit chez nous par des processions, pourrait-on dire, et si le cortège de Hasselt n'a pas la richesse unique de cette traînée d'or et de pierreries dans les rues de Tongres, aux jours triomphaux de la *Cause de notre Joie*, elle ne laisse pas d'émouvoir par sa ferveur extraordinaire. La Vierge de l'ancienne Atuatuca est une dame de grande taille, datant du XIV^e siècle; celle de Hasselt, sculptée dans le bois à la même époque, n'a pas un caractère aussi imposant. On la devine davantage familière, et si quelqu'un affirmait l'avoir vu sourire au moment où, sous son dais, elle passe devant le plus vieil habitant de Hasselt, nous le croirions volontiers.

Le plus vieil habitant, c'est Hendrik. Sa maisonnette de circonstance se dresse au « Dorp », ce quartier du « Dorp » autour duquel, selon la croyance populaire, se forma primitivement la ville. On a joint au brave homme, sa femme et sa fille. Tous trois nous sont montrés dans un décor adéquat, l'antique cabane en torchis et recouverte de chaume. Au-dessus de l'entrée, quelques fromages sèchent au soleil. Hendrik est appuyé sur une porte coupée, sa femme fait ses dévotions devant une petite chapelle suspendue à un bouleau, et leur fille, blonde comme le chanvre, s'approche prudemment d'une ruche bourdonnante.

Des bruyères fleurissent le sol sablonneux. On se garde bien d'apporter le moindre changement à cette disposition des personnages, et des vingt repositoires traditionnels qui décorent la ville, aucun n'attire plus de monde.

Un jour, le quartier détenant le privilège de représenter le

plus ancien Hasseltois, comme il a la fierté de garder les cendres d'un thaumaturge, le saint père Valentin, ce quartier a dû subir une concurrence. Des voisins inventèrent le « deuxième bourgeois de Hasselt » et ils l'appelèrent Jan, du nom que portait le jardinier des Frères mineurs, expulsés pendant la Révolution française. Ce Jan garda longtemps le couvent vide de ses moines. Les curieux purent le revoir à l'occasion des fêtes de la *Virga Jesse* dans une impayable guérite. Il portait l'uniforme de nos combattants de 1830 ! Sa figure barrée de moustaches terribles faisait peur aux petits enfants. Au-dessus de sa tête, un écriteau disait laconiquement : « Jan, second habitant. » Les braves gens qui le conçurent ne craignirent pas de l'opposer au vieux Hendrik. De méchants propos coururent, on se moqua les uns les autres, des paroles aigres amenèrent des gestes menaçants, et — Dieu me pardonne ! — on en vint aux mains. Certains soirs, le quartier de Hendrik et le nouveau quartier de Jan combattirent héroïquement pour leurs savoureux mannequins. Des procès-verbaux furent dressés, mais les croyants se pardonnèrent mutuellement leurs torts, et la sainte Vierge les contempla avec une affection à laquelle ne se mêlait pas le moindre grain d'ironie.

* * *

Quand la procession est rentrée et qu'à table se sont réconfortés les benoîts chrétiens qui prirent part à cette édifiante promenade derrière les bannières et à travers des flots d'encens, quand les dernières heures de l'après-midi ont rejoint le crépuscule, soudain tous les cordons d'ampoules, tous les motifs d'une illumination grandiose s'allument au milieu de l'admiration générale. Ce sera le dernier aspect de cette ville livrée aux saintes liesses, et sur laquelle frissonnera une immense auréole, comme autour d'un front prédestiné.

* * *

Hendrik, le lendemain de la procession et de cette nuit féérique, s'apprête à recevoir, dans son quartier du *Dorp*, les amis qui vont venir le prendre, avec femme et enfant, pour les conduire tous trois à la traditionnelle distribution de soupe, qui doit avoir lieu sur le parvis de l'église Notre-Dame, grâce aux soins des congréganistes de la *Virga Jesse*. Mais un hôte d'im-

portance est encore attendu. C'est un géant, un géant d'Espagne, Dom Christophe, qui à l'époque d'une disette fit largesse aux habitants affamés et qui, cette fois encore, accompagné de la vieille société de Rhétorique, leur assure une garbure peu commune. L'atmosphère est à la joie, la musique joue, Hendrik et sa famille entament un rigodon dans la carriole d'où ils dominant leurs concitoyens, et le plus vieil habitant peut s'endormir, ce soir, dans un sentiment de confiance.

Hendrik a retrouvé, toujours aussi agissante, la sympathie qui l'accueillait il y a sept ans. La popularité pour lui demeure immuable. Heureux personnage qui, sans souci, rentre dans son sommeil prolongé, certain d'en être tiré à date fixe, et de se retrouver au milieu d'un nouvel anniversaire septennal, où les oriflammes, les arcs de triomphe, les sapins et les rochers des reposoirs, seront frais comme au premier jour.

Cette résurrection peut paraître brève, mais, de la vie, Hendrik ne connaît que des heures de fête, et l'éternité lui est par surcroît assurée. De quel autre homme pourrait-on en dire autant?

Nous allons enfin franchir, sur la route de Schuelen à Lummen, la ligne qui, il y a cinquante ans, marquait nettement la coupure entre les terres hesbignonnès et la Campine. Le Démer passé, on entrait immédiatement dans une région nouvelle. Autre aspect, atmosphère différente, signes auxquels un homme sensible ne pourrait demeurer indifférent. Aussi bien existe-t-il encore un endroit tout proche qui échappe à la mainmise de ce que les gens sérieux appellent le progrès, et cet endroit privilégié fournit aussitôt son décor immuable.

Le Schuelensbroek, autrefois séjour des castors, si l'on en croit de graves naturalistes, fait une immense étendue de prairies, coupées de larges ruisseaux et de profonds fossés qui forment au temps des pluies d'hiver un lac atteignant Haelen à l'ouest, et baignant à l'est le village de Lummen.

En face de cet espace vert, un castel, la gentilhommière de Loye, des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles a été bâtie en bordure de la rivière, et déjà les alentours font figure d'authentique Campine. D'étranges marais contenus par des digues avec une végétation qui fait songer aux broussailles de la Corse, paraissent en dehors du temps présent. Des pinières denses nous entourent, d'émouvants chemins défoncés, entre deux rangées de chênes voûtés, vont on ne sait où... (pas bien loin, à vrai dire, mais nous ne nous en rendons heureusement pas compte!) Et l'illusion demeure qu'on a atteint enfin une contrée d'un autre âge, où l'homme est resté, comme les choses, fidèle à un humble passé, plein de grandeur néanmoins dans le cadre que la nature lui a gardé.

Les gens du pays apprécient-ils cette faveur enviable? Il est certain, au contraire, qu'ils jaloussent les Campinois limitrophes qui, eux, sont parvenus à faire sortir d'un fonds aride des céréales rémunératrices. La vue d'un champ cultivé leur sourira bien plus que le dernier bout de lande couvert de bruyères et de plantes sauvages.

Un amoureux des aspects anciens, réceptif et vibrant,

découvrira d'instinct la route pittoresque à suivre pour retrouver, à cinq kilomètres d'ici, le canal Albert, sans sortir d'une zone sur laquelle plane l'âme d'autrefois, et dont le sol abrupt ne veut pas démentir de la confiance que le destin avait mise en lui quand il le marqua du signe de la beauté.

La Campine de ce côté deviendra une question de plus ou de moins. Là où le labour a supplanté les éricacées, il reste pour reconnaître que la Hesbaye est bien derrière nous, l'abondance du chêne et du bouleau remplaçant maintenant les peupliers. Souvent de petites boîtes vitrées contenant une statuette de la Vierge sont pendues aux arbres. A Stockroye, sur le canal, les rhumatisants passent tant bien que mal à travers les anneaux de saint Amand, ailleurs on noue les fièvres en attachant les linges du malade aux barreaux d'une chapelle. Les champs géométriques ont fait place à des arpents irréguliers, qui, entre des haies de chêneaux, de noisetiers ou d'acacias, s'abritent des vents glacés, et fournissent le seigle, et parfois encore le sarrasin dont la floraison printanière vêt d'une robe blanche cet âpre terrain. Par endroits, les novales se couvriront d'or lorsque les lupins, destinés à être enfouis pour l'enrichissement du labour, dégagent leur parfum sucré à la chaleur du soleil.

Pays aimé, qui nous dédommage enfin de la monotonie des grandes cultures et nous pénètre et nous caresse les yeux de la diversité de ses apparences.

Nous avons passé près de la ferme du Kiewit sous Lummen, où Voltaire, par un jour de mai 1739, arriva dans sa patache, afin de rejoindre à Beeringen la belle et savante Émilie, marquise du Châtelet. Il coucha sous ce toit rustique, dernière étape avant le but de son lointain voyage. Quelques jours plus tard le grand railleur, dans une lettre en date du 1^{er} juin, écrivait à une autre de ses amies : « Nous voici maintenant en fin fond de Barbarie... si madame du Châtelet demeure longtemps dans ce pays-ci, elle pourra s'appeler la reine des sauvages. » Il eût été étonnant que la plus mordante incarnation d'une époque où l'on passait devant les cathédrales du moyen âge, sans lever les yeux, eût pris quelque plaisir à contempler des paysages qui ne fussent pas réglés selon les canons de Le Nôtre ou de ses successeurs.

Après le Kiewit et un bout de chemin sinueux, le long de marécages et à travers bois, un passeur d'eau nous transportera sur l'autre bord du canal Albert.

Gloire à Dieu qui nous donne aussi vite l'occasion de nous exalter!... De Viverselle et son église, il n'y a qu'un pas aux étangs de Terlamen et nous voici dans l'hémicycle formé de dunes aux amples lignes. Nous nous trouvons en face du Bolderberg et de son ermitage. N'hésitons pas, un sentier sablonneux mène là-haut à l'un des points auquel notre ferveur campinoise a voué une grande affection.

Ayant à nos pieds le dépôt de coquillages fossiles bien connu des géologues, nous dominons les marais de Terlamen que séparent des fourrés d'aulnes, des groupes de conifères ou de bouleaux. Des canards — cous allongés, ailes d'arondes, — se lèvent sur les eaux, et bien que deux kilomètres à peine nous séparent du village le plus rapproché, le site est tout muré de silence, et l'on peut s'imaginer que les échos du monde s'éteignent au contact de l'air que nous respirons en ce moment avec délices.

L'ermite du Bolderberg habitait une maisonnette attenante à une chapelle qui ne demande qu'à s'effacer, mais les anges de la Renaissance en pierres de sable noircies, incrustés dans les pauvres briques de sa petite façade plate, composent un tableau d'une gracieuse modestie. Quelques grands pins sylvestres, quelques beaux hêtres ombragent cet humble toit.

Tournant le dos à la plaine qui entoure les restes de l'abbaye de Herckenrode, la vue des étangs, transpercés sur leurs bords de roseaux, et pleins d'azur et de nuages, nous vaut cette station où la satisfaction du regard va de pair avec l'exaucement de l'âme. C'est ici un paysage moral, un site spiritualisé, devant lequel l'émotion du cœur se mêle à une joie grave des sens.

L'ermite pourtant a quitté ces lieux et il ne sera jamais remplacé. Nos temps sont hostiles aux solitaires et aux rêveurs, qu'ils habitent une tour d'ivoire ou quatre murs sur un mamelon de bruyères.

L'homme qui demeurait ici avait de quoi nourrir sa pensée. Quand on se penche au-dessus de Terlamen, on ne tarde pas à découvrir sur une motte et enveloppée de verdure, une autre chapelle plus petite encore que l'ermitage, et c'est le lieu d'un adorable miracle. Dieu sait bien ce qu'il fait, et il a permis que la poésie fût désormais inséparable de ce qui s'accomplit du côté de ce tertre inspiré.

L'événement date de 1317. En ce temps-là, un homme se mourait à Viverselle. Le prêtre qui absolvait l'agonisant avait

déposé le ciboire aux hosties dans la pièce voisine, où quelques marchands étrangers moins par une pensée criminelle que par ignorance, s'avisèrent de toucher aux espèces sacramentelles. Le pain des anges se rompit à ce contact impur, et les gens s'aperçurent qu'ils avaient les doigts pleins de sang.

Le prêtre, tout tremblant, reprit le ciboire contenant la rouge hostie et regagna l'abbaye de Herckenrode. A son passage, des moutons s'agenouillèrent là où s'élève à présent, sur un monticule, la chapelle votive. Comme il approchait du monastère, les cloches se mirent à sonner et quand il eut franchi le seuil de l'église, le Christ apparut à la droite du maître-autel.

Lorsque la résonance de cette troublante histoire se sera apaisée, nos regards chercheront à l'horizon le clocher d'église et les marmenteaux du Burg de Lummen, les flèches et les cheminées de Beeringen, puis de Helchteren-Zolder. Plus à l'est, Houthalen se cache derrière les arbres, et les charbonnages de Genck envoient leurs fumées dans ce vaste ciel. Beeringen a magnifiquement bâti une hardie église, avec un cloître-abri merveilleusement décoratif, au milieu des maisons ouvrières; à Helchteren-Zolder, les mineurs vivent dans les villas riantes d'un parc, Houthaelen rêve de réalisations splendides, et dans le lointain Eysden les houillères vouées à sainte Barbe sont creusées à la base d'une tour puissante qui fait penser au sanctuaire de Lisseweghe en Flandre, malgré le sentiment moderne qui se fusionne ici avec le gothique « énorme et délicat » du pauvre Lélian. Que dire de la région de Genck qui réunit les puits d'André Dumont, des Liégeois et de Winter slag, où l'art a présidé à l'aménagement des avenues, à la construction des maisons, où le goût — un goût parfois raffiné — emprunte à la Renaissance ses lignes et ses ornements, grâce à quoi ces habitations populaires prennent un aspect si séduisant. Dans certains charbonnages, des jardiniers experts tapissent les façades de roses, d'ampélopsis ou de glycines; des parterres entourés de troènes précèdent chaque habitation. Ce sont des ensembles d'une diversité flatteuse. Presque partout les maisons ont été badigeonnées de couleurs claires. Quand on se souvient des cités ouvrières du Borinage, du « Pays noir », quel heureux contraste! Tous les charbonnages limbourgeois se sont préoccupés, à des degrés divers, de créer un milieu qui rende la vie moins dure au peuple de la mine et lui permette, en sortant de la nuit du sous-sol, de revoir le jour et de retrou-

ver les siens dans une atmosphère de détente et de douceur.

Nous nous étions demandé quel effet l'arrivée de la grande industrie produirait dans ce vieux pays. Sans doute assisterions-nous à une transformation radicale parmi ces populations si longtemps immobilisées. Et les pasteurs d'âmes tremblaient pour leurs ouailles!

La révolution attendue ne s'est pas produite. Le Campinois est resté ce qu'il a toujours été. Il descend dans la fosse quand la nécessité de gagner de l'argent l'y contraint, mais dans la bure il rêve déjà au lopin de terre que son salaire lui permettra d'acquérir, car rien ne vaut le vent libre de l'espace, tandis qu'il se penche sur une terre que son effort au travail lui a procurée.

Des étrangers l'environnent, des ouvriers venus de Pologne ou d'Italie. Leur contact n'a pas influencé sa manière d'être. Il n'y a point de rapprochements entre les autochtones et ceux qui arrivent de loin.

Pareillement les gens d'ici ne s'intéressent guère aux politiques. On se serait imaginé qu'une vague d'indépendance allait soulever la jeunesse après l'établissement du suffrage universel. Non, les hommes laissent à ceux qui en font métier le soin de discuter de choses auxquelles ils n'entendent rien, et ils votent selon les indications de leurs directeurs spirituels. C'est la terre, la vie à même les plaines, c'est la Campine enfin qui demeure leur seule préoccupation, leur unique maîtresse.

La prospérité n'a cessé de croître depuis qu'on a éventré leur territoire, afin d'en tirer la noire richesse, cette houille dont, nouvel avantage, la découverte leur a valu tous ces grands chemins, les meilleurs du pays. De la domination romaine jusqu'au début du XVIII^e siècle, on n'établit pas de voies de communications dans ces parages. En 1830, sur six cents quarante-huit lieues de routes pour la Belgique entière, il en existait trente pour le Limbourg. Nous avons pris depuis notre revanche, et comme aucun égoïsme n'inspire le couple campinois, la population ne cesse de s'accroître, ce qui exige de nouveaux aménagements. Les cabanes blanches auront bientôt toutes disparu. D'affreuses maisons, solides carrés de briques crues avec des toits dépourvus de visières et un manque de proportions, et une absence complète de goût, un mépris du moindre embellissement, voilà ce qui blesse à chaque instant le regard. Évidemment il serait immoral d'opposer à cette lamentable abondance, l'exemple de la France, où rien ne

change parce que la population y demeure stationnaire, quand elle ne se réduit pas de plus en plus. Ne pourrait-on remédier à la laideur actuelle et toujours grandissante, sans se mettre à dos l'orthodoxie? Dans le village, c'est l'entrepreneur local qui décide de l'apparence que prendra le logis qui lui est commandé. Eh bien! formons le goût de cet homme redoutable, réunissons ses pareils, donnons-leur des leçons, des conseils, voire des ordres. Le paysan s'abandonne toujours à eux. Si l'entrepreneur a le sentiment de ce qui, tout en répondant aux nécessités pratiques, n'offense plus le paysage, la cause sera gagnée.

Peut-être ignore-t-on que l'une des parures essentielles des landes campinoises, les pins sylvestres, ont été seulement introduits dans cette région au XVII^e siècle? De même que pour les peupliers du Canada, et beaucoup plus récemment les chênes d'Amérique et maintenant le laricio de Corse et le mélèze du Japon, il a fallu que l'homme plantât dans un sol qui leur paraissait destiné de toute éternité, ces racines jusque-là complètement étrangères à une terre qui pourtant leur convient si bien!

Les Campinois cultivent partout le seigle et dans les parties tout à fait pauvres le sarrasin ou blé noir, auxquels s'ajoutent la folle avoine, le chanvre et la culture des betteraves fourragères. Dans certains champs aux mottes rouges, les pommes de terre sont renommées.

Les étendues de bruyères et de maigres herbes permettaient autrefois d'élever quand même les moutons qui contribuèrent à l'industrie drapière dans le comté (1).

Les ruchers trouvent généralement en Campine, à l'époque de la floraison d'août, une abondante récolte de miel. A Helchteren, dans le domaine de l'abbaye de Saint-Trond, un règlement de 1261 avait pour objet la capture des essaims. Le seigneur de Vogelsanck devait aux abeilles une partie de ses revenus.

La pêche paraissait bien mieux organisée qu'aujourd'hui, et les couvents soumis à l'abstinence de la viande possédaient de grands viviers en guise de dédommagement. Les marchés des bonnes villes étaient largement ravitaillés en brochets, carpes et perches, sans oublier les anguilles de Campine qui eurent de

(1) Voir « Geschiedkundig Overzicht », par Jos. LYNA, dans *De Limburgsche Kempen*. Hasselt, De Limburgsche Drukkerijen, 1936.

tout temps réputation flatteuse. Le poisson des régions sablonneuses ne contracte pas un goût de vase. C'est pour ce motif qu'Erard de la Marck, cardinal et évêque de Liège, demandait le 12 octobre 1537, au magistrat de Hasselt, de lui envoyer de bonnes grosses carpes, étant obligé, vers la Toussaint, de recevoir Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas.

Dans la vieille Campine, chaque localité disposait d'un pâtre communal afin de mener le bétail là où il avait chance de brouter. Les vaches portaient par mesure de précaution un collier de clarines. On s'imagine, en effet, qu'il ne devait pas être toujours facile de les retrouver dans un pays qui manquait encore de clôtures et de barrières.

En hiver, la tourbe alimentait, sous son grand manteau, un foyer dont les flammes et la fumée montaient dans une cheminée au travers de laquelle on apercevait le ciel.

Grâce à l'influence de moines défricheurs, les habitants plantèrent des bois de chênes. La production en glands permit l'élevage du porc. A Helchteren, l'usage de ces bois fut réglementé en 1261, et Neeroeteren paraît avoir tiré un profit appréciable d'une exploitation de l'espèce.

En 1570, un Liégeois, François de Campana, obtint l'autorisation d'extraire du minerai de fer entre Genck et Suten-dael.

Les gens vivaient sans grands besoins, s'aidant toujours eux-mêmes, bâtissant leur cabane sans recourir à autrui, tissant leur linge, se fabriquant des meubles qui n'étaient pas forcément dépourvus de ligne, brassant leur bière, moulant le grain, pétrissant le pain, et ne comprenant pas pourquoi on se verrait obligé de faire la chasse aux loups, alors qu'il était défendu de prendre dans des collets un modeste gibier qui devait appartenir à tout le monde (1). Et pourtant les autorités rurales ne se montraient pas chiches quand on leur apportait une nichée de luveteaux ou la peau d'un vieux solitaire, comme les livres de comptes communaux en font foi.

En somme la région était sortie de cet état misérable qui faisait dire à l'auteur de l'ancienne relation des miracles de saint Trudon, que la Campine du XV^e siècle consistait en des « déserts immenses, brûlés par l'ardeur du soleil et servant de repaire à une multitude de brigands qui dépouillaient et assas-

(1) « Geschiedkundig Overzicht », par Jos. LYN, dans *De Limburgsche Kempen*. Hasselt, De Limburgsche Drukkerijen, 1936.

sinaient impunément tout voyageur qui avait l'imprudence d'aborder ce pays inhospitalier ».

Notons, en passant, un souvenir d'il y a trente-cinq ans à peine. Toutes les petites fermes possédaient, fixées à un pivot qui traversait le mur extérieur de l'exploitation, une roue à baratter le beurre, dans laquelle on enfermait un chien qui, trottant dans ce cercle sans fin, activait tout l'appareil.

Il y avait quatre villes en Campine : Beeringen, Brée, appartenant par son histoire à la vallée mosane, Peer et Hamont. Les deux dernières étaient nées tardivement; aucune d'elles ne jouissait de droits particuliers et leur rôle dans la politique de la contrée était nul. Ce furent les seigneurs de Vogelsanck, Lummen et Ham qui leur servirent de soi-disant protecteurs.

Il est intéressant de rapporter qu'un habitant de Beeringen, Louis Heyligers, dit Louis Sanctus (1304 à 1361) était devenu maître de chapelle à la Cour pontificale d'Avignon. Il y fit la connaissance de Pétrarque. Des liens de grande amitié les unirent bientôt, et Louis Sanctus voulut faire les honneurs de sa Campine au chantre de Laure. Pleuré par le grand poète, cet exceptionnel Beeringeois mourut de la peste en Avignon (1).

Beeringen ne vivait pas uniquement de ses marchés, la draperie y prospéra quelque temps, tandis que Peer (2) sous sa haute tour, pareille à une vigie romantique, s'adonnait au tissage du lin. La culture du chanvre avait rendu possible dans plusieurs localités la fabrication de filets de pêche, que les marins de Zélande venaient acheter principalement à Neerpelt et Overpelt (3).

Le développement de l'économie rurale eut pour effet de provoquer bientôt des querelles de frontières entre les communes, celles-ci désirant de plus en plus disposer de nouveaux terrains de culture.

Devant l'étendue, l'uniformité, et le peu de valeur des plaines qui séparaient les uns des autres les villages, on ne s'était jamais donné la peine de fixer nettement les limites communales. Ainsi le comte Thierry de Heinsberg, dans l'ordonnance dont il gratifia Opoeteren en 1359, se contenta de

(1) « Beroemde mannen uit de barre heide », par le D^r M. BUSSELS, dans *De Limburgsche Kempen*. Hasselt, De Limburgsche Drukkerijen, 1936.

(2) Peer est le berceau de Firmin van den Bosch (1866), dont la personnalité littéraire et juridique a trop de relief pour ne pas être signalée ici.

(3) « Geschiedkundig Overzicht », par Jos. LYNA, dans *Limburgsche Kempen*. Hasselt, De Limburgsche Drukkerijen, 1936.

déclarer que les possessions de cette localité dans la bruyère se confondaient avec l'étendue de son ressort judiciaire... C'était donner libre cours à l'arbitraire et à toutes les contestations. Presque partout il en fut de même, et des conflits inévitables éclatèrent. D'un côté Achel et Lille-Saint-Hubert, de l'autre Neerpelt s'affrontèrent violemment. Peer et Meerhout se vouèrent réciproquement male mort. On s'armait à Kessenich, Brée, Bocholt, ailleurs encore, et les troupes de Hasselt appelées à l'aide pour rétablir l'ordre mirent à feu et à sang les villages du nord...

Même lorsque, à la fin du XVIII^e siècle, l'administration française eut enfin délimité légalement, au moyen de ses arpenteurs, les terrains litigieux, l'habitude semblait prise de se faire la guerre entre voisins. Des jeunesses ardentes et frondeuses continuèrent à en venir aux mains et l'époque des kermesses paraissait particulièrement propice à ce genre de pratiques. On avait bu, on s'était excité au rappel des anciennes rencontres, et on recommençait ce qu'avaient fait les pères, grands-pères et arrière-grands-pères : se prendre aux cheveux, se donner des coups, et témoigner que les gars de ce côté-ci ne craignaient pas ceux d'en face.

Une série de villages avaient acquis à Hasselt le droit de bourgeoisie, s'engageant à participer au renforcement de la troupe qui avait pour mission de protéger le chef-lieu; en retour la ville exerçait une mission de surveillance dans la Campine. Hasselt ayant perdu au XVI^e siècle son importance militaire, les communes rurales durent veiller seules à leur sécurité. Tâche ingrate; les gens ne se résignaient à répondre à l'appel pour la défense que lorsqu'il y avait péril en la demeure. Et, pauvrement armés, leur rôle se bornait le plus souvent à des mesures de police. De nouveau, les chemins étaient peu sûrs et le pillage redevenait menaçant. L'intervention villageoise procura une sécurité relative aux honnêtes gens. C'est à cette époque que l'on érigea les *schansen* ou refuges, dont on trouve encore maintes traces. De larges fossés pleins d'eau entouraient des groupes de maisons, un retranchement en terre bordait à son tour ces douves rustiques, et un pont-levis complétait les travaux de défense, en somme assez sommaires.

On avait, d'autre part, décidé la création de gildes campagnardes, dont les plus anciennes datent du XV^e siècle. Au début leur concours défensif fut apprécié, mais petit à petit elles s'employèrent principalement à rehausser de leur pré-

sence le spectacle de la procession, à organiser des fêtes, et les ripailles avec les rixes qui s'en suivaient n'eurent pas de meilleurs pourvoyeurs. Leur histoire a surtout un intérêt folklorique (1).

Au XVII^e siècle, la contrée ayant traversé une crise grave dans ses moyens de subsistance, on assista à la formation de l'association commerciale des *Teuten*, appelés ainsi parce que ses membres voyageaient surtout dans les pays de langue allemande. Ils partaient au printemps pour revenir en automne, exerçant le métier d'étameurs, s'offrant aussi à châtrer les bêtes, tandis que d'autres vendaient, dans un singulier mélange, des étoffes, des bas, des semences et, assure-t-on, des cochons de lait... Les compères devenaient acheteurs, à leur tour, quand ils pouvaient trouver des cheveux de femme qui servaient à tresser de fausses nattes. Plusieurs centaines de ces nomades ont de la sorte assuré le bien-être à leur ménage (2).

Une association d'un autre genre, et dont l'effrayant souvenir est encore évoqué aux veillées, fut la bande de brigands surnommée les *Bokkerijders*, appellation qui fait supposer que le peuple attribuait à ces bandits l'habitude de chevaucher des boucs qui sont, comme chacun sait, montures diaboliques. Les *Bokkerijders* étaient en réalité de redoutables malfaiteurs et la littérature qu'ils ont fait naître n'a aucunement exagéré leurs forfaits.

* * *

Si la vue que l'on découvre du haut du Bolderberg réveille ce que notre esprit a retenu de l'histoire de ce pays, nous nous figurons qu'un nouveau venu aspirera à confronter avec ce que son imagination lui suggère, l'apparence exacte de ce qui demeure, malgré le cours fatal des jours.

Vers où se tourner et marcher? Nous proposerions les ombrages du camp de Beverloo (le Parc et le faux Parc... comme il est dit là-bas). Oui, nous proposerions ces magnifiques jardins aux arbres sans nombre, car les litières et les fourrages des écuries et des étables ont permis de faire sortir de ce sable,

(1) Tous ces détails sont empruntés au « *Geschiedkundig Overzicht* », par le D^r Jos. LYNA, dans *De Limburgsche Kempen*. Hasselt, De Limburgsche Drukkerijen, 1936.

(2) Il est intéressant de noter que le maréchal Exelmans, qui servit avec tant d'éclat la fortune de Napoléon, était un descendant de ces *Teuten*.

rétif croirait-on à toute plantation, les essences forestières les plus diverses parmi de superbes massifs ornementaux.

Une promenade dans les « carrés » d'infanterie ou de cavalerie nous rapprochera soudain de la *Lange Hewelheide* légèrement ondulée qui sera enfin la première grande plaine de bruyères, le premier espace vide entre ciel et terre, dans la direction de Lommel, qui pointe à l'horizon. Les exercices de tir, installés à proximité de la route vers Hechtel, nuisent néanmoins à cette impression de solitude, et il faudra que nous marchions jusqu'à Helchteren pour atteindre le *Donderslag*, autre désert, et celui-ci absolument plane. Si son éloignement de la chaussée de Hollande lui garde un caractère plus sauvage, de nouveau les besoins de la défense nationale ont jugé bon d'y installer un terrain d'épreuves pour les canons fabriqués par les aciéries de Cockerill, à Seraing. Il y a, en effet, peu de chances d'endommager quoi que ce soit de ce côté, en essayant la force de pénétration des boulets. Et cependant...

C'était il y a une quinzaine d'années. Le gouvernement avait convié le Sénat et la Chambre des Représentants à venir assister aux essais de nos engins de guerre. Les invités se montraient pleins d'entrain par cette belle journée d'été qui favorisait l'excursion champêtre, quand soudain, alors qu'il n'y avait pas un nuage au ciel, une effroyable tornade racla soudain le sol, traversa des bois en fracassant les arbres, et provoqua un tel déplacement d'air que des pères conscrits furent projetés contre le sol et qu'un troupeau de vaches, brisant clôtures ou barrières, rentrèrent à l'étable, la queue en l'air et mugissant d'épouvante. C'était le servant d'une grosse pièce qui avait mal pointé. Il s'en fallut d'un rien et nos deux parlementaires se fussent volatilisés dans la nue. Je ne crois pas qu'on se soit jamais vanté d'avoir frôlé la disparition inopinée de toute notre représentation nationale!

Mais ce n'est pas en foule qu'il faut accourir en ces lieux. Le *Donderslag* — au nom violent — n'avait-il pas, en guise de protestation, libéré brusquement les forces cachées qui lui avaient valu le vocable redouté qu'il portait depuis des siècles?

Pourtant ces politiciens, nos hôtes passagers, avaient compté dans leurs rangs un Campinois d'adoption : Edmond Picard, qui passa deux étés à la lisière de ce désert sablonneux du *Donderslag*, ayant loué le « Dool » de Helchteren, une pittoresque demeure adaptée au ton du pays. Inspiré par l'ambiance, le grand avocat écrivit au Dool sa *Vie simple*, si élo-

quente et imprégnée d'une émotion que le temps n'a pas dissipée. Le lyrisme de cette apostrophe ne lui vient pas seulement des mots :

« O trois fois chère solitude! Mère des revisions de conscience, des pensers forts et des résolutions viriles! Une fois de plus, libéré des quotidiens soucis de l'amère et lourde existence sociale contemporaine, j'aborde à ton port de refuge.

» Oui, le voici ce pays du Silence où tu règues, partout invisible et partout présente, Reine de la méditation et de la paix.

» Voici les grandes solitudes mélancoliques comme mon âme, comme elle résignées, tandis qu'au-dessus, à la coupole immense du ciel, passent les vents et les nuages, acteurs du drame des météores incessamment renouvelé, image de l'humanité triste où je suis errant, atome créé pour la joie comme pour la douleur.

» Sur le tapis des bruyères « moiré d'un vol d'abeilles » ou entre les lambris des pins, murmurant les souvenirs de la mer, voici les larges chemins déserts, déroulant au loin leurs ornières sablonneuses aux sinuosités paresseuses et profondes, semblables aux rêveries traînantes qui, sans but, s'enfoncent dans les brumes du mystère et de l'infini.

» Pas un bruit. Terre sévère et douce, tu as pour moi l'accueil taciturne et tendre qu'on fait aux exilés. Déjà je sens s'apaiser les orages de mon âme et lentement descendre en moi la fraîcheur des renouvellements. Les sombres fantômes, escorte des querelles et des luttes, ne débarquent pas ici avec le voyageur fatigué. Qu'ils sommeillent à bord, jusqu'au jour morose du retour. A mes côtés marchent le calme et la sérénité et sur mon esprit palpite, en brise, le battement cadencé de leurs ailes. Je me retrouve fraternel et bon. Je vois reparaître, émergeant du limon des confusions et des colères la Charité divine et la Justice, ailleurs toujours appelées et toujours fuyantes... »

A partir de cet instant, le revirement dans l'existence de Picard, renonçant au superflu pour se consacrer d'autant mieux à la classe des déshérités, donne une valeur toute particulière à cette page, datée de Campine. N'irons-nous pas fixer, aux murs du Dool, une inscription qui rappellera le séjour de cet homme étonnant dans l'une de nos plus pathétiques retraites?

Edmond Picard faisait parfois dresser en pleine bruyère la tente qu'il avait rapportée de son voyage au Maroc. Avec Camille Lemonnier, Verhaeren et Eugène Demolder, il y

passait la nuit pour jouir des émerveillements de l'aurore. Demolder situa dans l'atmosphère du *Donderslag* le dernier conte de son *Quatuor* : « La Légende de Seppé-Kaas au jour des Morts. »

La région ici est demeurée comme Dieu l'avait faite et, tout à la fois, elle étreint et dilate le cœur par son âpre beauté. A chaque pas vers l'un des derniers refuges campinois, les bouleaux d'argent que le moindre vent échevèle, et qui relèvent le paysage d'un trait si précis, ces bouleaux se multiplient. On sait qu'ils sont les seuls arbres à subsister encore quand tous les autres ont disparu dans les régions de l'extrême nord. De tous côtés maintenant les chênes se détachent avec vigueur contre le ciel. Souvent ils ont poussé au hasard, car les plantations ne s'alignent plus avec une symétrie rigide, sauf dans les masses sombres des résineux qui, accusant la rude région, tassent partout leurs teintes têtues, éternelles. Mais pâmées sous le rayonnement de l'été, quels balsamiques effluves elles envoient à travers l'air!

Il faut à présent s'enfoncer dans la solitude, dans la plaine sans bornes, jusqu'à ce qu'on n'entende plus que le bourdonnement des abeilles, le cri d'un courlis surpris sur une flaque d'eau. Il ne faut même plus apercevoir les clochers lointains, mais s'étendre sur le sol, étreignant la bruyère après s'être rempli les yeux du désert immobile, puis des mouvants nuages. Il faut songer enfin qu'on est à un endroit du monde où rien ne trouble, où rien n'altère les apparences, où il n'y a que Dieu et l'homme, avec, entre eux, cet espace que l'on respire jusqu'à l'âme et qui nous enivre de sa pureté. C'est ainsi que les fervents possèdent cette contrée. Georges Eekhoud la jugeait conforme à ses héros et l'appropriait à leurs faits et gestes. Elle nous a tellement envoûtés que nous n'avons plus vu qu'elle dans des livres partiels mais flambants, où les personnages se fondaient dans le grand tout. Comment ne seraient-ils pas taciturnes, les habitants de ce pays? Comment ne demeureraient-ils pas rêveurs? Et subissant la force mystérieuse qui, après avoir chargé un ciel d'électricité, libère les violences de l'ouragan, pourquoi ne seraient-ils pas à leur tour impulsifs, et pourquoi leurs passions n'éclateraient-elles pas comme la foudre?

Consciencés fidèles à l'au-delà — car tout révèle autour d'elles une grandeur infinie — elles habitent des corps restés proches de la nature. Le clocher parle de Dieu, la terre fait son murmure; quand la vie se ranime au premier éolat printanier,

le sang fleurit aussi et tressaille. Mon Dieu! Quelle tristesse de songer que ces refuges privilégiés dans ces déserts pourtant pleins d'appels, le *Donderslag*, la *Lange Hewelheide* et quelques autres, sont les derniers asiles ouverts aux âmes inassouvies. Un glas sonne sur ce que la patrie possédait de plus prenant.

A *Kelgterhof*, tout près de là, on trouve au milieu de ce pays de sable, une espèce d'oasis qui a gardé une physionomie très spéciale. De superbes marronniers y jalonnent de larges voies entre les fourrés d'où émergent de-ci de-là des genévriers stylisés dans leur haute taille, et qui font penser aux cyprès d'Italie. Le fouillis des verdure entoure une ferme dirigée par une hospitalière patronne venue de la Famenne et entièrement conquise par l'antique Taxandrie. Est-ce afin de susciter un contraste violent avec la déréliction du *Donderslag* voisin, que l'on célèbre à *Kelgterhof* une kermesse qui dure trois journées et trois nuits, et dont les délices sont telles que ses officiants ne peuvent se décider à rentrer chez eux pendant le triduum, et couchent sur place pour ne rien perdre de cette cocagne!

* * *

Le lecteur qui nous a suivi jusqu'à *Kelgterhof*, prendra le chemin qui mène à *Genck* et traversera les plus beaux sites en passant par *Engelhof*. Une succession de marais et de dunes, des banes de sable mouvant, une flore composée de prunelliers, de fougères et de genêts, de houx et de ronces, de myricas aromatiques au bord de l'eau et de linaigrettes ouatées dans le miroir aquatique, exhalent à chaque instant des accents inattendus. Si le hasard vous favorise, vous découvrirez le drosère ou *drosera*, la petite plante rétractile et carnivore où les insectes s'engluent pour être ensuite lentement absorbés. Des gentianes bleues apparaîtront dans les fonds humides, parfois une touffe de bruyères blanches récompensera le chercheur, auquel elles porteront bonheur, tandis que cueillies afin d'être offertes, elles seront redoutables à la personne qui acceptera cet hommage. N'y a-t-il pas toujours une forme vaporeuse, qui, à minuit, rôde autour des bruyères où croissait la fleur dont l'amour d'une femme infortunée ne s'est pas défié?

Surprise du regard, mais aussi surprise et émoi du cœur, car tous ces aspects ont une expression morale. Le sentiment intensifie les notes du coloris jusqu'à provoquer un ensemble qui remplit l'air de grandes ondes harmonieuses. On peut

encore se faire illusion, rêver que l'on vient d'atteindre des régions en dehors du temps, et que nous nous sommes définitivement évadés de la vie quotidienne et banale. On ralentit sa marche, on voudrait tout oublier et redécouvrir le monde, être un homme neuf devant l'éternel miracle des renouvellements. Puissance ensorceleuse qui nous berce et que nous étreindrions comme une amante passionnée!

Des pages consacrées à la Campine feront toujours la part belle au visage de cette terre, mais il ne faudrait pas négliger les œuvres d'art que recèlent les églises, telles les statues en bois de Neeroeteren, les retables d'Opitter, Bocholt, Neerhaeren, et surtout le jubé de Tessengerloo, agonie du gothique, dentelle de pierre ouvragée avec amour, travail d'imagier et de miniaturiste, dont la conception d'ensemble et la perfection de chacune de ses parties font une œuvre célèbre. Camille Lemonnier lui a consacré un couplet dans sa *Belgique*, et la virtuosité de l'écrivain rivalise avec le ciseau de l'ornemaniste en l'honneur de ces lianes et de ces treillis « légers comme les trames aériennes que les aubes d'automne tissent à la pointe des herbes ». Cette œuvre unique fut léguée par l'abbaye d'Averbode à l'église qui était comprise dans son obédience.

* * *

Le Masau ou Maasland borne le Limbourg à l'est, avec le large fleuve cause de tant de rivalités, au cours des âges, entre ceux qui voulaient tirer profit de cette exceptionnelle voie d'eau et que dominèrent tour à tour les Romains et les Francs. Plus tard, les comtes de Looz prirent pied le long de la Meuse entre Stockheim et Maeseyck, mais leur politique d'expansion se trouva bridée par les ducs de Brabant et de Limbourg. Entre ces puissants maîtres plusieurs seigneuries parvinrent à se maintenir et conservèrent une grande indépendance (1). La terre de Reckheim garde encore son château, mais la splendeur de ses appartements, dépeinte dans les *Délices du Pays de Liège*, n'est plus qu'un souvenir. Par contre, malgré des démolitions, les bâtiments qui subsistent, vus de l'extérieur, ont toujours fière allure. A Leuth aussi, un château du XVIII^e

(1) « Geschiedkundig Overzicht, par le D^r Jos. LYNA, dans *De Limburgsche Kempen*. Hasselt, De Limburgsche Drukkerijen, 1936.

siècle, flanqué de tours plus anciennes, rappelle la seigneurie d'autrefois.

Le Maasland s'étend à la droite du voyageur qui, parti de Maëstricht et suivant la belle route napoléonienne, gagnerait Maeseyck. Du côté du fleuve, les alluvions ont extraordinairement enrichi le sol, tandis qu'à gauche du chemin, après Lanaeken et les magnifiques allées vers l'ancienne maison abbatiale de Hocht et vers Peetersheim, le pays prend un caractère de grandeur austère. C'est même un des plus précieux paysages de la Campine, sur lequel veille jalousement, la Commission royale des Monuments et des Sites. Un équipage de chasse à courre en a fait son territoire, contribuant ainsi à le soustraire au morcellement et à l'emprise des spéculateurs.

Le flamand de ce pays de Meuse a des intonations musicales et un charme d'expression qui longe fidèlement le fleuve et disparaît dès que l'on remonte vers les sables.

Et nous arriverons à Maeseyck, dernière étape de notre longue promenade à travers le Limbourg. Serait-il vrai que l'on se sent ici au bout du monde? Au bout de la Belgique sûrement, et c'est un sentiment inconnu et profond qui nous vient de cette grand'place toute plantée de tilleuls, entourée de maisons silencieuses, dont bon nombre ont gardé ce caractère patricien que l'on retrouve dans maintes rues de la villette. Au milieu de ce mail si calme, si reposant, éternellement à l'abri, croirait-on, de toute menace ou vicissitude, les peintres Hubert et Jean van Eyck, dans leurs vêtements de pierre, nourrissent un rêve contre lequel ne prévaudront aucun événement, aucun bruit du vaste monde extérieur.

Un écrivain trop oublié, A.-Th. Rouvez, écrivit, non sans attendrissement ni poétique justesse : « Là-bas, au coin ultime du Limbourg, s'attache à la Meuse déjà large, la langoureuse Maeseyck. Trop éloignée de tout centre intellectuel, un peu perdue, elle semble oubliée, mais elle, indifférente aux moqueries, sans jalousie pour toute la Belgique qui se trouve derrière elle, regarde l'orient et le beau fleuve dont les eaux sinueuses ont baigné nos provinces; elle le salue, la dernière, en un suprême adieu pour toute la patrie, avant qu'il n'aille se perdre dans les mers et dans l'infini » (1).

(1) *Cités et Villes belges*, par A.-Th. ROUVEZ. G. van Oest, Bruxelles, 1909.

C'est grâce à cette Meuse qu'aborda une nuit de grand vent, sur ses rives gazonnées, le miraculeux retable de la *Vierge au Repos* qui a rendu célèbre le pèlerinage d'Heppeneert, où les fidèles vont honorer cette image. Et nous ne sortons pas du cycle de l'imagination pieuse en rappelant que saintes Harlinde et Relinde, venues en 736 de Valenciennes, fondèrent ici le monastère d'Aldeneyck (1) et lui confièrent un manuscrit enluminé par elles. C'est sans doute le plus fameux évangélique du pays.

Comment ne pas y voir une prédestination à l'art, sous sa forme la plus sanctifiante, et comment quitter Maeseyck sans chercher à surprendre le mystère de son pouvoir sur l'inspiration des deux frères qui devaient un jour projeter l'*Adoration de l'Agneau* devant les yeux éblouis des générations à venir?

Avant que les volets du triptyque de Gand ne soient ouverts, nous découvrons l'ange Gabriel saluant la Vierge dans l'appartement à plafond bas d'une maison flamande, « avec une charmante échappée sur une place », notent les commentateurs du chef-d'œuvre.

Comme on aimerait à croire que les van Eyck respiraient notre air et que le décor de notre milieu les imprégnait de ses formes et de ses couleurs, quand la première étincelle divine tomba dans leurs âmes!

(1) L'église romane d'Aldeneyck est très belle, très parlante.

Ces pages étaient écrites, et le joug de l'ennemi pesait toujours. Cependant depuis le début de l'année nouvelle, au fond de l'horizon encore chargé de mouvantes et mortelles nuées, s'accroissait une lueur d'aurore qui ne se confondait pas avec les flammes de la guerre. L'espérance, l'invincible espérance grandit bientôt de semaine en semaine, et il vint un temps où chaque jour apporta un motif plus convaincant de croire à ce que réclamait un peuple follement tendu vers la délivrance.

Ce printemps de 1944 devait-il voir s'accomplir l'immense vœu frémissant? Les légions de nos libérateurs allaient-elles, plus fortes que la mort, défier et vaincre la puissance adverse en passant à travers les formidables défenses des côtes de France ou de Belgique?

Mai fleurissait, le cœur tendre de la terre battait comme si l'explosion des obus n'eût plus fracassé le ciel.

Au début de juin, la volonté insurmontable des soldats qui débarquaient de leur grande île, avec ceux-là qui venaient d'outre-Atlantique, et l'armée aux beaux drapeaux tricolores ornés de la croix de Lorraine, balayait un ennemi que l'on aurait cru inexpugnable. Journées épiques de Normandie, flux et reflux d'abord de ces masses guerrières toujours accrues qui déferlèrent soudain à travers la Gaule, à la conquête d'un Paris retrouvant quelques jours plus tard, après quatre années noires, sa raison de vivre, son sourire et sa grâce, tandis que, sur les bords dorés de la Méditerranée, d'autres soldats de France montaient à l'assaut de la Barbarie chancelante.

Oh! je supplie qu'on ne découvre pas ici un exercice de rhétorique, une littérature de combat, mais comment les mots seraient-ils capables d'exprimer pareils moments sans s'abandonner à un lyrisme qui pourtant n'est fait que de vérité et dont l'explosion libère enfin un sentiment trop longtemps contenu!

Et la Seine franchie, cette course folle vers nos frontières, et ce bruit que nous cherchions à surprendre chaque matin en regardant du côté du Sud!...

* * *

Le dimanche 3 septembre, sous le portail de l'église, les bonnes gens de chez nous avant de tremper les doigts dans l'eau bénite, se retournent vers la clarté du dehors pour voir les colonnes grises de l'armée allemande qui, depuis l'avant-veille, ne cessent de passer, marchant vers le Nord et l'Est, dans un mélange de véhicules hétéroclites et d'armes disparates. Puis, s'étant signés en regardant dans le fond de l'abside l'autel auréolé de cierges, nous savons bien que c'est déjà l'action de grâces qui monte des lèvres de ces fidèles et rejoint le Maître de la destinée humaine.

A chaque heure dorénavant, les nouvelles qui volent en même temps que les chars de la victoire proclament la libération de Bruxelles, la marche sur Anvers...

* * *

Des soldats de l'armée en retraite nous sont imposés avec leur commandant de cavalerie. Ils passeront la nuit chez moi.

Une explosion formidable ébranle le pays peu avant minuit.

Je suis descendu, j'ai ouvert la porte qui donne sur le jardin. Le commandant est derrière moi et interroge :

— Monsieur, vous savez quelque chose?

— Oui, les Anglais sont à Anvers.

— Impossible, impossible, Lille vient à peine d'être atteint.

Cet homme, strict observateur des consignes, n'avait pas voulu, ou n'avait pas osé prendre la radio de Londres, qui suivait les étapes triomphantes.

Il ajouta :

— Et je ne reçois aucun ordre de partir!

Mais le lendemain matin, il était debout au milieu de ses hommes, déjà casqué.

C'était, depuis le début de la guerre, le premier officier germanique avec lequel j'étais entré en contact. Ceux qui l'avaient précédé m'ignoraient comme je les ignorais moi-même.

— Voudriez-vous dire, si l'on vient demander après moi, que nous allons à Ruremonde?

Je suis convaincu, en ce moment, que le premier soldat qui lui succédera appartiendra aux troupes victorieuses, et je puis assurer, sans mentir, que la recommandation ne sera pas oubliée.

* * *

Et c'est le mercredi 6 septembre, à midi, qu'un Père blanc d'Averbode, roulant à vélo, descend la pente de la route vers Diest ou Tessengerloo, et nous jette :

— Ils arrivent, ils arrivent. A Diest, la musique les attendait sur la grand'place.

La nouvelle fait traînée de poudre. Les portes claquent, les villageois accourent. On ne se parle pas parce que les cœurs battent tellement que nous en avons l'haleine coupée.

Le vicaire qui vient de quitter le presbytère court à l'église, le sacristain l'a suivi. Ils ont mis en branle la dernière cloche qui nous reste.

Et sur la grand'place les gens des hameaux arrivent à leur tour, essoufflés, et des femmes se précipitent pour retirer les enfants qui envahissent déjà la chaussée.

Ce que nous nous représentions depuis si longtemps, ce que notre pensée nous suggérait dans un brûlant espoir, ce que chacun avait imaginé en rêve, ce qui avait nourri notre volonté de vivre, devient soudain une magnifique réalité.

Les tanks! Les tanks! En avons-nous vu au service des Boches! Voici tout à coup ceux qui assurent notre salut. Dans un bruit de tonnerre ils dévalent à travers le village pavoisé, car toutes les maisons ont arboré nos rudes couleurs flottant au vent. Nos cris ne s'entendent plus... Qu'importe! Le pilote, avec les écouteurs aux oreilles, sort de dessous le capot ouvert, lève le bras, et ses doigts forment le V qui proclame la victoire, un mitrailleur lui faisant pendant l'imité, et, dans la tourelle armée, le commandant de l'équipage et ses gens, mécaniciens et mitrailleurs, font aussi le signe vainqueur.

Le bruit grandit encore, le nombre de chars ne cesse de croître, exaltants, irrésistibles. Comme une trombe chaque blindé, chaque canon s'enfonce dans l'espace, et c'est un remous qui nous fait vaciller, quand les lourdes machines passent et se succèdent dans leur rythme impétueux. Des fleurs pourtant — par quel miracle? — parviennent à atteindre quelques soldats, malgré la vitesse des terribles engins. Ces hommes portent les fleurs aux lèvres...

Les premiers camions automobiles, après le tournant du bout de la rue, arrivent à leur tour dans un grand souffle triomphant. Les hommes — Tommies ou Sammies? — se penchent au dehors et rient de leurs dents éclatantes. Tous ces transports portent au flanc une étoile, l'étoile sans doute des États-Unis. Pourtant ces soldats ont le type anglo-saxon.

Les véhicules ne cessent de se succéder, les ovations non plus ne ralentissent pas. Tous ces fiers garçons dans leur uniforme brun, sous le casque aplati, remercient des yeux, de la bouche, de leurs mains offertes. Des jeunes filles ont les bras chargés de gerbes. Quelques voitures ralentissent et les dahlias et les asters rejoignent ceux auxquels vont tout notre amour, toute notre gratitude, ce que nous possédons certainement de meilleur en cette heure unique. Que ne pouvons-nous leur exprimer cela comme nous le sentons... Les regards et les gestes devront donc suppléer aux mots.

Il y a une telle atmosphère de ferveur que l'on ne pourrait respirer sans réellement s'enivrer.

Un transport est arrêté.

Des jeunes gens de l'Armée secrète, vêtus de salopettes blanches et coiffés de bérets à la cocarde nationale, sont accourus et signalent des Allemands tout près d'ici, le long de la route qui va vers Beeringen.

A l'assaut! A l'assaut! Le camion fonce dans la direction de l'ennemi, tandis que les combattants qui descendent maintenant d'autres voitures sont entourés, interrogés.

Oui, ils sont Anglais, mais le matériel de roulage porte l'Étoile, parce qu'il a été construit en Amérique.

Moment de fierté inoubliable pour une gentille petite dame qui provoque l'envie, en se faisant comprendre des Alliés. Ceux-ci, comme de grands enfants, regards clairs, éclats de rire sonore à travers leurs dentures éblouissantes, secouent avec les curieux, s'emparent soudain d'un garçonnet, d'une fillette pour les lancer en l'air, puis les embrasser l'instant d'après. Maintes jouvencelles rêveront d'un jeu pareil. Nous sommes en pays flamand, les bouteilles de bière passent de main en main, et des cigares, hier encore introuvables, et des pommes et des tomates sont distribués. Dieu me pardonne, même une tarte authentique échoit à des privilégiés!

Nous apprenons que ces troupes portées appartiennent à la division du Bison de la deuxième Armée anglaise. Hasselt et Tongres accueilleront la deuxième division des tanks américains sous le commandement du général Bradley. J'ignore le nom du chef qui commande aux soldats de Lummen. Un officier me confie qu'il ne couche jamais que sous la tente, qu'il vient à peine de dépasser la trentaine, comme au temps de la Première République, et qu'il est porteur des plus hautes distinctions de l'Empire Britannique.

Dans la foule kaki qui remplit le marché, l'animation ne cesse de grandir. On se parle comme si vraiment on se comprenait. Les Anglais font oui de la tête, ils acquiescent à tout ce qu'on leur demande, sans savoir ce que les gens attendent encore d'eux.

Nous sommes heureux, heureux, et avons peine cependant à croire à notre bonheur. Si tout cela n'était qu'un songe?

Le camion qui a emmené les soldats à l'attaque d'un parti d'Allemands revient au village. Les Boches sont en fuite. Dix-huit des leurs ont été tués dans un petit bois de pins. De notre côté, un jeune garçon de l'Armée locale de la Résistance est tombé au champ d'honneur et un paysan, sorti trop tôt de son abri, a été mortellement atteint. Cent-vingt-cinq prisonniers passent, les bras en l'air.

Il semble que la libération sera complète demain, après que l'on aura franchi le canal Albert, mais dans le nord, la Campine allait voir reflleurir, et cette fois toutes rouges, les bruyères à peine éteintes du dernier été.

Lummen, septembre 1944.

Imprimé en Belgique.

COLLECTION NATIONALE

Prix des Bibliothèques Publiques 1942

Parus (1^{re} à 5^e série) :

1. *Le Prince Charles-Joseph de Ligne*, par G. CHARLIER.
2. *Rubens vu par Fromentin*, par A. DAVESNES.
3. *Erasme, Eloge de la Folie*, par V. LAROCK.
4. *Grétry*, par R. DEPAU.
5. *Iwan Gilkin*, par H. LIEBRECHT.
6. *Zénobe Gramme*, par J. PELSENEER.
7. *André Vésale*, par le D^r G. LÉBOUCQ.
8. *Georges Eekhoud*, par G. RENCY.
9. *Histoire sommaire de la littérature wallonne*, par M^{me} Rita LEJEUNE.
10. *Jean Froissart, Chroniqueur, romancier et poète*, par M^{lle} Julia BASTIN.
11. *Charles De Coster*, par G. CHARLIER.
12. *Constantin Meunier*, par A. BEHETS.
13. *Petite Histoire des lettres coloniales de Belgique*, par G.-D. PÉRIER.
14. *Clénard peint par lui-même*, par Alph. ROERSCH.
15. *La Mission belge en Chine*, par le Père Léon DIEU.
16. *Alexandre Farnèse et les origines de la Belgique moderne (1545-1592)*, par L. VAN DER ESSEN.
17. *Peter Benoit*, par Ch. VAN DEN BORREN.
18. *Ad. Quetelet*, par E. DUPRÉEL.
19. *Les Sœurs Loveling*, par M^{lle} H. PIETTE.
20. *Simon Stevin*, par R. DEPAU.
21. *Esmoreit, abel spel du XIV^{me} siècle*, par C. GODELAINE.
22. *Monetarius, Voyage en Belgique*, par M^{mes} P. CISELET et M. DELCOURT.
23. *Le Docteur Decroly*, par M. PEERS.
24. *Saint Amand, Evangéliste de la Belgique*, par E. DE MOREAU, S. J.
25. *Félicien Rops*, par Maurice KUNEL.
26. *Aspects et figures de la littérature flamande*, par Fr. CLOSSET.
27. *Ernest Solvay*, par Georges DE LEENER.
28. *La Jeune Belgique*, par Valère GILLE.
29. *Camille Lemonnier*, par M. GAUCHEZ.
30. *Charles van Lerberghe*, par Lucien CHRISTOPHE.
31. *Eugène Demolder*, par M^{me} Claire CALLEWAERT.
32. *Belgique 1567*, par Messire Ludovico GUICCIARDINI, M^{mes} P. CISELET et M. DELCOURT.
33. *Jules Van Praet*, par Carlo BRONNE.
34. *Congo, terre d'héroïsme*, par A. FRANÇOIS.
35. *Les correspondants de Peiresc dans les anciens Pays-Bas*, par R. LEBÈGUE.
36. *Léon Fredericq et les débuts de la Physiologie en Belgique*, par M. FLORKIN.
37. *Henri Conscience et le romantisme flamand*, par F. SMITS.
38. *Eugène Laermans*, par A. EGGERMONT.
39. *Esquisse d'une histoire des sciences mathématiques en Belgique*, par L. GODEAUX.
40. *Les Chroniqueurs des fastes bourgeois*, par F. QUICKE.

41. *Edouard Wacken et le théâtre romantique en Belgique*, par Igor RECHT.
42. *Nény et la Vie belge au 18^e siècle*, par H. CARTON DE WIART.
43. *La météorologie populaire en Belgique*, par L. DUFUR.
44. *Guibert de Tournai et le traité de la paix*, par A. CURVERS.
45. *Hubert Krains*, par G.-D. PÉRIER.
46. *Philippe de Comynnes*, par M^{lle} Julia BASTIN.
47. *Guido Gezelle*, par Dom W. WILLEMS, O. S. B.
48. *Le Roman réaliste en Belgique*, par G. CHARLIER.
49. *Les origines de Bruxelles*, par M. VAN HAMME.
50. *Christophe Plantin*, par A. J. J. DELEN.
51. *Paul Decoster, l'homme, le philosophe, l'écrivain*, par S. DE COSTER.
52. *Idées et profils du XVIII^e siècle*, par M^{me} Suzanne TASSIER.
53. *Les Cockerill et la Cité de l'acier*, par R. HUSTIN.
54. *Le procureur général Mathieu Leclercq*, par M. PIRON.
55. *Images et visages de l'Ardenne*, par P. DEMEUSE.
56. *Karel van de Woestijne*, par G. VAN SEVEREN.
57. *François de Méan, dernier prince-évêque de Liège*, par J. DEMARTEAU.
58. *Emile Banning*, par M. WALRAET.
59. *Edmond Picard*, par A. PASQUIER.
60. *Les Idées pédagogiques de Jean Demoor*, par T. JONCKHEERE.

Paru (6^e série) :

61. *Aspects du Limbourg*, par Georges VIRRÈS.

Sous presse :

62. *La Jeunesse du Taciturne*, par X. CARTON DE WIART.
63. *Maurice des Ombiaux*, par Paul PRIST.
64. *Fernand Severin*, par P. CHAMPAGNE.
65. *Histoire de Bruxelles de 1404 à 1830*, par M. VAN HAMME.
66. *Jean Tousseul*, par D. DENUIT.
67. *Histoire de l'Industrie linière en Belgique*, par E. SABBE.
68. *Victor Hugo et l'Art belge*, par M^{me} GOFFIN.
69. *La Belgique préhistorique*, par M^{me} E. SACCASYN-DELLA SANTA.
70. *Essai sur la Littérature flamande du moyen âge*, par Fr. CLOSSET.
71. *Les Troubles en Flandre, Marcus van Vaerneswyck*, par Simone BERGMANS.
72. *Derniers jours de l'État indépendant du Congo*, par A. FRANÇOIS.

Hors série :

- Histoire des Chemins de fer belges*, par U. LAMALLE. (Même édition en flamand.)

COLLECTION LEBÈGUE

Parus (1^{re} à 5^e série) :

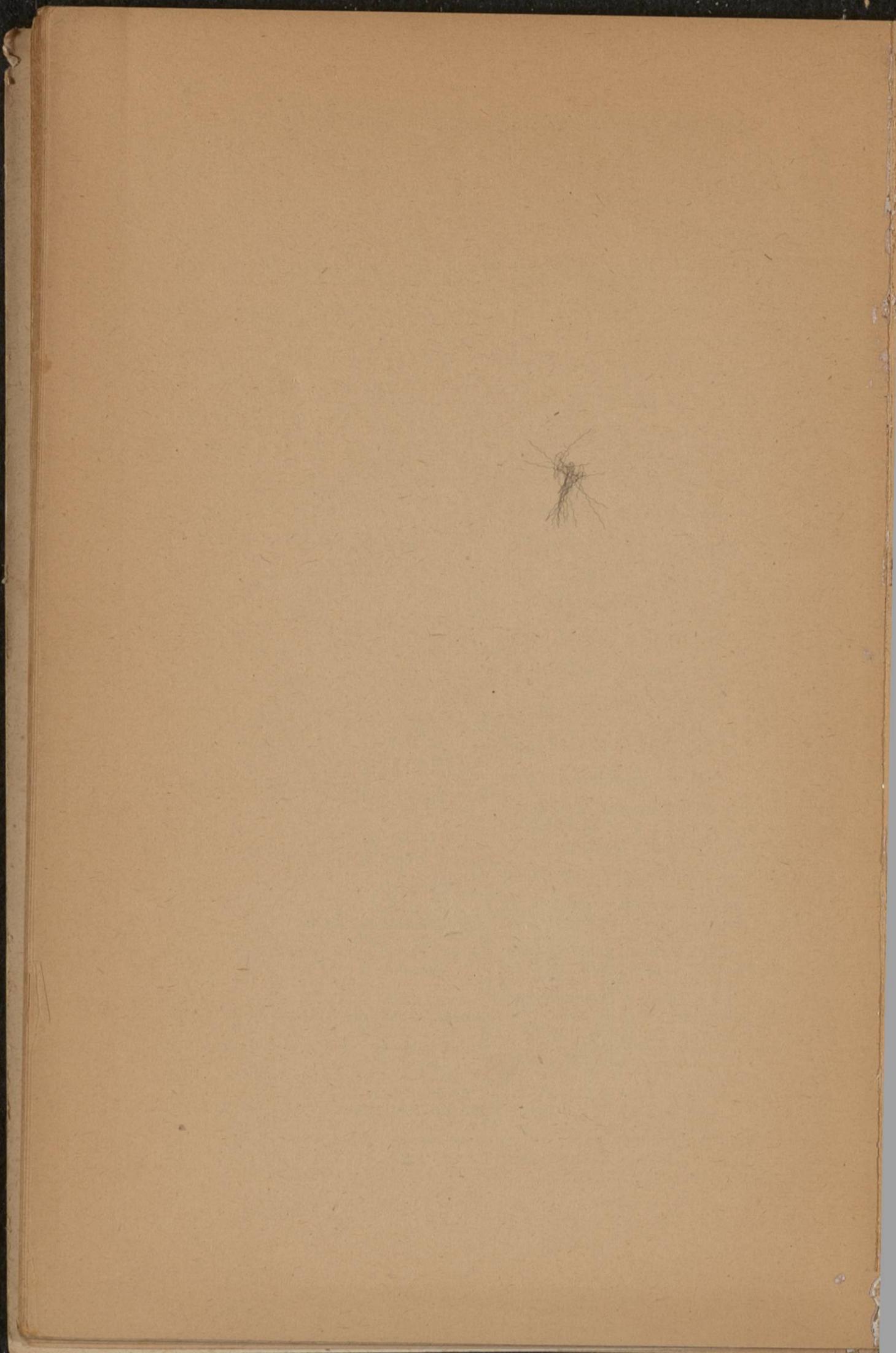
1. *Le Message de la Vieille Egypte*, par J. CAPART.
2. *César. Fortissimi sunt Belgae*, par E. LIÉNARD.
3. *Horace, Art poétique*, par P. HENEN.
4. *L'Art du portrait chez La Bruyère*, par L. PAQUOT-PIERRET.
5. *Virgile, Bucoliques et Géorgiques*, par A. WILLEM.
6. *Initiation à l'Etruscologie*, par M. RENARD.
7. *Tibulle, Choix d'Élégies*, par F. DE RUYT.
8. *André Van Hasselt*, par M^{lle} M. REICHERT.
9. *Molière. « Précieuses ridicules » et « Femmes savantes »*, par E. WASNAIR.
10. *La Beauté égyptienne*, par J. CAPART.
11. *Georges Eekhoud*, par G. VANWELKENHUIZEN.
12. *Ovide, Métamorphoses*, par J.-J. VAN DOOREN.
13. *Portraits choisis de La Bruyère*, par L. PAQUOT-PIERRET.
14. *Hérodote, L'Egypte ancienne*, par M. HOMBERT.
15. *Le Théâtre français au Moyen Age*, par P. THIRY.
16. *Jules César, Finis Galliae*, par E. LIÉNARD.
17. *Xénophon, Un ménage athénien*, par P. HENEN.
18. *Les Colloques d'Erasmus*, par L.-E. HALKIN.
19. *Platon*, par J. HARDY.
20. *La Poésie de l'Inde, Kâlidasa*, par G. COTTON.
21. *Apulée, Conteur fantastique*, par M. HICTER.
22. *Le vicomte de Bonald*, par A. SOREIL.
23. *Salluste, Catilina*, par C. JOSSEMAND.
24. *Pétrarque, vu par lui-même*, par P. POIRIER.
25. *Histoire ancienne de la Mer du Nord*, par E. JANSSENS.
26. *Ovide*, par F. PEETERS.
27. *Les Langages et le Discours*, par Eric. BUYSSENS.
28. *Recueil de textes historiques latins du Moyen Age*, par A. BOUTEMY.
29. *Eschyle*, par A. WILLEM.
30. *Rencontres : Musique et littérature*, par Simone BERGMANS.
31. *Le chef-d'œuvre du théâtre hindou : Çakuntalâ*, par F. DE VILLE.
32. *Initiation aux Fables de La Fontaine*, par l'abbé C. HANLET.
33. *Lysias*, par M. HOMBERT.
34. *Ame et esprit de Pascal*, par A. CAVENS.
35. *Homère, Le cadre historique*, par A. SEVERYNS.
36. *Un singulier naufrage littéraire dans l'Antiquité*, par Joseph BIDEZ.
37. *Boccace, moraliste de la chair*, par P. POIRIER.
38. *Homère, le poète et son œuvre*, par A. SEVERYNS.
39. *Un grand type littéraire : Don Juan*, par M^{me} G. SNEYERS.
40. *Littérature d'Occident. Histoire des lettres latines du Moyen Age*, par M. HÉLIN.
41. *Eschyle, t. II*, par A. WILLEM.
42. *Cicéron, Pro Milone*, par E. VANDERBORGHT.
43. *Poésies de Catulle*, par J.-J. VAN DOOREN.
44. *La vie sociale et économique sous Auguste et Tibère*, par S. J. DE LAET.
45. *Gérard de Nerval*, par M^{me} WATHELET-WILLEM.
46. *La tragédie française de la Renaissance*, par R. LEBÈGUE.
47. *Théocrite*, par J. RENARD.
48. *Socrate*, par G. COTTON.
49. *Les Amériques avant Colomb*, par H. LAVACHERY.
50. *Le Théâtre de Ruiz de Alarcón*, par H. FRENAY-CID.
51. *Les plus anciens témoignages d'auteurs profanes sur Jésus*, par J. MOREAU.
52. *Diderot, critique d'art*, par A. BEHETS.
53. *Qu'est-ce que la féodalité?* par F. L. GANSHOF.
54. *Aristote : l'histoire et la légende*, par A. ABEL.
55. *La littérature provençale au Moyen Age*, par P. REMY.
56. *Tacite. Vie d'Agricola*, par M. RENARD.
57. *Contes de l'Inde*, par Ch. HYART.
58. *John Keats*, par M. WAGEMANS.
59. *Chansons d'amis (XII^e-XIV^e siècles)*, par Fr. DEHOUCHE.
60. *Les Comédies de Corneille*, par L. PAQUOT-PIERRET.

Paru (6^e série) :

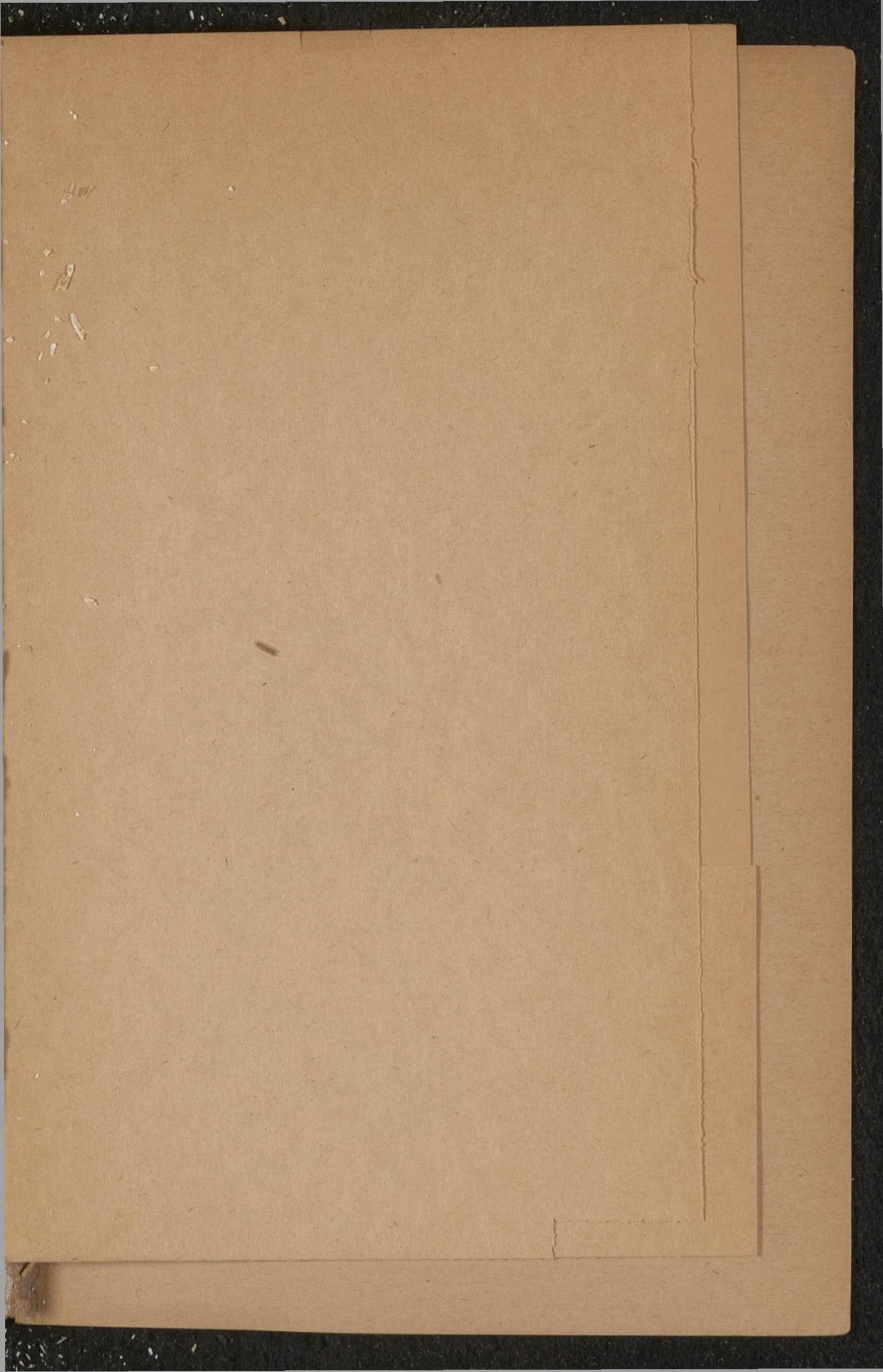
61. *La Pensée mythique*, par V. LAROCK.

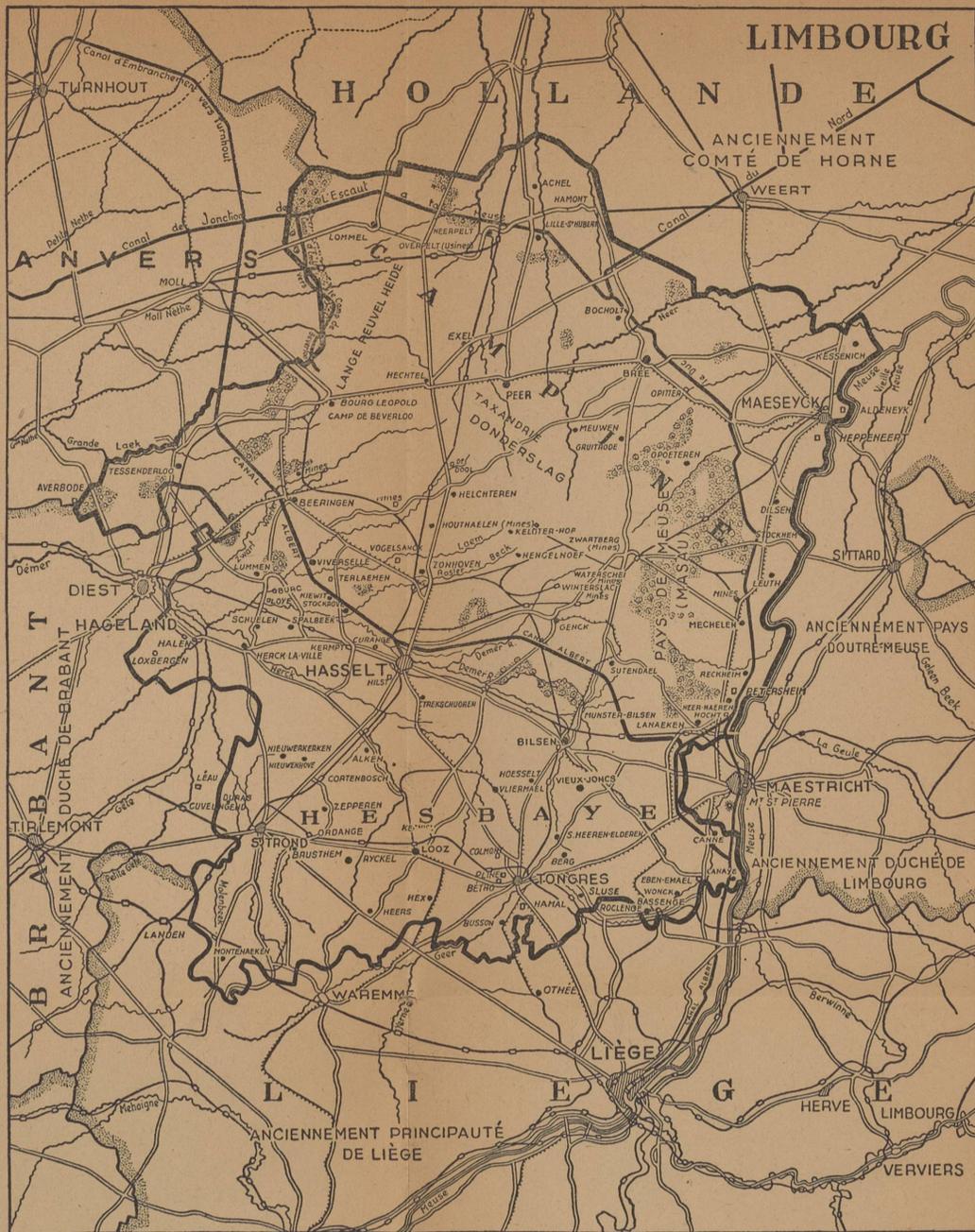
Sous presse :

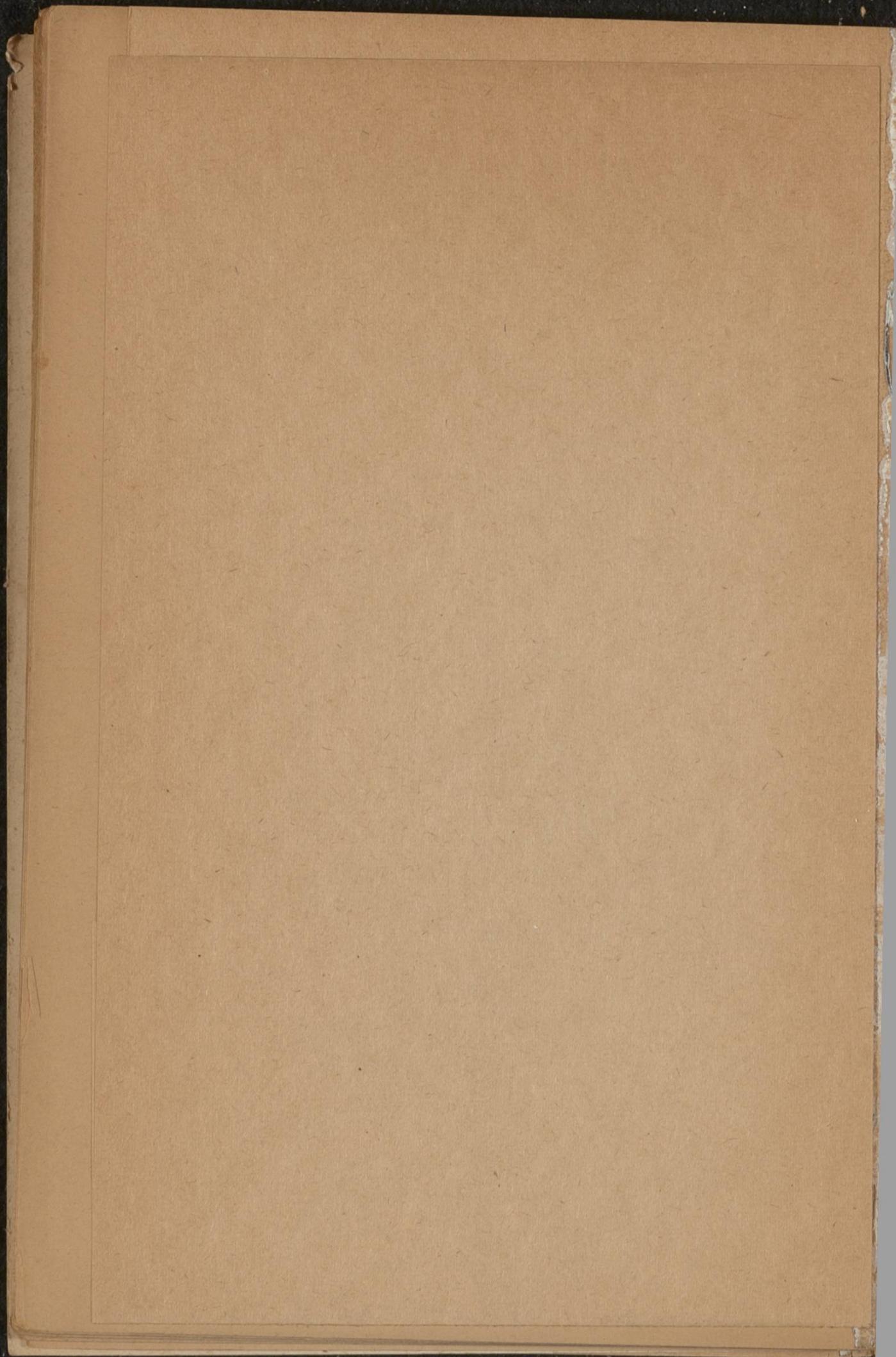
62. *Introduction aux Lettres de M^{me} de Sévigné*, par C. HANLET.
63. *Dante Alighieri*, par Pierre POIRIER.
64. *Initiation à la Numismatique*, par V. TOURNEUR.
65. *Raræ Gemmae*, par P. GILBERT et M. RENARD.
66. *La Légende de Nala*, par F. DE VILLE.
67. *Le Calendrier*, par F. MOREAU.
68. *Guillen de Castro et Corneille*, par J. LAROCLETTE.
69. *Gautier Map, conteur anglais*, par A. BOUTEMY.
70. *La Ponctuation*, par Cécile SERESIA.
71. *Clésias, La Perse, L'Inde. Les sommaires de Photius*, par R. HENRY.
72. *Initiation à la Philosophie*, par S. DECOSTER.

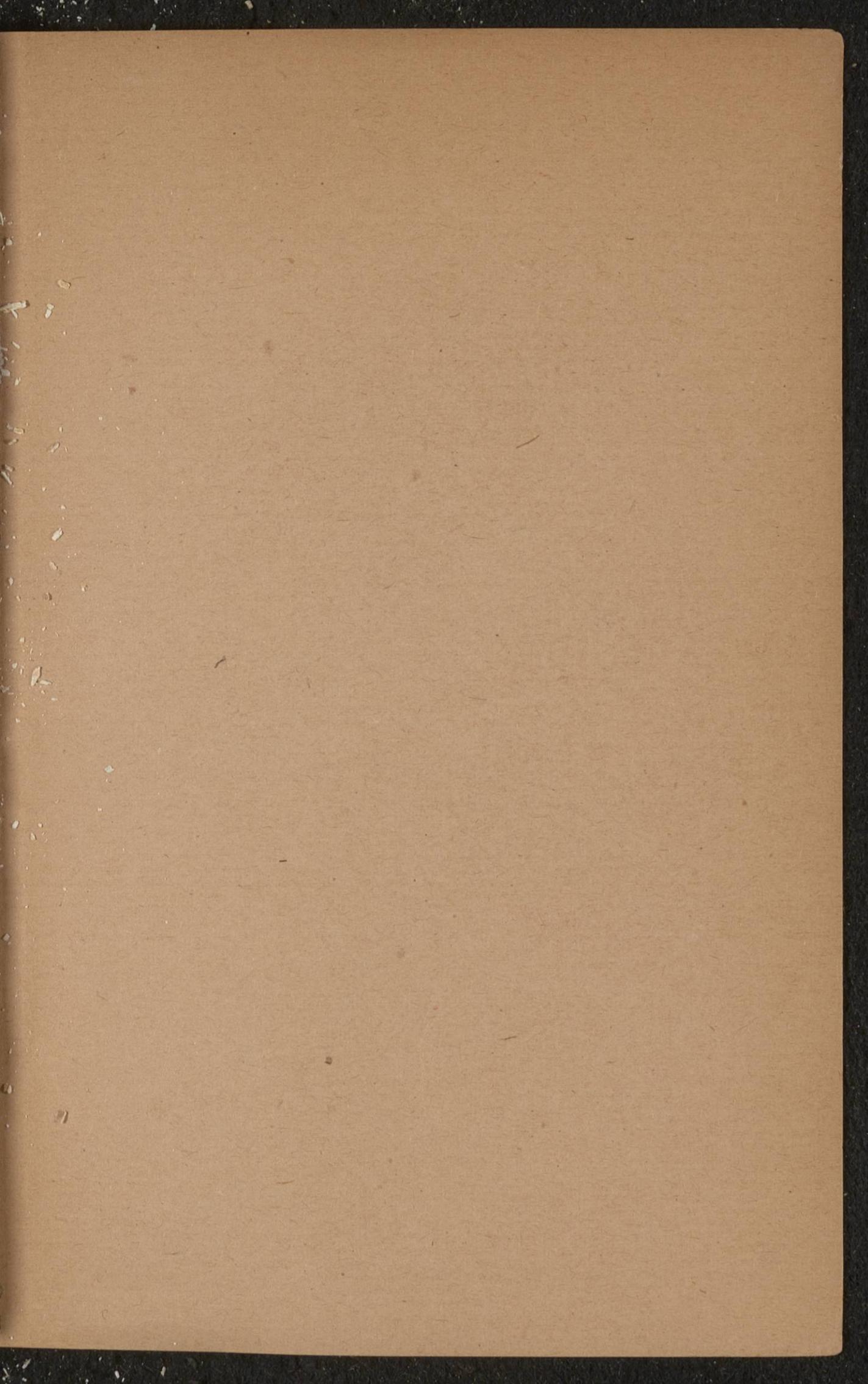












6me Série *